VOYAGE

DE NEARQUE.

AVIS AU RELIEUR.

Le portrait d'Alexandre doit être mis à la tête de l'ouvrage, en regard du titre.

Chacun des quatre livres est accompagné d'une carte, au haut de laquelle on a eu soin d'indiquer sa place.

Une esquisse de l'*angle sud-est de la côte de Perse*, sera placée dans le III[e] livre, en regard de la page 193, Tome II.

Le Tableau de comparaison entre Arrien, Ptolémée et Marcien, sera placé dans le même volume, en regard de la page 122.

La sixième carte appartient à la *Suite du Voyage de Néarque:* il convient également de la placer en regard de la page 221, Tome III, où commence cette dernière partie de l'ouvrage.

Enfin la planche destinée à faciliter l'intelligence des démonstrations astronomiques de M. Horsley sur le *lever des Constellations*, sera mise en regard de la page 307 du même volume, où commence la Dissertation de ce savant.



VOYAGE
DE NÉARQUE,
DES BOUCHES DE L'INDUS
JUSQU'A L'EUPHRATE,
OU
JOURNAL DE L'EXPÉDITION DE LA FLOTTE D'ALEXANDRE,

Rédigé sur le Journal original de Néarque conservé par Arrien, à l'aide des éclaircissemens puisés dans les écrits et relations des Auteurs, Géographes ou Voyageurs, tant anciens que modernes; et contenant l'Histoire de la première navigation que des Européens aient tentée dans la mer des Indes :

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE WILLIAM VINCENT,

Par J. B. L. J. BILLECOCQ, Homme de Loi.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

8.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Le Gouvernement d'un peuple libre est le protecteur naturel de tous les travaux qui ont pour objet d'étendre ou de perfectionner les connoissances humaines.

J'offre à mes compatriotes, sous les auspices du Gouvernement Français, la traduction d'un ouvrage dont le titre me dispense de faire l'éloge.

Une *Histoire de la première navigation que des Européens aient tentée dans la mer des Indes*, promet déjà, elle seule, plus que je ne pourrois annoncer. Mais, lorsque le nom d'Alexandre, lorsque le souvenir des exploits inouis, des hautes conceptions de ce

héros, viennent s'associer aux détails d'un si mémorable événement, le lecteur sait tout ce qu'il doit attendre de l'historien : son imagination jouit par avance ; et chacune des pensées dont elle se remplit, devient l'aliment d'un intérêt sans cesse renaissant, d'une curiosité toujours nouvelle.

En nous conservant le journal original de Néarque, Arrien avoit déjà fait beaucoup pour la gloire de ce grand homme. Mais l'ouvrage du docteur Vincent est un monument éternel élevé au génie, à la sagesse, au courage de l'amiral de la flotte macédonienne. La seule entreprise d'une expédition aussi hasardeuse, tant de périls bravés, tant de difficultés vaincues, attestent les lumières et l'intrépidité du chef, en même temps qu'ils lui assurent des droits à l'admiration de tous les siècles.

Indépendamment de la relation d'Arrien, les écrits de Strabon, de Ptolémée, de Marcien d'Héraclée, de Pline, offroient comme autant de matériaux épars qui réclamoient, pour former un grand édifice et présenter une belle ordonnance, les talens d'un architecte habile. Le docteur Vincent a été cet architecte. Il a recueilli ces matériaux avec discernement; il les a rassemblés avec ordre; et à force de recherches et de travaux, il en a composé le corps d'ouvrage que je viens de faire passer en notre langue, et qui m'a coûté à moi-même, simple traducteur, beaucoup d'efforts, de soins et de peines.

Le docteur Vincent peut se glorifier d'avoir fait un présent d'une grande valeur à son siècle. Les navigateurs, les géographes, les astronomes, les chronologistes, les philosophes, les amateurs

de l'histoire et des voyages, enfin toutes les classes de savans et de lecteurs, trouveront dans son livre des éclaircissemens et des faits propres à rectifier leurs idées, à fixer leurs doutes, à augmenter leurs connoissances, et à intéresser leurs cœurs. Tous, ils placeront l'auteur au rang des écrivains qui, de nos jours, ont bien mérité des sciences; tous, ils lui garantiront, comme moi, le suffrage de la postérité, pour laquelle il semble avoir principalement travaillé en adoptant cette épigraphe, tirée d'une lettre de Pline le jeune à Tacite, *lib. IX, epist. 14: Posteris an aliqua cura nostrî, nescio. Nos certè meremur ut sit aliqua, non dico ingenio (id enim superbum), sed studio, sed labore, et reverentiâ posterorum.*

La traduction d'un tel ouvrage étoit une entreprise hardie de la part d'un

littérateur que le genre de ses études et de ses occupations habituelles n'a aucunement familiarisé avec les diverses sciences qu'elle a pour objet d'enrichir. J'ai senti mon insuffisance à cet égard comme sous beaucoup d'autres rapports ; aussi ai-je cherché et trouvé des secours d'une inappréciable utilité, dans la bienveillance et les lumières de plusieurs hommes auxquels la reconnoissance m'impose l'obligation de payer ici un tribut de remercîmens. En cela, je ne ferai qu'imiter mon auteur : il semble avoir consacré, en grande partie, sa Préface à l'acquit d'une pareille dette.

Mon premier hommage se portera vers cet illustre citoyen, dont l'entrée dans la carrière qu'il parcourt avec tant de succès, fut marquée par les plus importans services rendus à l'hydrographie; dont le patriotisme éclairé reven-

diqua si noblement, sur une nation rivale, les découvertes faites par des Français et dont elle s'étoit jusqu'alors arrogé le mérite (1); que cette même nation révère autant qu'elle nous l'envie; que ses vertus, ses talens et son expérience élevèrent successivement au ministère de la marine française, au poste glorieux d'envoyé du peuple dans le conseil des anciens, et au rang de Conseiller d'état; enfin, que l'institut national s'honore de compter au nombre de ses membres. A ces traits, le lecteur reconnoît le citoyen FLEURIEU. Je lui suis

(1) Découvertes des Français en 1768 et 1769, dans le sud-est de la nouvelle Guinée, et Reconnoissances postérieures des mêmes terres par des navigateurs anglais, qui leur ont imposé de nouveaux noms; précédées de l'Abrégé historique des navigations et des découvertes des Espagnols dans les mêmes parages. Par M. ***, ancien capitaine de vaisseau. Paris, imp. du Louvre, 1790.

redevable de plusieurs explications, à l'aide desquelles j'ai acquis l'intelligence de divers termes nautiques employés par les Anglais, et répandus dans le cours de l'ouvrage. Toutes les fois que mon travail m'a procuré des relations avec le citoyen Fleurieu, j'ai remporté d'auprès de lui plus de respect pour sa personne, et plus d'admiration pour son vaste savoir.

Un autre membre de l'institut national, le modeste auteur de la Géographie des Grecs analysée, et des Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens, le cit. GOSSELLIN, a fixé mes incertitudes sur plusieurs points de géographie et d'astronomie qui ont été pour le docteur Vincent un objet d'étude particulière et de discussions critiques. Cité souvent, contredit quelquefois par l'écrivain anglais, il a

bien voulu me communiquer un petit nombre de notes à l'appui des faits qu'il avoit avancés, et que le docteur Vincent paroissoit révoquer en doute. Je me suis fait un devoir de les lui restituer publiquement ; et je m'empresse de consigner ici le témoignage de ma gratitude pour les bons offices qu'il m'a rendus.

Différens ouvrages de mon estimable ami le citoyen Langlès, aussi membre de l'institut national, notamment ses traductions du Voyage de l'Inde à la Mekke, par A'bdoûl-Kérym, et d'autres Voyages de la Perse dans l'Inde, et du Bengale en Perse, ont été pour moi d'une grande ressource. J'ai puisé dans chacune d'elles des éclaircissemens utiles, dont je le remercie. Si je n'ai pas toujours adopté son orthographe des noms arabes, indiens, persans, &c., ce n'est point, assurément, que j'aie révo-

qué en doute ou l'exactitude de ses découvertes, ou la solidité de ses connoissances dans cette partie. L'opinion du citoyen Langlès est devenue une autorité en pareille matière. Mais j'ai pensé que, ne traduisant pas un livre destiné aux seuls savans, il ne falloit point que j'offrisse à la masse des lecteurs, l'appareil, dès-lors ambitieux autant qu'inutile, d'un travail tout scientifique, ni que leur attention fût occupée trop sérieusement par les mots, lorsqu'elle devoit l'être aussi essentiellement par les choses.

Le citoyen BARBIÉ DU BOCAGE, dont la réputation, comme géographe, est établie depuis si long-temps, et fondée sur des titres si avantageux, a bien voulu se charger de revoir les épreuves de plusieurs feuilles de l'ouvrage, et d'appliquer le texte français aux cartes, dont

journaliers par lesquels il favorise les progrès des sciences, au milieu des soins importans qui l'occupent, et des dépenses inévitables qui épuisent ses ressources. Peut-être, en ordonnant la traduction du *Voyage de Néarque*, a-t-il pensé que c'étoit encore pour nous un moyen de combattre avec succès le plus implacable de nos ennemis, que de faire passer dans notre langue les ouvrages utiles composés par des Anglais, et de nous approprier ainsi les plus précieuses de leurs richesses nationales. Je n'ai rien négligé pour justifier son choix. Un autre eût fait mieux, sans doute : mais personne, j'ose l'assurer, ne se seroit efforcé davantage de bien faire.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

C'EST, en quelque sorte, le privilége des écrivains, que de débuter avec le public par une *Préface*, dont l'objet est d'annoncer le but de leur ouvrage, de payer un tribut de reconnoissance aux auteurs qui en réclament un de leur part, et de prévenir toutes les espèces d'objections.

Voici, quant à moi, la déclaration que je crois devoir faire au lecteur.

D'abord, je ne dirai rien du but que je me suis proposé : l'ouvrage parlera pour lui-même.

Ensuite, je bornerai l'expression de ma gratitude (excepté en une seule occasion) à remercier ici les personnes qui ont bien voulu m'éclairer de leurs lumières dans des entretiens particu-

liers. Car les matériaux qui ont été déjà rendus publics, appartiennent à tout le monde: en faire usage lorsqu'ils peuvent être mis à profit, c'est là véritablement la meilleure manière de manifester sa reconnoissance envers les savans auxquels ils sont dus.

Je commencerai par rendre un juste hommage au docteur Horsley, évêque de Rochester, et à M. Wales, le compagnon de Cook. Chacun d'eux a bien voulu me permettre d'enrichir mon travail d'une dissertation qui feroit honneur au meilleur livre.

De la Rochette a pris la peine de résoudre, à ma demande, un problême géographique d'une haute importance.

Le docteur Russell m'a servi de guide et de conseil dans le petit nombre de recherches que j'ai faites sur l'étymologie arabe. Je lui dois la faveur bien plus grande encore, de m'avoir mis en relation avec M. Niebuhr, le plus intéressant comme le plus instruit des voya-

geurs aujourd'hui vivans. Les éclaircissemens que m'a donnés cet auteur célèbre, ont, à la vérité, des rapports plus immédiats avec un autre objet que celui de l'ouvrage que je publie; mais comme il seroit possible que l'occasion ne se représentât pas de lui adresser mes remercîmens pour les services qu'il m'a rendus, je saisis avec le plus vif empressement celle qui s'offre ici.

M. Bryant m'a communiqué une carte que lui seul pouvoit me procurer.

Je dois à M. Marsden, auteur de l'histoire de Sumatra, le précieux avantage d'avoir été introduit auprès de M. Dalrymple.

Telles sont les obligations que j'ai aux hommes de lettres dont l'honorable amitié a secondé les efforts de mon zèle.

Mais les personnes employées au service de la compagnie des Indes orientales, réclament aussi les témoignages de ma gratitude pour des services d'une autre nature.

J'ai consulté, dans toutes les occasions, les Mémoires du major Rennell; et si je n'ai pas profité de la ressource de ses entretiens, la faute en est à moi seul. Les dispositions bienveillantes dans lesquelles je l'ai trouvé à mon égard, ne s'effaceront jamais de mon souvenir. Mais ayant reconnu qu'il se livroit à des recherches géographiques qui ne s'accordoient pas avec une partie des miennes, il ne m'a semblé ni juste ni convenable de demander à ce savant compatriote des renseignemens ou instructions sur une matière qu'il avoit déjà épuisée. Je forme aujourd'hui un seul vœu: c'est que les résultats des travaux dont nous nous occupons séparément, puissent, en dernière analyse, se trouver correspondre dans les points principaux; car si nous différions de sentiment, je devrai me souvenir que la réputation du major Rennell, comme géographe, est établie depuis long-temps, tandis que je n'ai

encore, moi, que l'espérance d'en acquérir une.

M. Jones, résident de la compagnie des Indes orientales à Busheer et à Basra, m'a donné beaucoup de renseignemens utiles dans une courte entrevue qu'il a bien voulu m'accorder. Il a quitté Londres avant que j'eusse pu obtenir de lui la solution de toutes les questions que j'avois à lui soumettre; et son départ précipité m'a causé de vifs regrets. Je m'étois promis, en effet, de tirer un parti avantageux de la connoissance parfaite qu'il possède et du pays et de la langue des habitans, ainsi que des relations qu'il a eues avec les puissances de l'Inde, toutes circonstances qui l'ont mis à portée de publier des détails beaucoup plus exacts sur l'état actuel de la Perse, qu'aucun des voyageurs qui aient encore visité l'Orient.

Mais c'est à M. Dalrymple sur-tout que je dois payer ici un tribut de reconnoissance. Sa collection entière, impri-

mée ou manuscrite, m'a été communiquée. A cette faveur il a bien voulu ajouter celle de me donner son avis sur toutes les questions difficiles ou douteuses. Deux cartes, composées sous sa direction, accompagnent le Voyage de Néarque; et comme l'une d'elles comprend une partie de la côte, dont je ne fusse jamais parvenu à déterminer avec précision les positions sans le secours qu'elle m'a prêté, quelques détails sur les opérations qui ont servi de base pour la dresser, ne pourront déplaire aux lecteurs.

Dans l'année 1774, on équipa à Bombay une petite escadre destinée à aller reconnoître la côte entre l'Indus et le Golfe Persique.

Elle consistoit dans les bâtimens suivans :

Le Fox, lieutenant *Robinson*, commodore ;

Le Dauphin, lieutenant *Porter ;*

Une Chaloupe de Patamar, dans

laquelle furent employés momentanément MM. *Blair* et *Mascall*, en qualité de volontaires.

D'après les matériaux recueillis par ces officiers, M. Dalrymple dressa une carte, contenant la reconnoissance qu'avoit faite le lieutenant Robinson, et y joignit un mémoire rédigé par le lieutenant Porter, en tête duquel il a placé l'avertissement suivant :

« Les côtes dont ce mémoire renferme la description, sont tellement peu connues, que les moindres détails en devront être agréables aux lecteurs. En effet, *ce sont à-peu-près les seuls* que nous ayons eus depuis le siècle d'Alexandre-le-Grand ».

J'ai trouvé cette observation si exactement vraie, qu'aucun auteur, parmi tous ceux dont j'ai consulté les relations, ne devient intelligible sans le secours de ce mémoire : et si le journal de Néarque peut être présenté aujourd'hui

au public avec quelque clarté, ou avec l'espérance de lui plaire, il faut l'attribuer au zèle vraiment estimable de la compagnie des Indes orientales, aux nobles sentimens qui animent et dirigent la présidence de Bombay, aux talens des officiers employés à son service, et à l'heureux usage que M. Dalrymple a fait de leurs recherches.

Le commodore Robinson, encore vivant aujourd'hui, m'a honoré d'un entretien qui a suffi pour faire évanouir mille difficultés.

Le capitaine Blair m'a été d'un grand secours. Il m'a aidé avec cette bienveillance qui caractérise les hommes de sa profession, à dessiner toute la côte de Mekran, dont je donne la description. En outre, je lui dois une esquisse de la côte au cap Jask. Cette esquisse résout une question de géographie laissée dans l'obscurité par les anciens écrivains, et sur laquelle les modernes n'avoient osé

prononcer avant les efforts du capitaine Blair (1).

La seconde carte, celle du Golfe Persique, ne présentoit point d'aussi grandes difficultés, graces à l'ample collection de renseignemens fournis par des voyageurs ou navigateurs modernes, qui se trouve en la possession de M. Dalrymple. Mais de tous ces navigateurs ou voyageurs, celui dont notre illustre compatriote estime le plus les travaux et les découvertes, c'est le lieutenant M'Cluer (2), autre officier employé au

---

(1) Dans le cours de mon ouvrage, je fournirai beaucoup de preuves qui démontreront jusqu'à l'évidence l'authenticité du journal de Néarque : mais le témoignage le plus déterminant en faveur de ce précieux monument, est celui qu'a rendu à son exactitude et à sa fidélité le capitaine Blair. Cet excellent navigateur me demandoit un jour comment la flotte s'étoit approvisionnée d'eau. Je me rappellerai toujours quelle fut sa surprise lorsque je lui eus répondu : « De la » même manière que vous, Monsieur, en creusant la » terre du rivage. » *(N. de l'A.)*

(2) La carte du Golfe Persique, qui a pour auteur

service de la compagnie des Indes orientales, que M. Dalrymple regarde comme un homme doué des plus grands talens et d'un mérite extraordinaire. La partie plus basse du golfe, et les îles qu'elle renferme, avoient été depuis long-temps tracées sur des cartes (1), quoique peut-être avec moins d'exactitude et de précision. Mais les embouchures de l'Eu-

---

le lieutenant M'Cluer, ne fut point dressée par ordre du *Gouvernement :* elle est le fruit des travaux vraiment méritoires d'un citoyen, qui s'en occupa dans les momens qu'il pouvoit leur consacrer, sans négliger les devoirs attachés à sa profession d'officier sur les différens vaisseaux où il eut un service à remplir. Elle prouve, cette carte, combien un homme avide de s'instruire, et doué de quelques talens, peut acquérir de connoissances dans les voyages. Le lieutenant M'Cluer avoit formé le dessein d'aller passer le reste de ses jours aux îles Pelew : mais il paroît avoir abandonné un projet aussi triste ; et nous pouvons espérer que cet officier répandra de plus grandes lumières encore sur les points obscurs de marine et de géographie qui restent à éclaircir. *(Note tirée de M. Dalrymple.)*

(1) Cela doit s'entendre, d'une manière générale, des positions et des gisemens. *(N. de l'A.)*

phrate et du Tigre n'ont jamais été esquissées aussi habilement qu'elles le sont de la main de M. Dalrymple. D'Anville a composé exprès sur la matière un mémoire, où il a déployé dans toute leur étendue ces connoissances géographiques qui le distinguèrent si éminemment. Toutefois, il n'eut point les moyens d'instruction avec le secours desquels M. Dalrymple a dressé sa carte : il ne puisa point dans les sources qui furent ouvertes à notre savant compatriote. A la tête du golfe, et dans la position qu'il assigne à chacun des divers canaux de l'Euphrate, du Tigre et de l'Eulée, d'Anville s'est mépris gravement, faute d'avoir eu les données que nous ont fournies depuis, Niebuhr en écrivant son voyage, et nos navigateurs anglais, en publiant le résultat de leurs recherches. C'est aux travaux des uns et des autres que M. Dalrymple est redevable de cette précision merveilleuse qui caractérise toutes ses observations ; et

j'ai eu la satisfaction de reconnoître qu'Arrien est devenu plus conséquent avec lui-même, à mesure que des lumières nouvelles se sont répandues sur la matière.

Secondé ainsi par une réunion d'autorités recommandables, peut-être dois-je craindre que le lecteur ne se forme une plus haute idée qu'il ne convient de l'ouvrage dont je lui fais hommage aujourd'hui. Des points constans qu'il m'est du moins permis de lui garantir, ce sont l'exactitude et l'activité de mes recherches, ainsi que l'empressement extrême avec lequel j'ai recouru à toutes les sources où je pouvois puiser. Je ne me reproche point d'en avoir négligé une seule, à moins qu'il ne s'en soit dérobé quelqu'une à mon attention dans les anciennes relations dressées par les Portugais (1) lors de leur première arri-

(1) On trouve quelques noms dans la Collection de Ramusio de Barros, *tome I, page 388*. J'ai consulté

vée dans l'Inde : mais outre que je n'entends point la langue portugaise, le manuscrit de Ressende, déposé dans le muséum britannique, est à peine lisible pour tout autre que pour un homme du pays même. J'ai établi quelques situations d'après les cartes et les dessins de cet ouvrage, dans lequel la côte de Mekran se trouve décrite avec beaucoup plus de fidélité que dans aucun autre qui ait été publié avant sa reconnoissance par le commodore Robinson. Les Portugais avoient un établissement à

---

aussi les traductions anglaises de Manuel de Faria y Souza (1695), et de Herman Lopès de Castaneda (1582), mais avec peu de succès. Souza, *page 294* de son deuxième volume, cite Ressende, et fait mention du pillage de Guadel par les Portugais, à la *page 373.* Un autre endroit de son ouvrage (*vol. III, page 416*), semble indiquer que la côte de Guadel, et Sind, formoient une partie des établissemens portugais. Je n'ai rencontré nulle part l'ouvrage de Texeira en anglais, malgré l'assurance qui m'a été donnée de l'existence d'une traduction de son livre dans notre langue. (*N. de l'A.*)

Guadel, et un ou deux autres sur la côte. J'ai cherché inutilement à m'en procurer quelques descriptions écrites en latin; et après avoir consulté Osorius, que le docteur Robertson cite avec respect, je me suis convaincu que le siècle auquel remonte cet historien, étoit trop reculé pour que son livre pût m'être utile.

J'ai quelques mots à dire des autres cartes insérées dans mon ouvrage: elles ont été dressées par moi, d'après celles de d'Anville, de Rennell et de Dalrymple; mais elles sont le fruit des travaux d'un homme qui n'en avoit jamais composé une seule auparavant. L'objet que je me suis proposé dans ces cartes, a été de faire concourir les mouvemens et les marches de l'armée de terre avec la navigation de la flotte, ainsi que d'expliquer la géographie d'Arrien. J'aurois pu m'épargner le soin de les placer dans mon livre, si j'eusse été en état de me procurer une petite carte

in-folio de la Rochette, qui renferme toutes les conquêtes d'Alexandre; mais il m'a fallu renoncer à en faire l'acquisition, le prix excédant de beaucoup mes facultés.

Je prévois également que plus d'un lecteur sera tenté de blâmer l'abondance des matières, et le grand nombre de dissertations et de digressions qu'il trouvera répandues dans l'ouvrage. A cet égard, je n'offrirai aucune apologie. Mon dessein n'a pas été de traduire Arrien, mais seulement de rendre cet historien intelligible pour le lecteur anglais, et de communiquer au public le résultat de mes diverses recherches sur l'histoire, la géographie et le commerce. La relation de l'auteur grec n'a jamais encore été publiée sous une forme satisfaisante. Le docteur Campbell (1), bien qu'il soit le seul écrivain dont la sagacité

(1) Dans la Collection de Harris, *vol. I, page 400.* (N. de l'A.)

ait pénétré les vues et deviné les projets d'Alexandre, le docteur Campbell, dis-je, dans son histoire du voyage de Néarque, a négligé, presque à l'exemple de ses prédécesseurs, de ramener les données de l'ancienne géographie aux découvertes et aux principes de la géographie moderne. Peut-être suis-je descendu, à cet égard, dans des détails trop minutieux ; je suis loin, toutefois, de m'en repentir. Le devoir que j'avois à remplir étoit d'expliquer mon auteur ; et j'eusse bien voulu atteindre à un degré de précision, tel, que la position de Kalama, par exemple, se trouvât déterminée avec autant de certitude que celle d'Alexandrie.

Des navigateurs modernes me feront peut-être le reproche d'avoir hérissé mes cartes d'anciens noms de pays ; mais je n'ai pas omis les noms nouveaux. J'ai eu pareillement l'attention d'indiquer la longitude et la latitude de chaque île ou cap tant soit peu remarquable, et cela,

d'après les observations les plus récentes. Il me seroit assurément très-pénible de penser que les recherches auxquelles je me suis livré par intervalles, dussent rendre mon ouvrage rebutant pour l'officier habile qui pourra dans la suite visiter ces mêmes côtes. Toute induction tirée, dans le cabinet, d'une comparaison quelconque établie entre les géographes anciens et les géographes modernes, doit être la matière d'un examen sur les lieux mêmes. Cet examen, loin de le redouter, je desire qu'on le fasse; et si quelque navigateur daigne jamais prendre mon livre pour compagnon de voyage, je serai toujours prêt à rétracter mes opinions, ou à reconnoître les fautes que j'aurois pu commettre, dès qu'il m'aura éclairé par des observations plus justes que les miennes. De toutes les sciences, la géographie est celle qui gagne le plus à la rectification des erreurs.

L'orthographe que j'ai adoptée m'at-

tirera sûrement quelques objections de la part des hommes de lettres ou des marins qui prendront la peine de me lire. Je n'ai qu'une seule prière à leur adresser, c'est de vouloir bien ne pas supposer que j'aie été guidé par l'amour de la singularité ou par la vanité de paroître savant. Je les prie de croire, au contraire, que je me suis toujours dirigé sur des principes. En étudiant avec attention les sons naturels de l'orthographe grecque, j'ai découvert plusieurs rapports intéressans à connoître; et je ne doute point que ceux qui se livreront après moi à de semblables recherches dans le pays même, n'obtiennent des résultats plus satisfaisans encore. Par exemple, j'écris *Killoota*, et non pas *Cilluta*, par la raison que le dernier de ces noms produit *Silleuta* à notre oreille, et que le premier est le véritable son pour l'oreille d'un Grec. J'écris aussi *Phoregh*, et non pas *Fohregh*, parce que le *Ph* conserve le rapport de Phoo-

reg avec Poora, qu'Arrien nous donne pour la capitale de la Gédrosie. Dans la comparaison des noms orientaux avec l'orthographe européenne, j'invite tous ceux qu'occupe un travail de ce genre, à remarquer que les lettres P, B, T (1), et plusieurs autres, sont les mêmes lettres, avec ou sans l'*h* aspirée : elles se distinguent par une marque dans la plupart des langues orientales, comme par un point dans l'hébreu. Une attention minutieuse sur cet article m'a conduit à plus d'une découverte.

En écrivant des noms qui se rencontrent communément sur les cartes anglaises, j'ai préféré ceux qui sont les plus familiers à nos géographes ; mais, en général, j'ai pris soin d'indiquer les variations que ces noms subissent, soit dès la première fois qu'ils se sont placés

---

(1) פ *Ph.* פּ *P.* ב *Bh.* בּ *B.* ת *Th.* תּ *T.* Et *B*, en langue persane, se prononce *V.* Toutes les lettres ב פ ת ג כ ד sont sujettes à ces variations. *(N. de l'A.)*

sous ma plume, soit lorsque l'occasion s'en est présentée. Ainsi j'emploie les noms de Busheer et de Bombareek, comme des noms connus de tout navigateur anglais, plutôt que ceux d'Abu-Schæhr et de Cohum-Barick (1), que Niebuhr déclare être les noms véritables, d'après l'orthographe orientale. Pourtant, je souscris sans réserve à l'opinion de M. Dalrymple, en accordant que toute variation doit être conservée jusqu'à ce qu'on ait déterminé quelque mode définitif de prononciation et d'orthographe. On ne peut avoir un exemple plus remarquable de cette diversité de prononciation que dans celle du ڭ [*kaf*] persan. Nos navigateurs anglais font de cette lettre un *g* adouci, écrivant *Gidda* ou *Jidda*. Michaélis (2)

---

(1) L'orthographe de ce mot, telle que la donne Niebuhr, paroît vicieuse jusqu'à un certain point : car il écrit Bundereek, Bunder-regh ; et *regh* signifie du sable. *(N. de l'A.)*

(2) Extrait de Niebuhr, *page 19*. « Aux environs

assure que, dans le voisinage du Golfe Persique, on la prononce comme *Tsch;* et Niebuhr (1) écrit *Dsj*, comme Dsjesira pour Gesira. Même dans les variations du langage oriental, ce son devient rude comme notre *g* anglais devant *a*, *o* ou *u*; car Gesira se change en Ghesira, Gasira et Gusera. Il est encore plus dur en le prononçant *k* et

---

» du Golfe Persique, on prononce ڗ [kaf] comme » *Tsch* ». (N. de l'A.)

(1) « J'ai déjà remarqué...... qu'il est difficile de bien orthographier dans sa propre langue, mais plus difficile encore dans une langue étrangère..... C'est ce qui est cause que j'avois orthographié tout différemment les noms des mêmes villages, suivant la prononciation de différentes personnes ». Voyage de Niebuhr, *tome I*, *page 57*, édit. d'Amsterd.

Et *page 74* : « Or, si un écrivain arabe a écrit différemment les mêmes noms, d'après la prononciation de plusieurs de ses compatriotes, le vrai savant ne me saura pas mauvais gré.... que je n'ai pas voulu écrire moi-même les noms en caractères arabes ».

Après de tels aveux, qui pourroit être assuré d'écrire avec précision des noms orientaux ? *(N. de l'A.)*

ch (1), comme lorsqu'on change Djenk en Kienk, Kenk et Chienk. Sous une autre forme, en conservant le *d*, il perd *sj*, et devient Denk et Tenk. C'est ainsi que Pline écrit *Jomanes*, et Ptolémée, *Diamuna*, pour *Jumna*, nom de la rivière de Dheli, qui se décharge dans le Gange. Du moment où il existe une source si féconde de variations, et beaucoup d'autres encore à l'égard d'autres lettres, on doit regarder comme certain que Michaélis renferme l'étymologie dans des bornes infiniment trop étroites, lorsqu'il s'appuie sur des lettres seules pour établir une conformité. Dans mon opinion, l'oreille est un meilleur guide que l'œil. Quel Européen, à la première inspection du nom oriental *Bukhetunnufre* (2), reconnoîtroit que c'est là un

---

(1) Michaélis écrit *Dschidda*; Niebuhr, *Dsjidda*, pour notre mot anglais *Jidda*. « Ni les Grecs ni les Latins ne connoissent le son *sch* en allemand ». Extrait, *page 31*. (N. de l'A.)

(2) Otter, *tome I, page 182*. C'est ainsi que les

nom qui lui est familier? Notre oreille seule nous dit qu'en y ajoutant une syllabe, nous avons Nabuchodonosor, le Nebuchadnezzar de l'Ecriture. A Dieu ne plaise toutefois que je veuille faire parade d'érudition en ce genre! car j'ai hasardé peu de conjectures sur l'étymologie; et si j'ai le bonheur d'être irréprochable sur le fait de l'orthographe (1), mon but est rempli.

Pour exécuter l'ouvrage entier à ma satisfaction personnelle, il m'auroit fallu un plus grand fonds de connoissances géométriques et de littérature orientale que celui qui m'est échu en partage: et lorsque j'ose le soumettre au public, ce n'est pas sans me rappeler que si on lui plaît quelquefois par le choix et la diversité des objets de recherche, on l'ennuie

---

Anglais écrivent *Ser-po jee* pour le nom mahratte *Surrabottschi.* (N. de l'A.)

(1) *Voyez* à ce sujet l'ouvrage de Ludolphe sur l'Abyssinie, *liv. IV, ch. 1.* (N. de l'A.)

souvent par des détails trop minutieux (1). Cette compilation, quoi qu'il en soit, est le fruit d'un travail de plusieurs années, auquel j'ai consacré tout ce que je pouvois avoir de facultés et de lumières. Je le livre au jugement d'un tribunal dont les arrêts sont sans appel.

---

(1) Quelque minutieux que je puisse effectivement paroître dans certaines circonstances, je me justifierai par l'exemple du respectable et judicieux éditeur du dernier Voyage de Cook. Il ne m'est jamais arrivé d'entretenir aussi long-temps mes lecteurs d'un pays peu connu, qu'il occupe les siens de la terre de Kerguelen. Jamais non plus je ne me suis montré aussi jaloux d'éclaircir l'obscurité dont un nom quelconque étoit enveloppé, qu'il s'est attaché à nous donner des idées justes sur le cap Louis et sur le cap Français, situés dans cette même île; et cependant la côte de Mekran est au moins aussi intéressante que cette Thulé méridionale, et sera, suivant toute vraisemblance, visitée aussi souvent. Ni l'estimable écrivain dont je parle, ni moi, j'ose le penser, ne méritons de censure : au surplus, le goût seul des lecteurs en décidera. (*N. de l'A.*)




CARTE DE D'ANVILLE
avec
LE PANJ-AB D'ARRIEN
et
LA CÔTE DU MEKRAN
DE C. ROBINSON
Pour faire voir la marche
de l'Armée, en meme temps
que la navigation de la Flotte.
Par le Dr. Vincent
Longitude orientale de l'Isle de Fer.
MER CASPIENNE
SOGDIANE
Maracanda
HYRCANIE
BACTRIANE
MÉSOPOTAMIE
Rhagæ
Ecbatane
Herat
MÉDIE
ARIE
PAROPAMISUS
CASHMIR
PANJ'AB
Hydaspes
Hydraotes
Alexandrie
Bucephala
Nicæa
Tigre
Babylône
Marais
Euphrate, ancien Canal
Pallacopa
Choaspes
Eulæus
Sus
DRANGIANE
Grand Désert
Marche de Craterus
SUSIANE
KOÏLE
Shiras
Ragian
Persepolis
Pharsagarda?
Pasagarda
ARACHOSIE
Xatra?
Akesines
Settege Zaradrus, Saranga
PERSE
PERSIS
GOLFE PERSIQUE
Karak
Sitakus
C. Verdistan
Bahrein
Marche d'Ephestion
KARMANIE
Harmozia
Anamis
Gereft
Poura, Phoreh
GÉDROSIE
MEKRAN
Ichthyophagi
Sogdi
Bekher
Sambus
Indiens
Séthiens
Sewi
Musikanus
Haur
Ora
Beloutches
Rhambacia
Oritæ
Arabis
Patala
Patalene
Beloutches
Kalmanes
Karpella
Badis
Dagasira
Kanadis
Kyiza
Guadel Kophas
Bagasira
Maketa
ARABIE
OMAN
60
65
70
75
80
85
90
40
35
30
25

VOYAGE
DE NÉARQUE.

LIVRE PREMIER.

RECHERCHES ET ÉCLAIRCISSEMENS PRÉLIMINAIRES.

I. *Introduction.* II. *Caractère et Plans d'Alexandre.* III. *Alexandrie.* IV. *Sources de l'Indus; Pays qu'elles arrosent.* V. *Moyens employés par Alexandre pour reconnoître l'intérieur de l'Empire.* VI. *Géographes; Pline, Ptolémée, d'Anville, Rennell.* VII. *Dates.* VIII. *Moussons. Hippalus, Ptolémée, Marcien, Arrien, l'Auteur Grec du Périple.* IX. *Mesures itinéraires.* X. *Preuves de l'authenticité du Journal de Néarque.*

INTRODUCTION.

I. Le Voyage de Néarque depuis les bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, est, dans l'histoire de la navigation, le premier évé-

nement d'une grande importance pour le monde entier ; et si le vaste génie d'Alexandre se découvre dans la conception du plan, l'exécution n'atteste pas moins hautement les talens de l'homme auquel il la confia.

L'attention que réclament de notre part les faits historiques, est proportionnée à l'intérêt qu'ils nous inspirent, ou aux conséquences que nous sommes fondés à en tirer : or, telles ont été celles de l'expédition de la flotte d'Alexandre, que, d'abord, elle ouvrit, à cette époque, une communication entre l'Europe et les pays situés aux extrémités de l'Asie ; qu'ensuite, dans des temps plus rapprochés de nous, elle est devenue la source et l'origine des découvertes faites par les Portugais, la base du système de commerce le plus étendu dont les hommes se soient jamais formé l'idée ; et, pour tout dire enfin, la cause première, quoiqu'éloignée, de l'heureux succès des établissemens anglais dans l'Inde.

Le récit de cette expédition nous a été conservé par Arrien, qui déclare ne donner qu'un extrait du Journal de Néarque. Malgré que l'authenticité des faits qu'il raconte, ait été fortement contestée (ce qui sera pour

moi la matière d'une ample discussion dans une partie de cet ouvrage), j'ose assurer que tout lecteur impartial et dégagé de préventions, y verra les caractères frappans de la plus scrupuleuse fidélité.

Une circonstance qu'il faut remarquer à la gloire d'Arrien, et qui lui est particulière, c'est qu'on a mieux apprécié le mérite de sa relation, chaque fois qu'on a porté un œil plus attentif sur les événemens dont il nous a transmis le souvenir. A mesure qu'on s'est éclairé en Europe sur l'état de l'Inde, on a reconnu l'exactitude de ses recherches historiques : de même aussi, plus les bornes des connoissances géographiques ont été reculées, plus on l'a trouvé vrai dans les éclaircissemens qu'il fournit, plus on s'est convaincu de l'excellence des sources dans lesquelles il a puisé.

Quant à ce qui concerne le voyage de Néarque, une simple traduction de l'ouvrage d'Arrien n'auroit offert qu'un stérile détail de noms, sans satisfaire beaucoup cette curiosité active, cet esprit d'*investigation*, qui distinguent singulièrement les modernes. C'eût été, d'ailleurs, s'occuper d'un travail superflu; car il existe des tra-

ductions de sa relation, composées par Ramusio, d'Ablancourt, Rook et Harris (1). Je me propose ici d'examiner quelles vues ont dirigé Alexandre dans cette entreprise, de porter la lumière sur toutes les parties de l'expédition de Néarque, et d'indiquer clairement les points de concordance entre la géographie ancienne et la géographie moderne.

Tout ce qui concerne la descente de l'Indus et la navigation du Golfe Persique, a déjà été traité par le major Rennell et par d'Anville (2): mais le major Rennell laisse Néarque à l'embouchure de l'Indus, et d'Anville le prend à l'entrée du Golfe Persique. Tous deux ont abandonné l'espace intermédiaire, ou comme étant enveloppé

---

(1) Le Voyage de Néarque ne se trouve point dans la collection originale de Harris; mais il a été inséré dans l'édition de cette collection que nous devons aux soins du docteur Campbell. (NOTE DE L'AUTEUR.)

(2) Savoir, par le premier, dans un Mémoire qui accompagne sa carte de l'Hindoustân; par le second, dans un discours qui fait partie du trentième volume des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. (*Note de l'Auteur.*)

d'une trop grande obscurité, ou comme le croyant peu digne de leurs recherches. Cependant, on ne jugera bien le chef d'une semblable expédition, qu'en connoissant les obstacles qu'il eut à surmonter; et d'ailleurs le soin de débrouiller ce que la géographie peut avoir d'obscur, étoit un objet digne des talens de deux savans aussi recommandables.

Dans l'ouvrage qu'on va lire, je parcourrai, à la lueur du flambeau qu'ils me prêtent, les parties où l'un et l'autre ont tracé la route; j'adopterai sans réserve les positions qu'ils ont établies; je reconnoîtrai les difficultés qu'ils ont vaincues. Si quelquefois il arrive que je ne m'accorde pas avec l'un d'eux, ou même que je m'écarte des idées et de Rennell et de d'Anville, j'exposerai mes doutes avec toute la déférence qui est due à l'autorité de pareils noms. Enfin, si j'ose émettre une opinion personnelle, j'userai, en cela même, d'un privilége qu'ils ont exercé avec succès; et ce privilége, j'ai bien aussi quelque droit de le réclamer, ne me fondant pas, à cet égard, sur un titre chimérique, mais sur une longue et profonde méditation de mon sujet. J'ai déjà dit com-

bien je dois à M. Dalrymple (1): mais outre les renseignemens qu'il m'a procurés pour cet ouvrage même, j'ai tiré d'utiles secours de la communication qu'il m'a donnée d'un grand nombre d'excellentes cartes, de plans et de dessins, tant de la côte de Mekran que du Golfe Persique. J'ai sur-tout profité d'un recueil de mémoires et d'extraits, enrichis de ses observations, et dans lesquels j'ai cherché avec confiance la solution de toutes les difficultés.

Telles sont les sources où j'ai puisé. En ajoutant à ces autorités celles de Tavernier, d'Otter, de Pietro della Valle, de Thévenot, de Sainte-Croix, de Cheref-eddin, de Niebuhr, et de l'Ayeen Akbary, j'aurai fait connoître les principaux écrivains modernes dont les ouvrages m'ont servi pour cette compilation. Je citerai les historiens plus anciens, à mesure que l'occasion s'en présentera; et s'il résulte de mon travail la preuve qu'Alexandre ne fut pas moins habile politique dans la conception de ses plans, qu'heureux dans leur exécution, j'aurai rempli mon but.

---

(1) *Voyez* la PRÉFACE.

CARACTÈRE ET PLANS D'ALEXANDRE.

II. Les historiens et les géographes modernes qui se sont livrés à de savantes recherches, nous ont appris à ne considérer ce prince ni comme un héros de chevalerie, ni comme un guerrier dévastateur. Sénèque ne nous en impose plus aujourd'hui par ses déclamations ; et les éloges exagérés de l'enthousiaste Quinte-Curce ont cessé de nous éblouir. A mesure que les écrits d'Arrien ont été mieux connus, il s'est établi une opinion plus juste du caractère de cet illustre conquérant. La rapidité de ses succès a paru n'être que le résultat de la prudence et de la valeur heureusement combinées, tandis que, d'un autre côté, on a reconnu que son systême et ses vues de gouvernement s'accordoient avec les principes de la plus saine politique.

Avant l'expédition des Macédoniens, l'empire des Perses avoit été envahi par l'Athénien Cimon, et plus récemment encore, par les Lacédémoniens, sous les ordres de Thymbron, de Dercyllidas et d'Agésilas. Tout le but de ces différentes invasions

étoit de ravager les provinces, de soutenir l'armée grecque avec les dépouilles de l'Asie, et de venger sur le grand-roi les maux causés à la Grèce par les expéditions de ses prédécesseurs.

Mais Alexandre, du moment où il eut traversé l'Hellespont, regarda tous les pays qu'il subjuguoit comme autant de portions de son empire futur. Il ne pilla aucune des provinces qu'il avoit soumises; il ne leva par force aucunes contributions. Depuis le combat du Granique jusqu'à l'entière défaite de Darius à la bataille d'Arbelles, quoiqu'il eût dompté l'Asie mineure, la Syrie et l'Égypte, c'est-à-dire, les plus riches contrées de l'empire, il ne déshonora ses conquêtes par l'oppression d'aucun peuple, par aucune profanation des temples, par aucune insulte faite à la religion. Ce prince ne se montra pas moins attentif à maintenir l'ordre et la discipline, qu'à bien exécuter ses plans militaires. Ses mesures, à cet égard, furent concertées avec une prudence telle, que, pendant huit années d'absence qu'il fit à l'extrémité de l'Orient, l'histoire ne parle d'aucune révolte qui vaille la peine d'être remarquée. J'ajoute que l'établissement qu'il

forma en Égypte, a mérité, trois siècles après, de servir de modèle aux Romains dans leur administration de cette province.

Après la défaite de Darius à la bataille d'Arbelles, la fuite de cet infortuné monarque, et la poursuite de l'usurpateur Bessus, conduisirent Alexandre jusque dans la Sogdiane, la Bactriane, et les parties septentrionales de l'empire. Il s'ensuit naturellement qu'à l'époque où il résolut d'entrer dans l'Inde, il se trouva aux sources de l'Indus.

Le récit des victoires d'Alexandre dans les pays qui bordent ce fleuve, n'est point du ressort de l'ouvrage que je publie aujourd'hui; je ne me propose d'en parler qu'autant que ces détails pourroient contribuer à donner des lumières sur les progrès de la flotte. Nous nous embarquerons avec Néarque à Nicée sur l'Hydaspe (1), et nous

---

(1) Cette ville de Nicée fut construite par Alexandre sur la rive méridionale de l'Hydaspe, et dans l'endroit même où il avoit vaincu Porus. Il lui donna ce nom pour consacrer le souvenir de la défaite du roi indien. (Le mot grec *νίκη* signifie *victoire.*) *Voyez* d'Anville, *Antiquité géographique de l'Inde*, page 25. (NOTE DU TRADUCTEUR.)

l'accompagnerons, à l'aide des géographes modernes, jusqu'au moment où il arriva avec la flotte sur le Pasitigris, à quelques milles de Suze.

Ce voyage, achevé avec le plus grand succès, n'étoit que le prélude d'une autre expédition dans laquelle Alexandre projetoit d'entreprendre la navigation des mers qui environnent l'Arabie (1). Déjà Archias (2), Androsthène et Hiéro, qui avoient reçu de lui la mission d'aller *explorer* la partie occidentale du Golfe Persique, étoient revenus lui rendre compte des progrès qu'ils avoient faits. Déjà Néarque s'étoit embarqué, et Alexandre jouissoit en espérance de la gloire d'avoir lié des rapports commerciaux entre l'Inde et Alexandrie, lorsqu'une fièvre vint l'enlever à de plus grands desseins encore,

---

(1) Il étoit occupé aussi de l'idée d'un voyage autour de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance. *Voyez*, dans Arrien, *liv. V*, *page 230*, le passage où ce prince assure à son armée, que sa flotte fera le tour de ce continent jusqu'aux colonnes d'Hercule. Mais, à vrai dire, il y avoit là de la jactance plutôt qu'un plan bien conçu. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* encore Arrien, *livre VII*, *page 301*. (N. de l'A.)

dans la trente-troisième année de son âge, et la treizième de son règne.

ALEXANDRIE.

III. Ce seroit peut-être exagérer la prévoyance dont étoit doué cet homme extraordinaire, que d'affirmer qu'il avoit prémédité un si vaste plan de commerce dès la première fondation d'Alexandrie (1). Mais comme son génie s'agrandissoit en raison de ses succès, et comme ses connoissances locales et géographiques augmentoient en proportion du progrès de ses armes, il est certain qu'avant sa mort, tout le plan étoit déjà mûri dans sa tête, et qu'il en avoit, à-peu-près, décidé l'exécution.

La vanité est, d'ordinaire, le mobile puissant des fondateurs de villes ; mais, quelque empire que cette passion exerçât sur l'ame d'Alexandre, il faut dire à sa

---

(1) Montesquieu, en parlant des vues d'Alexandre dans la fondation d'Alexandrie, fait l'observation suivante : « Il ne songeoit point à un commerce dont la » découverte de la mer des Indes pouvoit seule lui » faire naître la pensée ». *Esprit des Lois*, livre XXI, chap. 7. (*N. de l'A.*)

louange, que des vues d'utilité le dirigèrent toujours de préférence à tous autres motifs. Harris a judicieusement observé que la plupart des villes bâties par les rois de Syrie, n'eurent guère une durée plus longue que celle de la vie de leurs fondateurs ; et peut-être, si nous en exceptons Antioche sur l'Oronte, et Séleucie sur le Tigre, n'en étoit-il pas une seule qui fût en état de subsister. Nous voyons, au contraire, que l'Alexandrie du Paropamise (1), et celle construite sur l'Iaxarte, ont continué d'être, jusqu'à nos jours, des villes très-importantes. L'Alexandrie d'Égypte, après avoir survécu aux différentes révolutions des empires pendant dix-huit siècles, ne

---

(1) La position de Qandahâr est présumée par d'Anville et par Rennell, être celle de l'Alexandrie du Paropamise. Les naturels du pays la reconnoissent dans Scander. C'est toujours la principale ville du pays des Abdalli, royaume sorti des ruines de l'empire de Perse et de celui du Mogol. Mais voyez les *Éclaircissemens* de d'Anville, *page 19*.

La position de Cogend ne laisse aucun doute que ce ne soit la même que celle de l'Alexandrie sur l'Iaxarte. Consultez la *Géographie ancienne* de d'Anville, *tome II*, *page 305*. (N. de l'A.)

tomba enfin que par suite d'une découverte qui changea tout le système de commerce sur la surface du globe. Comme cette ville, dans les vues du fondateur, devoit être, et devint effectivement le centre de communication entre l'Inde et l'Europe, quelques détails particuliers sur sa position géographique seront d'autant moins étrangers à mon sujet, que le voyage de Néarque fut la cause première de son agrandissement.

Entourée de trois côtés par la mer, ou par le lac Maréotide (1), communiquant avec le Delta et la haute Égypte, au moyen de ce lac, et par des canaux, soit naturels, soit artificiels ; protégée au nord par le Phare, entre lequel et le continent Alexandre avoit projeté un double port (2), dont les

---

(1) *Voyez* d'Anville sur la topographie d'Alexandrie, *Mémoires de l'Académie*, et *Géographie anc.* tome III. (*N. de l'A.*)

(2) Ce dessein d'Alexandre n'est pas une vaine conjecture ; car Héphestion devoit avoir un *heroum* dans le Phare, et son nom eût été inséré dans tous les contrats entre marchands. *Voyez* Arrien, *liv. VII, page 306.*

Saumaise parle de trois ports au lieu de deux, *Exercit. Plin.* pag. 479. (*N. de l'A.*)

Ptolémées entreprirent et achevèrent la construction, Alexandrie étoit située de manière à présenter tous les avantages qui pouvoient encourager les vues du fondateur; car elle offroit, réunis sur un seul point, les moyens d'une défense vigoureuse et ceux d'un facile accès. Ce furent, à n'en pas douter, des considérations d'une si haute importance qui déterminèrent le choix d'Alexandre. Toute la côte depuis Peluse jusqu'à Canope, est, en effet, une terre basse, qu'on ne voit même pas d'une certaine distance; la navigation le long de cette côte est très-périlleuse, et les vaisseaux courent de grands risques en s'en approchant; les bouches ou *Bogas* du Nil, ainsi qu'on les nomme (1), sont hérissées, à quelques époques de l'année, de dangers tellement redoutables, qu'ils ont passé en proverbe. Mais la tour du Phare, et les deux ports dont j'ai parlé, obvioient à ces graves

---

(1) Du mot *bocca*, lequel, en italien, signifie *bouche*, et qui, selon toute apparence, a été introduit dans l'idiome des habitans de la côte par la *langue Franque*. Voyez l'*Essai de Wood sur Homère*, page 110 et suivantes. (*N. de l'A.*)

inconvéniens ; et Alexandre, qui connoissoit la difficulté d'approcher de l'Égypte, soit par terre, soit par mer, s'empressa de profiter d'une situation qui lui assuroit tout-à-la-fois le poste le plus précieux sous le rapport de ses vues militaires, et un port accessible aux vaisseaux dans tous les temps.

De pareils motifs étoient bien suffisans pour engager ce prince à bâtir une ville ; mais comme ses idées s'étendoient à mesure qu'il perfectionnoit ses notions et ses découvertes, on en croit sans peine le témoignage d'Arrien, qui nous assure que, dès l'époque à laquelle Alexandre eut formé sa flotte sur l'Indus, il méditoit un passage par mer, de ce fleuve jusqu'au Golfe Arabique. Il réalisa complètement son projet dans l'endroit où il y avoit le plus de hardiesse à en tenter l'exécution, et ne laissa guère aux Ptolémées d'autre soin que celui de finir les travaux dont il avoit tracé le plan. S'il eût vécu une année de plus, il auroit pu jouir de la destruction de cette barrière qui faisoit obstacle à la communication entre l'Europe et l'Orient ; le commerce de l'un et de l'autre continent eût commencé, sous ses yeux, à trouver un débouché dans le canal que lui-

même avoit ouvert ; enfin, il auroit pu entrevoir l'aurore de cette splendeur dont Alexandrie étoit destinée à briller un jour, et reconnoître dans son propre ouvrage l'origine de la prospérité qui devoit, par la suite, rendre cette ville la première entre les villes commerçantes de l'univers.

Les avantages dont le commerce des Indes orientales est devenu la source pour toutes les nations qui ont eu le bonheur d'y participer, ont été exposés avec de tels développemens par le docteur Robertson, que je n'aurois pas de motif raisonnable pour examiner une matière qu'il a traitée à fond. Mais ce sera pour le héros de la Macédoine une gloire immortelle, une gloire que les plus belles découvertes de l'Europe moderne ne sauroient effacer, que d'avoir apprécié l'importance de ce commerce, prévu ses conséquences, et préparé la direction qu'il a suivie pendant le cours de dix-huit siècles.

Si l'on prétendoit pouvoir contester au vainqueur de Darius ces connoissances extraordinaires, cette admirable prévoyance dont je lui fais honneur ici, je n'en voudrois fournir d'autres preuves que celles qu'en a données le major Rennell dans le

savant mémoire qui accompagne sa carte de l'Inde. Il y démontre, d'après le journal de Forster, que dans sa route du Paropamise à Taxila (1) ou Attock, Alexandre suivit précisément le chemin qui continue d'être aujourd'hui la ligne septentrionale de communication entre la Perse et l'Hindoustân (2). Cette route, il l'étendit depuis au travers de toutes les rivières que l'Acesines ou Chen-ab conduit dans l'Indus, et la termina définitivement à l'Hyphasis ou Biah.

SOURCES DE L'INDUS.

IV. La province arrosée par ces rivières

---

(1) Les géographes s'accordent, en général, à considérer Taxila comme occupant la même position que la ville d'Attock. Mais ce que nous trouvons dans Arrien ne favorise pas cette opinion. Il nous dit (*liv. V, page 199*) « que Taxila étoit la principale ville située » entre l'Indus et l'Hydaspe » ; et dans un autre passage, « qu'Alexandre marcha depuis l'Indus jusqu'à » Taxila », expression qui implique avec soi l'idée de la distance. (*N. de l'A.*)

(2) Une circonstance à laquelle il convient de faire attention et d'avoir égard, c'est qu'Alexandre fut obligé de se détourner plusieurs fois de cette route, à raison de la situation plus ou moins éloignée des tribus qu'il eut à soumettre. (*N. de l'A.*)

qui portent aujourd'hui le nom de *Panje-ab*, ou les Cinq-Fleuves, est estimée l'une des plus riches de l'empire du Mogol. Lorsqu'Alexandre arriva sur les frontières de cette province, il ne se trouvoit pas à trois cents milles de la moderne Dehly; et dans quelque endroit qu'il nous plaise de fixer la position de Palibothra, la distance n'a jamais été assez considérable pour empêcher que le nom de cette ville, sa puissance et son importance, fussent connus des Macédoniens (1).

Il paroît que, dans tous les temps, l'Indus a facilité à ce pays les moyens de faire un commerce très-étendu, lorsque sa situation intérieure fut assez calme pour le permettre.

---

(1) Cette observation de notre auteur est d'autant plus exacte, que, suivant d'Anville, qui se fonde à cet égard sur l'autorité de Pline, « aucune autre ville » dans l'Inde n'étoit comparable en grandeur et en ri- » chesse à Palibothra : *amplissimâ, ditissimâque urbe* » *Palibothrâ* ». Arrien, ajoute le savant géographe, « s'explique de même, d'après Mégasthène, sur la grandeur de cette ville. La nation qui l'occupoit, les *Prasii*, surpassoit en puissance et en célébrité toutes les autres nations de l'Inde ». *Antiquité géographique de l'Inde* par d'Anville, *page* 52. (N. du T.)

On descendoit de Moultan, d'Attock, de Kâboul, de Kachmyr, jusqu'à la côte de Malabar. Quant à savoir si les vaisseaux qu'on envoyoit sur le fleuve étoient en état d'entreprendre le voyage à la côte, ou bien s'ils ne faisoient que transporter les cargaisons à Pattala pour y être déposées sur de plus grands navires, c'est une question que je ne résoudrai point. Mais la communication est un fait prouvé. Il semble naturel de penser que les bâtimens marchands qui descendoient le fleuve, se dirigeoient plutôt vers les florissantes provinces de la Péninsule, que vers les côtes désertes du Mekran. Peut-être même, avant l'invasion des Macédoniens, ce commerce s'étendoit-il, ainsi qu'on l'a vu dans les siècles suivans, autour du Cap Comorin, jusques dans la baie de Bengale, et dans les embouchures du Gange, unissant de cette manière les deux grands fleuves qui enferment l'Hindoustân.

Dans le Peucaliotis (1), dans le territoire

---

(1) C'est le nom que donne toujours à ce pays l'Ayeen Akbary. (*N. de l'A.*)

Ce nom vient de *Peucela*, grande ville de la dépendance des *Assacani*, selon les *Indiques*. Il se lit *Peuco-*

des Malliens (1), dans les royaumes de Taxile (2) et de Porus (3), Alexandre traversa des pays abondans en richesses, et qui fournissent, depuis le trente-deuxième degré de latitude nord, des denrées pour la vente desquelles on est assuré de trouver un marché ouvert entre les Tropiques. La population de ces contrées, telle que l'ont établie Strabon, Pline, Plutarque et Arrien lui-même, est sans doute fort exagérée; cependant, comme ils ont tous puisé immédiatement dans les premières sources, comme, tous, ils citent des auteurs qui avoient visité en personne les pays dont il s'agit, nous devons présumer, quelque exagération qu'on puisse supposer dans leurs calculs, qu'au moins les apparences donnoient l'opinion d'une immense population,

---

laïtis dans Strabon, et *Peuceliotis* dans Arrien, sous la forme d'un dérivé, et désigne le canton des environs de cette ville plutôt que la ville même. Voyez l'*Antiquité géographique de l'Inde*, de d'Anville, dont j'ai tiré ces éclaircissemens. (*N. du T.*)

(1) Aujourd'hui Moultan. (*N. de l'A.*)

(2) Attock. (*N. de l'A.*)

(3) La province arrosée par les cinq fleuves désignés sous le nom de *Panje-ab*. (N. de l'A.)

et présentoient un amas de cités, de villes et de villages dont les Macédoniens n'avoient pu se former auparavant une idée, sur-tout en en jugeant d'après leur propre pays.

Ces historiens (1) assurent qu'Alexandre soumit dans l'Inde cinq mille villes aussi grandes que l'île de Cos. Ils nous disent encore que la seule province de Bactriane contenoit mille villes; et Arrien, qui semble toujours être en garde contre l'infidélité historique, nous apprend que, dans le pays des *Glausæ* ou *Glaucanisæ*, on comptoit trente-sept villes, dont la moins grande renfermoit cinq mille habitans, et la plus considérable, jusqu'à dix mille. Il ajoute que la population des villages étoit proportionnée à ce nombre. La totalité s'élevoit environ à cinq cent mille ames. Alexandre donna tout ce pays à Porus, qui en agrandit son ancien royaume (2).

---

(1) Strabon, Pline, Plutarque, et, après eux, Robertson et Rennell. (*N. de l'A.*)

(2) Ces exagérations n'ont rien qui doive nous surprendre. Cheref-eddin déclare que Kachmyr renferme réellement dix mille villages très-florissans, mais que

Quelque degré de confiance que nous devions accorder à ces calculs, il en résulte au moins la preuve d'une population extraordinaire; et nous voyons que, dans tous les temps, excepté aux époques où il fut désolé par des invasions, ce pays a joui de la plus brillante prospérité, soit à raison de sa fertilité naturelle, soit qu'il faille en chercher la cause dans l'avantage de sa situation au milieu d'une si prodigieuse quantité de rivières navigables. L'historien de Tymour s'exprime avec la même admiration que les auteurs grecs : l'Ayeen Akbary regarde le Panje-ab comme la troisième province de l'empire du Mogol, et parle de quarante mille bâtimens (1) occupés dans le commerce de l'Indus (2).

---

ce royaume est estimé en contenir cent mille. *Voyez* son Histoire, *vol. III, p. 161*.

Dans le royaume de Kachmyr, il n'y a pas plus de vingt lieues de pays plat d'une montagne à l'autre: la capitale est Nagaz, ou Syrin Nagar. (*N. de l'A.*)

(1) Maurice, *vol. I, p. 138*, d'après l'Ayeen Akbary. (*N. de l'A.*)

(2) *Porum et Taxilem reliquit in regnis suis, summo in ædificandâ classe amborum studio usus.* Q. Curtius, *lib. IX, cap. 3.* (N. de l'A.)

Ce fut ce commerce qui procura à Alexandre les moyens d'équiper, de louer, ou d'acheter la flotte avec laquelle il descendit le fleuve. Et lorsqu'on réfléchit que son armée consistoit en cent vingt-quatre mille hommes (sans compter que tout le pays étoit à sa disposition), et qu'il en avoit laissé une très-forte partie aux bords de l'Hydaspe, pendant le temps que le corps d'armée s'avança jusqu'à l'Hyphasis et revint ensuite vers l'Hydaspe; on n'est aucunement fondé à croire qu'Arrien exagère, quand il assure que la flotte d'Alexandre se composoit de huit cents vaisseaux, dont trente seulement étoient des vaisseaux de guerre (1), et les autres, tous bâtimens sem-

---

(1) Τριακόντοροι καὶ ἡμιόλιαι. Arrien, *liv. VII*, *in init.*

Le mot *τριακόντοροι* signifie que ce n'étoient pas même des galères de guerre, telles que celles dont les Grecs se servoient dans la Méditerranée, et qu'on nommoit *triremes*, c'est-à-dire, galères à trois rangs de rames. Celles dont il est question ici, n'avoient, à ce qu'il paroît, qu'un seul pont, et un seul rang de trente rames, à savoir quinze de chaque côté. Les *ἡμιόλιαι*, suivant Gronovius, étoient des galères à demi-pont, dont le milieu restoit à découvert pour les rameurs.

blables à ceux qu'on employoit d'ordinaire dans la navigation du fleuve.

Strabon fait mention de l'Émodus, comme d'une montagne voisine qui fournit en grande quantité du sapin, du pin, du cèdre, et d'autre bois de charpente; et nous lisons

---

Voyez, au reste, Casaubon sur Athénée, *note de la page 737.*

Le major Rennell dit qu'on emploie sur le Gange des bâtimens du port de cent quatre-vingts tonneaux; et le capitaine Hamilton affirme, *vol. I, p. 122*, que ceux employés de son temps sur l'Indus, avoient souvent une charge de deux cents tonneaux; qu'ils étoient divisés en appartemens séparés que les marchands louoient pour la durée du voyage; et qu'ils offroient toutes les commodités desirables pendant une longue navigation. Ces bâtimens portoient un mât et une voile; mais, le plus ordinairement, c'étoit à force de bras qu'on les faisoit avancer. Le passage de Tatta à Lahore est de six à sept semaines; mais le retour ne demande pas plus de dix-huit jours, quelquefois même douze jours suffisent. La navigation est facile et assurée jusqu'à Kachmyr, par le moyen du Chelum; M. Forster y entra par cette rivière, qu'il nomme *le Jalum* : son cours est de huit cents milles d'étendue depuis Tatta jusqu'à Moultan seulement, en calculant d'après les sinuosités du fleuve. *Voyez* le Mémoire du major Rennell. (*N. de l'A.*)

dans Arrien, qu'Alexandre, avant d'être arrivé aux bords de l'Indus, avoit déjà fait construire, chez les *Assacani*, des vaisseaux qu'il envoya descendre le Cophénès jusqu'à Taxila. Toutes ces circonstances concourent à prouver la vérité d'un fait sur lequel on a long-temps et beaucoup disputé; et quand nous nous accorderions avec quelques auteurs à porter jusqu'à deux mille le nombre total des bâtimens qui composoient la flotte, en y comprenant les alléges et les bateaux, il n'y auroit encore là rien d'assez invraisemblable pour exciter l'étonnement (1).

Les mêmes moyens par lesquels Alexandre réussit à se procurer une flotte, lui servirent à acquérir des renseignemens précieux sur le commerce du pays, et sur les différentes côtes avec lesquelles les naturels faisoient le commerce. Taxile et Porus étoient l'un et l'autre dans ses intérêts. On doit regarder comme certain que plusieurs Indiens, sujets de ces deux princes, s'em-

---

(1) *Voyez* Strabon, et la fin du quatrième livre d'Arrien. Le major Rennell dit aussi que l'Émodus n'est pas éloigné. (*N. de l'A.*)

barquèrent avec Alexandre, soit pour diriger et conduire la flotte, soit dans des vues personnelles. Parmi eux, il en étoit peut-être beaucoup qui avoient fait souvent le même voyage, et qui connoissoient le commerce de la côte : un génie aussi curieux et aussi pénétrant que celui d'Alexandre, ne pouvoit manquer d'obtenir de ces hommes les instructions nécessaires pour l'accomplissement des desseins qu'il méditoit depuis si long-temps et avec une si active sollicitude (1).

---

(1) Ὀυδὲ τοῦτο δὲ ἀπίθανον τοῦ Πατροκλέους, ὅτι φησὶ τοὺς Ἀλεξάνδρῳ συστρατεύσαντας ἐπιδρομάδην ἱστορῆσαι ἕκαστα, αὐτὸν δὲ Ἀλέξανδρον ἀκριβῶσαι, ἀναγραψάντων τὴν ὅλην χώραν τῶν ἐμπειροτάτων αὐτῷ. Τὴν δὲ ἀναγραφὴν αὐτῷ δοθῆναί, φησιν, ὕστερον ὑπὸ Ξενοκλέους τοῦ γαζοφύλακος. Strab. *liv. II*, *page 69*. (*Voyez* aussi l'ouvrage de Sainte-Croix, *page 20*.)

« Nous n'avons aucun motif pour révoquer en doute ce qu'avance Patrocle, savoir, que ceux qui accompagnoient Alexandre, écrivoient au hasard ; mais qu'Alexandre lui-même possédoit des notions exactes et précises, attendu qu'il les tenoit d'hommes qui avoient une connoissance plus particulière du pays, et qu'il prenoit la précaution de leur demander ces renseignemens par écrit. Les papiers dépositaires de ces

Ces faits, dont l'évidence est palpable, je ne les fonde point sur des inductions ni sur des conjectures. La relation de Néarque, amiral de la flotte, et d'Onésicrite, qui en étoit le pilote, existe toujours dans les écrits de Strabon, d'Arrien, de Diodore et de Pline; et quoique Strabon élève parfois des doutes sur la confiance que mérite Onésicrite à cause de son penchant à l'exagération, il ne balance cependant pas à invoquer son autorité en beaucoup d'occasions, où l'on voit jusqu'à quel point ce pilote étoit instruit, et combien il connoissoit l'intérieur du pays. Mais le même Strabon prouve, d'après le journal de Néarque, que toutes les denrées indigènes, que toutes les marchandises qui forment encore aujourd'hui le fond du commerce des Indes orientales, ont été parfaitement connues des Ma-

---

détails, furent communiqués à Patrocle par Xénoclès le trésorier ».

Strabon fait peut-être allusion dans ce passage au journal de Béton et de Diognète. Sainte-Croix pense qu'il faut l'appliquer à des instructions plus générales. (*N. de l'A.*)

Voyez sur Patrocle, *la Bibliothèque universelle des historiens profanes*, par du Pin, *t. I, page 67*. (N. du T.)

cédonicns. Dans un passage qu'il tire de l'ouvrage de Néarque, il est parlé du riz (1), du coton (2), des belles mousselines qui se font avec le coton, de la canne à sucre (3),

---

(1) Ὄρυζα. La culture du riz par le moyen de l'inondation des terres, est un procédé remarqué par Aristobule. *Voyez* Strabon, *page 692*. (N. de l'A.)

(2) Le coton tire son nom, suivant toute apparence, du fruit de l'île de Crète appelé par Pline *mala cotonea* ou *cydonia* (*lib. XV, cap. 11*). Il est distingué encore par d'autres noms, tels que *bombax*, *bambax*, *gossypium*, *xylon*. On donne celui de *byssus* à la toile qui se fait avec le coton. *Ferunt cotonei mali amplitudine cucurbitas, quæ maturitate ruptæ ostendunt lanuginis pilas, ex quibus vestes pretioso linteo faciunt*. Pline, *livre XII*, *chapitre 10*. Parkhurst, dans son Dictionnaire, rapporte ce mot au *byssus* dont il est parlé dans l'ancien Testament, בריג Βύσσος μετὰ ποικιλίας. Hérod. *liv. VII*. — Ezéchiel, *liv. XXVII*, *verset 7*. — Bélon, *page 287*. C'étoit peut-être le coton imprimé dont s'habilloient les prêtres en Egypte. L'éditeur du Dictionnaire de Chambers dit que le coton ne croissoit d'abord qu'en Egypte: mais tout porte à croire qu'il s'est trompé. *Voyez* Saumaise sur Pline. (*N. de l'A.*)

Le lecteur curieux de se procurer des renseignemens plus instructifs sur le *bysse* ou *byssus*, peut consulter Pausanias, Bochard, Bonfrérius et Leidekker. (*N. du T.*)

(3) Ἔιρηκε δὲ καὶ περὶ τῶν καλάμων ὅτι ποιȣ̃σι μέλι, μελισσῶν μη ὀυσῶν. Strabon, *page 694*.

Cette assertion de Strabon n'est autre chose que le

et de la soie (1) ; et quoique, par la suite, les Grecs et les Romains aient fait un usage

---

langage même de Néarque, cité mot pour mot par l'historien grec. Il parle aussi de cannes dont on faisoit du miel sans le secours des abeilles. Je ne sache pas qu'aucun auteur se soit servi du mot *saccharum* avant Pline et Dioscoride, liv. XXII, chap. 8 : *Saccharum et Arabia fert, sed laudatius India. — Voyez* Saumaise sur Pline, *vol. II et suiv.*, vous y trouverez une longue dissertation sur cette matière. Saumaise pense que le *saccharum* de Pline, aussi-bien que celui de Dioscoride, est de la manne. Ce critique semble pourtant reconnoître la véritable canne à sucre dans le *καλάμος* de Néarque. *Sacar* paroît être un mot d'origine arabe. *(N. de l'A.)*

Voyez aussi Matthiole sur Dioscoride, *chap. XV.* (N. du T.)

(1) Strabon ne s'exprime pas sur cet article d'une manière positive ; mais ayant parlé auparavant du coton, il ajoute : *Τοιαῦτα δὲ καὶ τὰ Σηρικὰ ἔκ τίνων φλοΐων ξαινομένης βύσσυ.*

Et Virgile dit :

Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres.
Georgicon, *lib. II.*

Les auteurs du *Critical Review* (Journal Anglais) du mois d'octobre 1791, soutiennent, *page 126*, qu'il faut entendre le coton par ces expressions de Strabon et de Virgile, ainsi que l'a fait Saumaise, *pages 298 et 998.*

commun de ces denrées et de ces articles de commerce, toujours est-il vrai de dire que

---

Ils nomment *Seres*, les habitans de Bocharie, et *Sirhend*, Serinda sur l'Indus, l'entrepôt pour le commerce de soie. Lorsqu'Alexandre eut pénétré dans la Sogdiane, il se trouva dans le voisinage de Bocharie : mais c'est par hasard que Strabon fait mention de Σηρικὰ en parlant de l'Inde; et sans un passage d'Arrien, qui semble avoir rapport à la même citation tirée de Néarque, je ne balancerois pas à penser qu'il faut entendre de la soie cette expression de Strabon. Arrien dit : Ἐσθῆτι δὲ λινέῃ Ἰνδοὶ χρῶνται καθάπερ λέγει Νέαρχος λίνου τοῦ ἀπὸ τῶν δενδρέων, etc. etc. *Voyez* les *Indiques*. J'ai appris que les auteurs du *Critical Review* se fondent sur l'autorité des *Éclaircissemens* de d'Anville; mais cet habile géographe s'est trompé, en accordant trop à la similitude de consonnance des noms. Une fois que la localité est bien établie, cette similitude de consonnance peut servir de preuve, et même de preuve très-forte pour la confirmer : mais c'est mal commencer que de fixer la localité par ce moyen. Au surplus, je demeure persuadé qu'il y a toujours erreur ou confusion quand on parle des Sères ou de la Sérique par allusion au coton. Il importe, en effet, de remarquer que la soie, lorsqu'elle vint à être connue et caractérisée, fut toujours *Serica*, tandis que la connoissance du coton ou de la laine fournie par les végétaux, étoit au moins aussi ancienne qu'Hérodote dans la Grèce. La première description du ver à soie se trouve dans Pausanias, à la fin de ses

la connoissance originaire ou du moins les premières notions historiques doivent en être incontestablement attribuées aux Macédoniens. Jamais un seul de ces articles n'avoit été apporté par mer en Grèce, ni dans quelque partie que ce fût de l'Europe; et si l'on y en avoit vu quelques-uns, c'étoit par un hasard extraordinaire. Aussi est-il bien évident pour moi, que ce furent là les motifs qui donnèrent à Alexandre l'idée du commerce nouveau dont il médita long-temps la création; que ce fut dans la vue d'introduire en Europe ces objets jusqu'alors ignorés, qu'il projeta la communication dont l'effet devoit être de perpétuer les rapports entre les Indes orientales et cette partie du monde.

Aujourd'hui, lorsque nous considérons les résultats sans faire attention à la cause, il est possible que nous ne concevions pas une grande opinion d'un voyage dont l'exé-

---

Eliaques. *Voyez* Gibbon, *vol. IV, p. 72 :* il a suivi les *Éclaircissemens* de d'Anville. *Voyez* encore le Dictionnaire de Chambers, etc. *(N. de l'A.)*

Nous avons une dissertation très-savante sur la soie, faite par M. Bon, membre de l'Académie des sciences de Paris: on peut la consulter. *(N. du T.)*

cution exigea d'aussi vastes préparatifs, et qu'un sloup feroit maintenant dans la vingtième partie du temps que dura cette navigation. Mais c'est d'après la hardiesse du plan, que nous devons apprécier le mérite de l'entreprise; et l'on ne peut refuser une immense pénétration à ce génie qui fut capable d'asseoir sur les productions d'un pays quelconque la base d'un commerce destiné à fleurir pendant deux mille années, au bout desquelles on le verroit tendre sans cesse vers un nouvel accroissement.

Je viens de prouver, par l'indication de divers articles d'utilité qui furent communs chez les Macédoniens, la connoissance qu'ils ont eue de l'Inde; mais cette preuve n'est peut-être pas acquise avec moins de certitude, quand on se borne à la chercher dans les objets de pure curiosité. Et ici, j'aurois bien souvent pour témoin de ce que j'avance, Strabon, qui a puisé immédiatement dans les sources tous les renseignemens qu'il nous a laissés sur les tribus ou castes des nations indiennes. Sous quelque apparence de diversité que ces nations se montrent à nous dans les historiens anciens ou modernes, il est facile de remarquer, comme pré-

dominantes chez elles, les quatre classes des prêtres, des soldats, des laboureurs et des artisans. Aristobule, Néarque, Onésicrite et Mégasthène étoient bien instruits de cette distinction d'ordres. Il n'y auroit peut-être qu'une vaine ostentation d'érudition à en produire les témoignages qui se trouvent épars dans les écrits d'un nombre infini d'auteurs. Mais les détails que nous avons sur la politique des Indiens et sur leurs principes de gouvernement, les opinions des bramines, le dévouement des veuves qui se précipitent au milieu des flammes, la description du figuier sauvage ou bananier, la variété des grains, les cheveux, la couleur, la forme et la constitution des naturels du pays, enfin mille autres particularités, démontrent assez que l'esprit d'observation avoit gagné les Macédoniens autant que l'esprit de conquête; et les matériaux qu'ils ont fournis sont, à proprement parler, la cause et l'origine des recherches auxquelles se livrent aujourd'hui nos compatriotes avec tant de zèle et de succès sur les bords du Gange (1).

---

(1) Les détails que je crois utile de donner ici, sont

MOYENS EMPLOYÉS PAR ALEXANDRE POUR RECONNOÎTRE L'INTÉRIEUR DE L'EMPIRE.

V. Les observations qui vont suivre ont pour objet de faire voir qu'Alexandre, lorsqu'il conçut le plan du voyage de Néarque,

---

tirés d'Arrien et de Strabon. En les rapportant, j'ai l'intention de prouver que les Macédoniens furent non-seulement de braves guerriers, mais encore d'habiles observateurs. Tout ce que nous apprennent ces deux auteurs, vient originairement des Macédoniens. Les renseignemens les plus récens qu'ils aient eus, sont ceux renfermés dans les Mémoires de Mégasthène, qui fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, par Séleucus Nicator, vers un monarque indien nommé Sandrocottus. Si mes recherches étymologiques sont exactes, Sandrocotta signifie une ville située sur le Shantrow ou Chen-ab, de laquelle le prince indien prenoit son nom. Quoi qu'il en soit, cette passion d'Alexandre pour les découvertes n'est pas un trait moins frappant de son caractère, que la soif des conquêtes qui le dévoroit. « Vous êtes (dit le bramine Mandanis à ce » prince) le seul homme placé à la tête d'une armée, » pour lequel j'ai remarqué que la philosophie eût » quelques attraits ». Strabon, *page 715.*

Les castes principales de l'Inde sont au nombre de quatre, savoir : 1°. les Bramines, 2°. les Laboureurs, 3°. les Soldats, 4°. les Artisans. Il y a toujours eu

ne se proposa pas pour but la seule vanité d'exécuter ce que personne, avant lui,

---

diverses subdivisions de ces castes. Strabon et Arrien, d'après Néarque, en comptent sept : 1e. Philosophes ou Bramines ; 2e. Laboureurs ; 3e. Pâtres, bergers et chasseurs ; 4e. Artisans ; 5e. Soldats ; 6e. Inspecteurs des mœurs et de la police ; 7e. Conseillers du magistrat suprême. (Arrien, *page 324.* Strabon, *liv. XV, page 700.*) De ces sept classes, deux ne furent jamais, à proprement parler, des castes distinctes, je veux dire la sixième et la septième ; elles ne formoient que des subdivisions des autres classes. Il est même assez vraisemblable aussi que la troisième étoit comprise dans la seconde.

Voici d'autres particularités dont Strabon et Arrien ont encore fait mention.

1. Chasse de l'éléphant, et manière de l'apprivoiser. (Arrien, *page 328.* Strabon, *page 704.*)

2. Les femmes qui recevoient un éléphant pour prix de leurs faveurs, n'étoient plus regardées comme déshonorées. (Arr. *page 331.* Strab. *page 705.*)

3. Il n'y avoit point d'esclaves dans l'Inde. (Arrien, *page 330.* Strabon, *page 710.*) Onésicrite assure que cet usage d'avoir des esclaves, étoit particulier au seul pays de Musikanus.

4. Fleuves où l'on trouvoit de l'or. (Strabon, *page 718.*)

5. Chintz. *Σινδόρας ἐνανθεῖς.* (*Id. p. 709.*)

6. Cotonier, appelé *tala* par Arrien, qui nous donne une description de sa cosse. (Arrien, *page 320.*)

n'avoit osé tenter encore. Elles montreront, au contraire, que ce plan étoit, dans son

---

L'habillement en coton descendoit jusqu'au milieu de la jambe. (Strabon, *passim*. Arrien, *page 330*.)

7. Perroquets, singes. (Arrien, *p. 329*.)

8. Les étrilles et le *shampoo*, en usage parmi les Indiens. (Strabon, *page 709*.)

9. Point d'alliances par mariage entre les castes. (Arr. *p. 320*. Strab. *p. 704*.)

10. La connoissance des lettres a été refusée aux Indiens par Mégasthène (Strabon, *p. 709*); mais Néarque la leur accorde. Il dit que les Indiens écrivoient sur de la toile, ou sur de la toile de coton, et que leurs caractères étoient fort beaux.

11. Culture du riz par le moyen de l'inondation des terres.

12. Vin fait avec du riz, arrack. (Strab. *p. 709*.)

13. Nourriture des Indiens; *oryza sorbilis*, pillaw: les seuls chasseurs mangeoient de la chair d'animaux. (Arrien, *page 331*. Strabon.)

14. Les hommes portoient des boucles d'oreilles. (Arrien, *page 330*.)

15. Ils se teignoient la barbe de diverses couleurs. (*Ibid.*)

16. Ils faisoient usage de parasols. (*Ibid.*)

17. Aucun Indien ne se livroit à deux genres de commerce. (*Page 326*.)

18. Ils couvroient leur tête d'une espèce de turban de coton. (*Page 330*.)

génie, un système fondé sur la présomption des avantages qu'on devoit en retirer,

---

19. Il existoit chez eux deux classes de philosophes, savoir: les Brachmanes, et les *Germanæ*. Les premiers étoient, à proprement parler, des prêtres ou des devins; les seconds, des *hylobii*, ou hermites, c'est-à-dire, des faquirs et des joguis: ceux-ci entroient dans toutes les maisons, et même dans les appartemens des femmes. Plusieurs de ces hermites marchoient accompagnés de femmes qui s'attachoient à eux, uniquement par dévotion, et sans qu'on soupçonnât rien de criminel et d'illicite dans les liaisons de cette nature. Ils s'imposoient des pénitences et des mortifications très-rudes, et faisoient leur résidence ordinaire sous des bananiers (Arrien et Strabon): leurs entretiens rouloient communément sur la mort. Suivant ces philosophes, la terre avoit une forme sphérique, et Dieu étoit l'ame du monde. (Strabon, *page 713.*) Ils se brûloient tout vifs, non pas pour cesser de souffrir, mais avec l'espérance d'entrer dans une nouvelle vie. Strabon parle d'un certain Zarmanochégas, l'un des ambassadeurs qui furent envoyés à Auguste par Porus, *roi de six cents rois*, et qui se brûla à Athènes en retournant dans l'Inde. Voici l'épitaphe de ce philosophe indien:

ΖΑΡΜΑΝΟΧΗΓΑΣ ΙΝΔΟΣ ΑΠΟ ΒΑΡΓΟΣΗΣ ΚΑΤΑ ΤΑ ΠΑΤΡΙΑ ΙΝΔΩΝ ΕΘΗ ΕΑΥΤΟΝ ΑΠΑΘΑΝΑΤΙΣΑΣ ΚΕΙΤΑΙ.

Mais il est à remarquer que, dans les manuscrits,

sur le desir de connoître la côte aussi-bien que l'intérieur de son empire, et sur l'espé-

---

on lit Ζαρμανος Χηγαν, ce qui offre beaucoup d'analogie avec le *caganos* ou *cagan*, mot employé chez les Huns et les Abares. *Voyez* Ducange sur ce mot. *Voyez* aussi Gibbon, *tome II, page 572, et tome III, p. 161.* Cagan est véritablement le ham des Tartares, qui s'écrit, can, chan, chaan, khan et cawn. Selon toute apparence, le passage de Strabon qu'on vient de lire, est le premier où il soit fait usage de ce mot; et si mon opinion est fondée, ce Zarmanus étoit un khan ou chef de tribu. Peut-être aussi faut-il rapporter le mot *Zarmanus* aux *Germanœ* dont parle Strabon, *page 720.*

20. Une autre sorte de philosophes, étoit celle que Strabon appelle *Pramnœ, page 718.* Ils disputoient avec les brames, et attaquoient leur doctrine. Cette secte existe toujours; et c'est en lui faisant allusion, qu'un des empereurs du Mogol (je pense que c'étoit Shah-Jehan) disoit: « Le philosophe et le prêtre ne » peuvent jamais être d'accord ».

21. Les Indiens se perçoient le nez et les lèvres. (Arrien, *page 717.*)

22. Les femmes alloient à la chasse avec le prince; le terrain étoit marqué; aucun homme n'avoit le droit d'en approcher. (Arrien, *page 710.*)

23. Les femmes accompagnoient le roi à la guerre. (Arrien, *page 710.*)

Ces particularités, auxquelles je pourrois en ajouter beaucoup d'autres, sont toutes conformes aux détails

rance très-fondée d'unir le tout par les liens d'une communication mutuelle, et d'une heureuse réciprocité d'intérêts.

---

que nous ont donnés sur l'Inde les divers auteurs modernes : elles concourent à prouver que, dans le camp même d'Alexandre, on se livroit avec une activité singulière aux recherches qu'excitoit le desir de connoître une contrée absolument nouvelle, et qu'en général on y faisoit des observations très-justes. Dans le nombre de ces particularités, il en est qu'on a regardées comme apocryphes, qu'on a découvert, à mesure que les lumières sur l'Inde se sont étendues, n'être que le fruit des erreurs populaires répandues parmi les Indiens eux-mêmes, ou n'avoir rapport qu'à des faits inexacts. Mais, je le demande, quel est le pays sur lequel ceux qui le visitent les premiers, ne donnent pas des notions fausses et des renseignemens infidèles ?

Sur le figuier sauvage dont il est question vers la fin de cet article, *voyez* Strabon, *liv. XV*, Pline, et spécialement Saumaise, *Exercit. Plin. vol. II*, p. 10 et 16.

Strabon parle encore d'un grain appelé *bosmorus*, plus petit que le froment, dont les Indiens faisoient tant de cas, qu'il n'étoit pas permis de l'exporter, sans qu'on se fût engagé par serment à le passer au feu, pour en empêcher la végétation. Quelques-uns de nos compatriotes qui ont été dans l'Inde, pourroient former des conjectures sur la nature la plus probable de cette espèce de grain. Dans Mysore, on en cultive

En traçant les parties correspondantes de ce systême, nous prouverons qu'Alexandre l'imagina réellement. Et en effet, quoique le plus grand résultat de l'événement ait été, pour me servir de l'expression de Quinte-Curce, *de livrer le monde à la connoissance du genre-humain*, toutefois, ce qui importoit le plus immédiatement au monarque victorieux, étoit d'avoir une description exacte de l'intérieur de l'empire. La ligne de conquêtes se formoit sans interruption de-

---

d'une sorte particulière, dont le nom est *gram* (*voyez* le major Dirom); mais il ne sert qu'à la nourriture des chevaux. On trouve dans le Guzarate un autre grain que les naturels du pays appellent *bajero* (De l'Hindoustân, par Maurice, *vol. Ier, page 124*); mais, d'après le prix que les Indiens y attachoient, on peut croire que c'étoit une espèce de riz. Ils comptent, nous assure-t-on, jusqu'à quarante sortes différentes de riz, dans le nombre desquelles quelques-unes ont pour eux un prix inestimable.

M. Dalrymple présume que Strabon pourroit bien avoir avancé ce fait d'après l'usage où étoient les Indiens de détacher la cosse du *paddy* par le moyen de l'eau chaude que l'on jetoit dessus, ainsi que cela se pratique, au rapport des voyageurs, en quelques endroits de l'Inde, et peut-être à l'égard de quelques espèces particulières de ce grain. (*N. de l'A.*)

puis l'Hellespont jusqu'à l'Indus ; mais il s'en falloit beaucoup que l'on eût porté un œil assez attentif sur le pays intermédiaire. Après la mort de Darius, l'armée macédonienne s'étoit le plus souvent dirigée dans sa route (malgré quelques expéditions particulières chez les Prophtasiens, Arachosiens, &c.) vers le nord du Paropamise, ou vers cette chaîne de montagnes, quel que soit le nom par lequel on la distingue, qui sépare Iran de Touran, dans la géographie orientale. Elle étoit entrée dans l'Inde par les frontières septentrionales de cette vaste contrée ; et lorsqu'Alexandre eut terminé sa campagne aux sources de l'Indus, la marche de l'armée, et son voyage en descendant ce fleuve, marquèrent la limite orientale de l'empire. Ainsi, en recommençant depuis cette limite, il résolut d'envoyer visiter les provinces méridionales qui, pour s'être soumises à la renommée de ses armes, n'en restoient pas moins inconnues sous le rapport politique.

Impatient de se procurer tous les renseignemens nécessaires à l'exécution de ses vues, il donna l'ordre à Cratère de pénétrer à travers le centre de l'empire avec les élé-

phans et le gros bagage, tandis que lui-même se réservoit la tâche plus difficile de passer les déserts de la Gédrosie, et de pourvoir à la conservation de la flotte. Il suffira de jeter un coup d'œil sur la carte, pour voir que la route de l'armée du côté de l'est, et les deux routes par lesquelles elle revint, forment les trois lignes d'intersection de tout l'empire, presque depuis le Tigre jusqu'à l'Indus. Cratère joignit la division commandée par Alexandre dans la Karmanie; et lorsque Néarque, après avoir achevé son voyage, eut monté le Pasitigris jusqu'à Suze, les trois routes à travers les différentes provinces, et la navigation le long de la côte, purent bien être regardées comme le complément des expéditions nécessaires à la parfaite connoissance de l'intérieur de l'empire.

Si l'ouvrage de Béton et de Diognète étoit venu jusqu'à nous, ou qu'on l'eût extrait aussi fidèlement et avec autant de soin que le voyage de Néarque, nous aurions aujourd'hui, pour établir les divisions intérieures de l'empire de Perse, des données meilleures et plus sûres, sous le point de vue géographique, qu'aucune de celles que

nous pouvons trouver, soit dans les relations des voyageurs, soit chez les historiens de Tymour et de Nâdir-Châh. On prétend que ces officiers avoient réduit non-seulement les marches de l'armée, mais encore l'étendue des provinces elles-mêmes, d'après la mesure de l'arpentage; et quoique la rapidité des mouvemens et la briéveté du temps ne comportassent pas ce genre de mesure (1), des distances établies avec précision, et des journaux tenus avec exactitude, sont toujours, après les observations astronomiques, les premiers principes de la géographie. Suivant toute apparence, Béton et Diognète accompagnèrent l'une ou l'autre des armées dans leur retour, ou peut-être l'un étoit-il attaché à une de ces armées, l'autre à l'autre.

---

(1) Des opérations de cette nature se feroient avec précision en bien moins de temps qu'on ne le suppose d'ordinaire. On peut porter, dans la plupart des pays, je dirois même dans tous les pays, excepté ceux qui sont plats et boisés, une chaîne de triangles, et cela beaucoup plus rapidement qu'une armée ne feroit ses marches : les Mahométans de l'Inde mesurent toutes les leurs; du moins j'ai appris qu'ils sont quelquefois, et je crois même toujours, dans cet usage. *Voyez* M. Dalrymple. *(N. de l'A.)*

Dans les deux cas, on n'est point fondé à révoquer en doute la prévoyante attention d'Alexandre ; car cet arpentage, cette levée de plan est un fait attesté par le plus grand nombre des historiens contemporains (1); le plan existoit même du temps de Strabon et de Pline.

Arrien lui-même sembleroit avoir donné quelque consistance à l'opinion qui a prévalu, relativement aux motifs par lesquels Alexandre se décida à traverser les déserts de la Gédrosie. Il nous déclare que Néarque aussi attribuoit cette entreprise à un pur mouvement de vanité, au désir d'imiter ou peut-être de surpasser Bacchus et Sémiramis. Et en effet, la marche triomphale de l'armée lors de son passage dans la Karmanie, cette marche, dis-je, décrite et racontée par d'autres historiens, et dans laquelle le vainqueur voulut être honoré comme Bacchus, est une circonstance qui fortifie jusqu'à un certain point le témoignage de Néarque. Mais Arrien, quoiqu'il ait rapporté le fait, avoue ne pas le croire digne

(1) Sainte-Croix, *page 20*, parle de Ptolémée et d'Aristobule ; mais je n'ai point trouvé encore sur quelle autorité il se fonde. *(N. de l'A.)*

d'une grande confiance. Pour moi, je pense que dans l'esprit de tout observateur exempt de préjugés, qui réfléchira avec une attention particulière sur les desseins déjà reconnus avoir été formés par Alexandre, et ne se refusera pas à l'évidence des faits résultans du journal même de Néarque, le héros de Macédoine sera pleinement disculpé du reproche d'avoir été déterminé à cette expédition par aucune vue peu digne de lui. Il y a, sans doute, une noble ambition à tenter ce que personne n'a jamais exécuté encore; mais l'utilité réelle d'une entreprise donne la juste mesure du mérite de celui qui l'a conçue.

Qu'Alexandre ait été aussi jaloux d'agrandir ses connoissances que d'étendre ses conquêtes; c'est une vérité, selon moi, suffisamment établie (1). Ce que j'ai déjà cité de

---

(1) On peut regarder comme autant de preuves, l'édition d'Homère que ce prince portoit toujours avec lui; la lettre qu'il écrivit à Aristote, pour le blâmer d'avoir avili ses propres ouvrages en les rendant publics; enfin les huit cents talens qu'il envoya à ce philosophe, en récompense de ses travaux sur l'histoire naturelle. (*N. de l'A.*)

Voyez Plutarque, Pline et Budé. (*N. du T.*)

l'historien Patrocle, tend à démontrer qu'un des objets principaux de la sollicitude de ce monarque, étoit de s'instruire à fond dans la géographie de son empire, et d'acquérir des notions exactes sur chacune des provinces qui le composoient. Il est naturel de présumer que le zèle avec lequel les officiers d'Alexandre se livroient à l'étude de ces points importans, prenoit sa source dans l'exemple du maître; et quelque censure que Strabon ait cru devoir faire des écrits d'hommes aussi distingués que Callisthène et Onésicrite, les journaux de Ptolémée (1), d'Aristobule et de Néarque, n'en forment pas moins la base de la géographie orientale, non-seulement dans l'état où ils sont arrivés jusqu'à nous par les soins de Strabon et d'Arrien, mais encore graces aux travaux dont les ont enrichis deux grands maîtres dans cette science, d'Anville et le major Rennell. Aristobule commença son ouvrage à quatre-vingts ans; Ptolémée ne s'occupa du sien qu'après être devenu roi d'Egypte (2):

---

(1) Depuis roi d'Egypte. (*N. de l'A.*)

(2) Sainte-Croix, *p. 19*, d'après Macrobe. — Arrien, *page 2*. (N. de l'A.)

à cet âge et dans ce rang, ils ne furent déterminés ni par la crainte, ni par le desir de flatter, ni par aucun des motifs qui rendent une plume infidèle. Ils se trouvent quelquefois en contradiction l'un avec l'autre quant à ce qui concerne les faits historiques; mais comme tous deux ont vraisemblablement écrit d'après des notes qu'ils avoient recueillies pendant le cours de leurs campagnes (1), les marches de l'armée, la position des villes, des fleuves et des montagnes, enfin (s'il m'est permis d'employer cette expression), la physionomie générale des pays qu'ils traversèrent, sont très-faciles à reconnoître, lorsqu'un homme habile et savant a pris la peine de les tracer. A mesure que la sphère des connoissances géographiques s'est agrandie, on a pu se convaincre de la fidélité des relations qu'ils nous ont laissées.

GÉOGRAPHES.

VI. Le major Rennell a rendu l'hommage le plus éclatant à l'exactitude d'Aris-

---

(1) Et aussi d'après les ouvrages de Béton et de Diognète. *Voyez* Sainte Croix, *p. 20.* (N. de l'A.)

tobule et de Ptolémée. Il confesse que, plus il avançoit dans ses recherches, plus les détails que nous ont transmis ces officiers acquéroient d'importance à ses yeux, et plus il trouvoit dans leurs ouvrages la véracité si nécessaire chez des historiens. La carte que lui-même nous a donnée, dont l'explication est renfermée dans le mémoire qui l'accompagne, et que le journal de Forster a eu pour objet de rectifier, cette carte, dis-je, correspond non-seulement avec la route d'Alexandre, mais encore avec celles qu'ont tenues Tymour (1) et Nâdir-Châh, et avec

---

(1) Dans la route de Tymour, telle que l'a tracée Cheref-eddin, on remarque une erreur continuelle, qui consiste à avoir pris le Ravee (qui est l'Hydraotes) pour le Biah (qui est l'Hyphasis). Cette erreur vient de ce que Tymour fut attiré au midi jusqu'à Ayjodin, ville près de laquelle il traversa le Biah, qui reçoit, en cet endroit, le nom de *Dena* ou *Donde:* mais comme le même Cheref-eddin, en écrivant l'histoire du retour de Tymour, appelle le Biah la rivière de Lahore, *vol. III, page 154*, et que nous savons que Lahore est situé sur le Ravee ou Hydraotes, l'erreur devient facile à corriger.

Tavernier, *vol. II de ses Voyages, page 61*, fait mention de deux routes, à partir de Qandahâr, l'une au nord par Kaboul, qu'il indique avec tous ses détails,

les journaux de Tavernier, du Jésuite Goez et du médecin Bernier.

Le major Rennell déclare y avoir placé les sources occidentales de l'Indus et les

---

l'autre en ligne directe par Moultan, sur laquelle il ne s'explique point. Sa relation est obscure et incomplète; elle laisse douter si Tavernier parcourut lui-même ces deux routes. Il s'exprime cependant comme ayant fait le voyage en personne.

Le Jésuite Goez, au rapport du Père Kircher, *China illustrata*, page 62, alla de Lahore à Attock et à Kaboul; puis de là, par la Tartarie, jusqu'en Chine. Ces trois données sont les seules que nous ayons; mais elles s'accordent avec les points établis par le major Rennell.

Bernier vint de Dehly à Lahore: le but qu'il se propose est de décrire le spectacle pompeux que lui offrit le camp, et de nous faire connoître l'intérieur de la ville de Kachmyr. Quant aux renseignemens géographiques, ils sont clair-semés dans l'ouvrage de ce voyageur.

Le récit de l'expédition de Nâdir-Châh par Hanway, est tellement rempli d'erreurs dans toutes ses parties, que le conquérant paroît plus facile à suivre que l'historien. Jones transporte Nâdir-Châh de Qandahâr à Karnal en un moment. Fraser n'est pas riche, à beaucoup près, en matériaux pour la géographie. *(N. de l'A.)*

fleuves du Panje-ab, d'après une carte dressée par un naturel du pays. Il nous dit que comme ses propres idées se rectifièrent par l'effet de cette communication, il fut beaucoup plus en état de suivre la campagne d'Alexandre dans ce pays, et de tracer les mouvemens progressifs de son armée. Il parle avec assurance de tout ce qui s'est passé dans le Panje-ab, et ne montre d'incertitude que sur quelques points de moindre importance, avant que les Macédoniens eussent traversé l'Indus. Mais par un ouvrage que je destine à un examen plus particulier des faits militaires d'Alexandre, et que je prendrai la liberté d'offrir au public s'il daigne honorer celui-ci de quelques encouragemens, j'espère prouver que le major Rennell, dans ses recherches sur la Perse, n'a pas été moins exact à l'égard de l'ouest de l'Indus, qu'en ce qui concerne la partie orientale de ce fleuve. Je démontrerai que, graces au courage et à la profonde sagacité de cet homme supérieur, nous avons aujourd'hui des données dont il y a lieu de croire que toutes les découvertes qui pourront être faites par la suite, concourront à établir la justesse et la précision. Le major

Rennell nous apprend encore que sa carte de Perse présentoit un certain nombre de fleuves dont les noms avoient beaucoup d'analogie avec ceux que nous rencontrons dans les historiens grecs. Mais il ne cite que celui de Beypasha, dans lequel on reconnoît assez l'Hyphasis d'Arrien. Cette réserve de sa part est d'autant plus fâcheuse, qu'une communication aussi utile auroit singulièrement contribué à corriger les fautes de ses prédécesseurs, ou à jeter quelque lumière sur les endroits obscurs de leurs écrits.

L'Antiquité géographique de l'Inde par d'Anville, est loin de mériter la même estime que les autres ouvrages de ce savant illustre. Le major Rennell a observé avec raison, que d'Anville ayant pris mal-à-propos le Chelum ou l'Hydaspe pour l'Indus d'Alexandre, la conséquence naturelle étoit qu'il eût mal placé et mal nommé ensuite tous les autres fleuves du Panje-ab (1). Il s'en faut que cette erreur soit la seule qu'ait commise le géographe français, d'ail-

(1) *Voyez* le second Mémoire de Rennell, *page 82*. (N. de l'A.)

leurs recommandable à tant de titres. Il a confondu les fleuves à l'ouest de l'Indus, aussi-bien que ceux à l'est. En adoptant le Shantrow pour l'une des rivières du Panje-ab (le Shantrow, qui a reçu de Bernier ce nom, sous lequel d'Anville ne voit pas qu'est déguisé le Chen-ab), il a confondu, je le répète, le Dindana, Chelum ou Hydaspe, avec le Genave ou Acesines, et placé Lahore sur ce fleuve, lorsque, selon le témoignage incontestable des auteurs qui lui servent de guides le plus souvent, savoir Cheref-eddin (1), Tavernier et Thévenot, Lahore est situé sur le Ravee (2). La principale cause de ces erreurs de d'Anville, et que le major Rennell n'a pas assez approfondie, c'est l'obstination de ce géographe à vouloir trouver Aornus dans Renas. Par

---

(1) Cet historien de Tymour place, il est vrai, la ville de Lahore sur le Biah; mais nous venons d'expliquer et de redresser plus haut l'erreur dans laquelle il est tombé à cet égard. Au reste, sa méprise même auroit dû amener d'Anville à choisir un fleuve, pour asseoir la position de Lahore, plutôt à l'est qu'à l'ouest du Ravee. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* l'Antiquité géographique de l'Inde, *pag. 23 et 24.* (N. du T.)

malheur pour son hypothèse, l'Aornus d'Alexandre étoit à l'ouest de l'Indus, et Renas est entre l'Indus et le Chelum. Il en résulte nécessairement que d'Anville est obligé d'appeler le Chelum ou Hydaspe, l'Indus d'Alexandre, et de perpétuer ainsi un enchaînement d'erreurs qui, toutes, découlent de la première (1).

Il n'auroit pas été difficile de trouver, en quelque partie que ce fût vers l'ouest de l'Indus, une roche [*Petra*] qui répondît à l'Aornus. Tout le pays est montagneux, et sans cesse infesté de hordes de bandits auxquels les montagnes offrent un sûr asyle, et qui ne laissèrent pas que d'inquiéter beaucoup Tymour et Nâdir-Châh, comme autrefois Alexandre. A cet égard, on pouvoit se tromper sans conséquence : mais en assignant une fausse position à un fleuve, on s'est exposé à des méprises sur tout le reste. Au surplus, lorsque j'ai relevé cette inexactitude de la part de d'Anville, mon intention n'a pas été de porter la moindre atteinte au mérite d'un savant dont la répu-

(1) *Voyez* encore l'Antiquité géographique de l'Inde, *pages 15, 16, 17, 18 et 19.* (N. du T.)

tation, comme géographe, est trop bien établie, pour qu'une erreur sur un seul point puisse lui dérober quelque chose de son éclat. J'ai voulu seulement faire sentir le danger d'un système qui n'auroit d'autre base que la ressemblance des noms modernes avec les noms anciens, système dont on ne sauroit imaginer un exemple plus bizarre que la supposition que Renas et Aornus soient le même mot (1), système qui ne doit

---

(1) Antiquité géographique de l'Inde, *p. 17*. D'Anville justifie pourtant son opinion d'une manière fort ingénieuse, et même assez vraisemblable. Voici comment il s'exprime dans ses recherches sur *Petra Aornos* :

« Dans le retour en Perse de Nâdir-Châh, qui, après s'être assis sur le trône des Sophis, étoit entré dans l'Inde, il est fait mention, avant que de passer le Surat, et près de son confluent dans le fleuve, d'une place située sur une montagne, dont le nom, qui se lit *Renas*, montre une affinité marquée avec celui d'*Aornos*. Pour en être persuadé, il suffit de savoir que, dans l'écriture orientale, la forme des noms ou mots quelconques dépend de l'ordre et de la puissance ou valeur des consonnes, avec une indifférence et variété presque arbitraires dans l'emploi des voyelles qui les soutiennent, et qui en font la liaison en donnant des tons à la prononciation. Or, nous voyons dans *Renas*,

jamais être adopté, à moins qu'on n'y soit autorisé par des circonstances locales plutôt que par une affinité de noms.

Plusieurs années avant que le major Rennell eût publié ses cartes et mémoires, je m'étois occupé de recherches qui tendoient à éclaircir les différens points dont il s'agit. Comme alors il n'existoit pas d'autorité plus imposante et meilleure à consulter que celle de d'Anville, j'avois résolu d'abandonner l'ouvrage même, faute de matériaux suffisans pour m'aider à résoudre les difficultés qu'il présentoit. Mais lorsque le major Ren-

---

de même que dans *Aornos*, trois consonnes *R N S* dans cette identité d'ordre et de valeur dont on vient de parler ; et par la liberté de l'usage dans les voyelles, il s'ensuit que, dans *Ernas* ou *Renas* (car, sur la lettre initiale, c'est même chose en Orient), il n'y a point de différence essentielle d'avec ce qui se lit *Ornos* dans la dénomination d'*Aornos ;* et sur un nombre infini de noms propres qui ont souffert de l'altération en passant des siècles de l'antiquité jusqu'à nous, on en trouvera peu dont le rapport soit de la même évidence ».

Au reste, il ne m'appartient pas de prononcer entre d'Anville et son critique :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

(N. du T.)

nell eut fait paroître, avec sa dernière carte, le mémoire qui en renferme l'explication, je reconnus, au premier coup d'œil, qu'il avoit assigné à toutes les sources de l'Indus leur véritable place, et d'une manière si claire, que je me déterminai à continuer mon ouvrage. Et si, aujourd'hui, des écrivains sont en état de donner une description fidèle du Panje-ab, le mérite en appartient tout entier au savant auteur dont les lumières et les efforts ont si utilement préparé le succès de leurs travaux.

Les méprises de d'Anville ne permettent pas de faire usage des matériaux que les découvertes modernes ont procurés. Les erreurs commises par les géographes anciens, sont de bien moindre conséquence; car Pline et Ptolémée nous indiquent tous deux, en général, le même nombre de fleuves que les historiens d'Alexandre; et quelque inexacts qu'ils soient dans les détails, toujours est-il vrai de dire qu'ils ont conservé à l'ensemble les traits principaux qui le distinguent et le caractérisent. Pline (1) fait mention du Kophes, de l'Indus, de l'Hydaspe, de l'Hy-

---

(1) *Liv. VI, chap. 17.* (N. de l'A.)

phasis, de l'Hesudrus, dans l'ordre où ces fleuves se présentent ; et quoiqu'il ait omis de parler de l'Acesines et de l'Hydraotes, sa description, pour être incomplète, ne rend pas le pays méconnoissable. Mais lorsqu'il ajoute qu'Alexandre descendit l'Indus en faisant six cents stades par jour, et que, cependant, la flotte employa plus de cinq mois pour gagner l'embouchure du fleuve (1), il se trompe évidemment ; car je prouverai, d'après Strabon et Arrien, que le voyage dura neuf mois, et que diverses expéditions retardèrent la flotte à mesure qu'elle arrivoit dans le voisinage de chacune des différentes tribus qui habitoient les bords de l'Indus. Peut-être ne faut-il voir qu'une hypothèse dans ce passage de Pline : à coup sûr, il y auroit eu de l'extravagance à affirmer le fait d'une manière positive. Six cents stades par jour pendant cinq mois, donnent au bout de ce temps quatre-vingt-dix mille stades, lesquels, réduits en milles romains

---

(1) *Proditur Alexandrum nullo die minùs quàm stadia sexaginta navigasse in Indo, nec potuisse ante menses quinque enavigare, adjectis paucis diebus.* Pline, liv. VI, chap. 17. (*N. de l'A.*)

sur le pied de huit stades par mille, offrent un total de onze mille deux cent cinquante milles ; et en calculant d'après la proportion établie par d'Anville, de cinquante-une toises au stade, nous ne trouvons pas moins de six mille milles, tandis que, sur la carte du major Rennell, l'espace entier n'en occupe pas huit cents. Incontestablement, des exagérations de cette nature prennent leur origine dans les historiens dont Pline a suivi l'autorité. Arrien lui-même n'est pas exempt de tout reproche à cet égard, quoique pourtant il se montre moins facile à adopter de semblables calculs. Mais, pour en revenir à Pline, si cet illustre écrivain eût consulté davantage sa propre raison, au lieu de se traîner servilement sur les traces de ses prédécesseurs, jamais il n'auroit donné une étendue de six mille milles au cours de l'Indus entre Nicée et la mer, lorsque lui-même borne à cinq mille milles celle de toute la surface de l'Asie, depuis les Portes Caspiennes jusqu'à l'embouchure du Gange (1).

---

(1) C'est ce que je prouverai à l'article du stade. (*N. de l'A.*)

Les erreurs de Ptolémée sont d'un autre genre. Elles consistent le plus souvent en de faux calculs des longitudes et des latitudes (1). Mais quelques motifs que nous ayons de regretter qu'il se soit trompé dans les détails, il est certain pourtant que la géographie doit plus à ce grand maître pour avoir imaginé, ou du moins pour avoir établi un pareil moyen de déterminer la situation locale, qu'elle ne peut souffrir de ce qu'il s'est mépris parfois dans l'application de ses principes. On ne reconnoît pas facilement à quelles sources Ptolémée a puisé; mais comme il étoit égyptien, et qu'il vivoit au même temps qu'Arrien, c'est-à-dire, vers l'époque où le commerce entre le golfe d'Arabie et l'Inde étoit le plus florissant, on peut croire qu'il se procura de meilleurs renseignemens à Alexandrie, ville

(1) Ceux qui desireroient remonter à la source de ces erreurs, et connoître les moyens de les rectifier, peuvent consulter un traité de Gossellin, qui a pour titre : *Géographie des Grecs analysée.* S'ils n'adoptent pas toujours les bases de ses corrections, du moins trouveront-ils dans son ouvrage les notions les plus exactes qui aient encore été publiées sur la géographie ancienne. (*N. de l'A.*)

centrale de ce même commerce, que ne dut en avoir Arrien, ou tout autre, soit historien, soit géographe, qui habitoit les provinces intérieures de l'empire romain (1).

Cela posé, il est très-satisfaisant pour ceux qui se livrent à des recherches, de trouver que, malgré que les sources ou les embouchures de l'Indus ne paroissent pas être à leur véritable place sur les cartes adaptées à l'ouvrage de Ptolémée par Mercator ou par Gossellin, rien de ce qu'a écrit Ptolémée ne contredit les points établis par Arrien sous le rapport géographique. Les cinq fleuves du Panje-ab sont décrits dans leur ordre; et quoique la jonction de ces fleuves ait été marquée nécessairement par les géographes qui ont dressé les cartes correspondantes au texte de l'auteur, et suivant leurs connoissances ou leurs conjectures personnelles, l'ensemble conserve sa physionomie générale, si je puis m'exprimer ainsi, et l'ordre n'est point interrompu.

---

(1) Ce que j'avance ici est confirmé par Ptolémée lui-même, *liv. Ier de sa Géographie*, chap. 17. *Voyez* la Dissertation de Dodwell sur le Périple [Description des rivages] de la Mer Erythrée, *page 90*. (N. de l'A.)

L'Hydaspe, le Sandabalis, le Rhuadis ou Adaris, l'Hypasis et le Zaradrus de Ptolémée, sont l'Hydaspe, l'Acesines, l'Hydraotes, l'Hyphasis et le Zaranga d'Arrien. Seulement, l'Adaris (1) est une variation de la manière d'écrire l'Hydraotes d'Arrien, l'Hyarotis de Strabon; et tous ces noms dérivent de l'indien Ivarati (2). Le Sandabalis, si je ne me trompe, n'est autre chose non plus qu'une variation de Sand-ab pour San-ab, qu'on reconnoît toujours dans le mot Tchen-ab, différence qui provient, comme je l'ai appris, de la prononciation d'une lettre de l'idiôme persan, très-difficile à saisir par les Européens (3). Mais je vais m'expliquer plus au long à cet égard.

Les bouches de l'Indus ne sont pas mieux placées que les sources de ce fleuve sur les cartes adaptées à l'ouvrage de Ptolémée. Il

---

(1) Rhuadis, suivant le texte grec de Ptolémée; Adaris, en latin. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* Tieffenthaller. (*N. de l'A.*)

(3) C'est ainsi, par exemple, que Gezira est écrit, Djezira; Bejapore, Visiapoor, Visapoor: de même encore le fleuve dont il s'agit est-il écrit, Chen-ab, Jen-ab, Gen-ave. *Voyez* ce que je dis plus bas. (*N. de l'A.*)

faut chercher la cause de cette confusion dans la légère différence de longitude que Ptolémée établit entre Lonibare, qui est l'embouchure orientale de l'Indus, et Syastra, ville dans la baie de Canthus ou Cutch.

La différence en question n'est que de trente minutes; d'où il résulte que Lonibare est tellement avancé à l'est, que le fleuve se décharge dans l'extrémité de la baie, et occupe la position que des géographes de nos jours assignent au fleuve Paddar.

Ptolémée indique sept embouchures de l'Indus, et il nous en donne les noms. On ne sauroit trop regretter que la géographie moderne n'offre ni les moyens de confirmer ses assertions, ni ceux de rectifier ses erreurs. Il y a lieu de présumer, à l'égard de tous les grands fleuves qui traversent un pays plat pour se rendre dans la mer, tels que le Nil, le Danube, le Gange et l'Indus, que, par succession de temps, leurs embouchures respectives changent insensiblement de place, soit que des inondations, des digues ou des attérissemens qui se forment à la longue, ou bien d'autres causes encore, produisent cet effet extraordinaire, soit

qu'à raison des besoins de l'agriculture, ou pour établir les communications qu'exige le commerce, on détourne par des canaux le cours de ces fleuves. Cette conjecture est si bien fondée, quant aux embouchures du Nil par exemple, qu'à peine trouve-t-on deux géographes, anciens ou modernes, qui s'accordent sur leur position. La même obscurité enveloppe tout ce qui regarde les bouches de l'Indus. La seconde carte du major Rennell diffère essentiellement de la première. Trois cartes de M. Dalrymple diffèrent des deux publiées par le major Rennell ; et ces trois mêmes cartes ne concordent pas, à beaucoup près, entre elles. Enfin, le capitaine Hamilton, qui est, à ma connoissance, le seul navigateur parvenu jusqu'à Tatta, n'a fourni aucun éclaircissement propre à guider un géographe (1) : il

---

(1) Le capitaine Hamilton, quoique très-agréable narrateur, n'est pas du tout un écrivain exact : il ne monta pas par eau à Tatta ; mais il conduisit par terre une caravane depuis Lari-Bundar jusqu'à cette ville. La relation que nous avons de ce voyageur, n'indique pas bien clairement s'il suivit le bord oriental ou le bord occidental de la rivière de Lari-Bundar. C'est ce

s'accorde pourtant avec Ptolémée sur un point particulier, lorsqu'il nous assure que les naturels du pays appellent encore aujourd'hui les bouches de l'Indus, *Divellee*, ou les sept embouchures, quoique de fait elles soient en bien plus grand nombre.

Ces détails peuvent être importans pour guider les voyageurs, les navigateurs futurs, dans leurs recherches; et quand ils ne contribueroient qu'à jeter une foible lumière de plus sur l'objet qui va nous occuper, je serois encore excusable d'avoir entrepris de recueillir tout ce qu'il y a de connu sur cette matière. Le point nécessaire à éclaircir, c'est le cours des deux bras principaux du fleuve, que la flotte d'Alexandre a suivis dans sa navigation, savoir, le bras oriental et le bras occidental; et pour y parvenir, nous pourrions adopter le Sagapa et le Lonibare de Ptolémée, comme étant le Lari-Bundar et Bundar-Lari des modernes (1). Il y a cela de particulier dans

---

que nous remarquerons plus au long dans le cours de l'ouvrage. *(N. de l'A.)*

(1) Dans une traduction du traité conclu entre Mohammed-Châh et Nâdir-Châh, donnée par Fraser,

le nom moderne, que le même mot retourné pourroit s'appliquer à l'embouchure orientale et à l'embouchure occidentale du même fleuve : car Bundar n'est qu'un terme persan, par lequel on désigne l'embouchure d'un fleuve, un port, ou un havre (1); et Lari ou Laheri est un nom commun à l'une et aux autres. Mon ignorance de la langue

---

page 226, l'empereur Mogol cède aux Perses tout le pays à l'ouest de l'Attock, Scind et Nala-Sunkra; mais la ville de Lohry-Bundar, et tout ce qui est à l'est de ces fleuves, continue, suivant les stipulations du traité, de rester sous la domination de l'Hindoustân. Par l'Attock, il faut entendre la partie la plus haute du fleuve; par Scind et Mehran, la plus basse : et comme Lohry ou Lahry Bundar, signifie, à n'en pas douter, la ville située sur le bras oriental, j'en conclus que Nala-Sunkra, le canal de Sunkra, est le nom propre pour ce même bras du fleuve; car Tatta et ses dépendances, c'est-à-dire, toute la Pattalène, sont cédées à la Perse. *(N. de l'A.)*

(1) Ou, sur terre, une porte ou passage : *Derbent*, par exemple, *Porte de fer*, sur la Mer Caspienne.

J'imagine qu'en langue persane, c'est proprement *bend* ou *bender*, et que *bundar* n'est qu'une corruption du mot. Mais Fraser écrit *bundar*. Il y a dans les voyelles une telle variation, que *tchan*, *tchen*, *tchin* et *tchun* sont également la première syllabe de *Chin-ab*. (N. de l'A.)

orientale ne me permettant pas d'oser indiquer avec certitude l'antiquité de cette dénomination, je devrois m'interdire toute espèce de conjecture; mais je ne puis m'empêcher de laisser connoître celle que je forme à cet égard. Je présume que le Lari-Bundar d'aujourd'hui a quelque analogie avec le Lonibare de Ptolémée (1); et s'il m'étoit accordé de supposer quelque erreur résultante d'une transposition de lettre, je penserois qu'il faut lire Laré-boni.

Ces deux points à l'est et à l'ouest, la navigation moderne les a presque fixés avec toute la précision desirable (2). Une seule des embouchures intermédiaires, connue sous le nom de Scindy-Bar, et remarquable par la circonstance particulière du tombeau du Scheik, n'est pas moins facile à distinguer. Les autres semblent être comme des ouvertures, apperçues plutôt qu'observées

---

(1) La même espèce de transposition a lieu dans une infinité de noms: *samydaké*, *samykadé*; *barada*, *badara*. Voyez les *Geographi minores* d'Hudson, *vol. I*er, et Marcien d'Héraclée, *page 23*. (N. de l'A.)

(2) *Voyez* le Post-scriptum du major Rennell. Richell, Warrel, et quelques autres, paroissent être mieux connus. (*N. de l'A.*)

par des vaisseaux, à mesure qu'ils passoient, et dont il est probable que la nature de la côte ne permet jamais aux navigateurs d'approcher d'assez près pour qu'ils soient en état de rien déterminer avec quelque exactitude. Mais si les deux points extrêmes sont suffisamment éclaircis, nous aurons une donnée qui produira l'heureux effet de dissiper les obscurités de la relation de Néarque, et, en outre, des ressemblances assez fortes pour accorder entre eux Arrien et Ptolémée.

Comme je recourrai sans cesse aux ouvrages de ces divers géographes, tant anciens que modernes, ce que je viens de dire du mérite de chacun d'eux ne paroîtra pas une explication superflue. La connoissance des points généraux dans lesquels ils concordent entre eux, et celle des points particuliers dans lesquels ils diffèrent, en même temps qu'elle nous conduira à la découverte de la vérité, procurera, si mes espérances ne me trompent pas, une satisfaction infinie à tous ceux qui considèrent la géographie comme une science digne d'admiration.

DATES.

VII. Après avoir éclairci les obscurités de la géographie, un objet qui n'est pas

moins intéressant, c'est de fixer avec précision les dates de l'événement. Pétau (1), qui a suivi Diodore, s'est mépris sur l'année où il a eu lieu, et Montesquieu sur la saison : cet illustre écrivain suppose que la flotte dut essuyer souvent des tempêtes, parce qu'elle entreprit le voyage pendant la mousson de sud-ouest (2).

Comme il y eut deux départs de la flotte, l'un de Nicée, l'autre de l'embouchure de l'Indus, il sera à propos de déterminer les époques de l'un et de l'autre. Mais le second départ étant le plus important, nous commencerons nos recherches par établir, d'après les propres expressions d'Arrien (3), que la flotte mit à la voile du lieu où elle étoit stationnée sur l'Indus, le 20 du mois

---

(1) Ce savant est celui que nous connoissons sous le nom du Père Pétau, jésuite, recommandable par sa profonde érudition. Il vivoit dans le seizième siècle. Nous avons de lui un très-grand nombre d'ouvrages estimés. *(N. du T.)*

(2) Esprit des Loix, *livre* XXI, *chap.* 7. (N. de l'A.)

(3) Τότε δὴ ὥρμηντο ἐπὶ ἄρχοντος Ἀθήνησι Κηφισιδώρου ἐικάδι τοῦ βοηδρομιῶνος μηνὸς, καθότι Ἀθηναῖοι ἄγουσιν, ὡς δὲ Μακεδόνες τε καὶ Ἀσιεννοὶ ἦγον, τὸ ἐνδέκατον, βασιλεύοντος Ἀλεξάνδρου. Arr. Indic. *p. 335*.

boedromion, sous l'archontat de Céphisodore, correspondant à la onzième année du règne d'Alexandre. Cette précision de date est d'une grande conséquence, attendu le peu d'exactitude de la liste des archontes ; et sans la précaution qu'a eue l'historien grec d'ajouter ici l'année du règne d'Alexandre, qui coïncidoit avec l'époque de l'événement, nous resterions toujours dans un doute inextricable. Dodwell et Ussérius (1) établissent une triple série d'archontes, d'après Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse et Arrien ; et le premier de ces deux savans ne se trouve pas parfaitement d'accord avec l'autre. Voici la table d'Ussérius :

OLYMPIADE CXIII^e.

	Diodore de Sicile.	*Denys d'Halicarnasse.*	*Arrien.*
1.	Euthycrite.	Euthycrite.	Hégémon.
2.	Chremès.	Hégémon.	Chremès (2).
3.	Anticlès.	Chremès.	Céphisodore.
4.	Socielès.	Anticlès.	Anticlès.

(1) Irlandais de naissance, l'un des hommes les plus instruits et les plus laborieux du dix-septième siècle. *(N. du T.)*

(2) Dodwell diffère d'Ussérius, en ce qu'il place

Le défaut de concordance entre ces auteurs est tel, qu'après des recherches aussi laborieuses que celles de Dodwell, on peut regarder comme des efforts inutiles tous ceux qu'on voudroit tenter pour les concilier ensemble. Le meilleur parti sera donc de recourir à l'année d'Alexandre; et, graces au concours de divers témoignages historiques, il n'est pas difficile de la fixer.

Suivant Plutarque, Alexandre naquit dans la première année de la CVI^e olympiade, le sixième jour du mois *hecatombeon*, qui répond au mois macédonien *lous* (1). Cette date, selon Dodwell, corres-

---

l'archontat de l'Hégémon d'Arrien, dans l'année qu'Usérius assigne à celui de Chremès. Arrien nous dit (*page 219*) que la bataille où Porus fut défait, se donna dans le mois *munychion*, sous l'archontat d'Hégémon : *munychion* répond à notre mois d'avril; et ainsi, Hégémon étant entré en fonctions au mois de juillet précédent, le mois d'avril étoit le dixième de son archontat, première année, au lieu de la seconde de la CXIII^e olympiade. L'année, d'après notre calcul, est la 327e avant J. C., qui répond à la CXIII^e olympiade. Mais à raison de la différence du commencement de l'année athénienne, c'est, dans le fait, la première de la CXIII^e olympiade. (*N. de l'A.*)

(1) S'il faut en croire Pétau, Alexandre étoit

pond au vingt-sixième jour de juillet de l'année 356 avant J. C. Scaliger, Pétau et Dodwell diffèrent dans leurs calculs sur le jour de la naissance de ce prince; quant à l'année, ils sont tous d'accord, et le témoi-

---

né l'an 356 avant J. C., sous l'archontat d'Elpine.

Philippe mourut l'an 336 avant J. C., sous celui de Pythodore.

La 11e année du règne d'Alexandre étoit l'an 326 avant J. C., archontat d'Anticlès.

Alexandre mourut le 19 juillet de l'an 324 avant J. C., archontat d'Hégésias.

Selon Ussérius, Alexandre naquit le 24 septembre de l'an 356 avant J. C.

Philippe mourut l'an 336 avant J. C.

La 11e année du règne d'Alexandre étoit l'an 326 avant J. C.

Alexandre mourut l'an 323 avant J. C.

Voyez Ussérius, *page 185*, avec ses remarques sur les mois *lous* et *boedromion*. Voyez aussi Dodwell, *De Vet. Cycl.* diss. IV, sect. 14.

Notez que, dans Ussérius, l'année avant J. C. n'est point indiquée à la marge depuis 328 jusqu'à 323.

Le lecteur curieux d'approfondir la matière, devra consulter une dissertation sur la naissance d'Alexandre, par Sainte-Croix, *page 325*.

Scaliger ne convient point que les mois *hecatombeon* et *lous* fussent le même. D'autres savans concilient les opinions partagées à ce sujet, en supposant que le

gnage d'Ussérius vient à l'appui du leur. Alexandre succéda au trône de son père, la première année de la CXI[e] olympiade, ou l'an 336 avant J. C; et suivant Ussérius, le vingt-quatre septembre. Si Ussérius est exact dans ses calculs, Alexandre devoit avoir alors quelques mois de plus que ses vingt ans; ce qui est conforme au rapport de plusieurs autres historiens, et s'accorde avec l'époque de sa mort. Mais si ce prince commença à régner l'an 336 avant J. C. (1), il en résulte que l'an 326, toujours avant J. C., est la onzième année de son règne. Voilà la date qu'Arrien a entendu établir;

---

changement dans le commencement de l'année athénienne a pu induire Plutarque en erreur. Dodwell observe, avec beaucoup de justesse, qu'après que la Grèce fut devenue une province romaine, les Grecs adoptèrent peut-être le calendrier romain; et qu'alors on doit regarder comme assez probable qu'ils négligèrent le leur. *Voyez* Scaliger, *Em. Temp. 416, August. 7*, et Dodwell, *De Vet. Cyclis*, diss. II, sect. 15, et page 721. (*N. de l'A.*)

(1) C'est-à-dire, si Alexandre monta sur le trône le 24 septembre de l'an 336 avant J. C., la onzième année de son règne commença le 24 septembre de l'an 326 : et comme la flotte ne mit à la voile qu'en octobre, la date est exacte. (*N. de l'A.*)

et, qu'il ait donné, ou non, le véritable nom de l'archonte en fonctions, c'est ce qui devient assez indifférent pour nous.

J'aurois pu me dispenser d'entrer dans cette discussion, si Diodore de Sicile et Pétau n'eussent pas présenté quelques doutes à éclaircir; car, quoiqu'Elien soit tombé dans une semblable méprise, ses erreurs, en fait de chronologie, ne méritent pas une attention bien particulière. Il est étonnant que Diodore de Sicile ait anticipé d'une année sur l'événement, et qu'il l'ait placé dans le cours de l'an 327 avant J.C. Quelque chose de plus extraordinaire encore, c'est que Pétau ait adopté la même erreur. On seroit tenté de croire, au premier coup d'œil, que Diodore a confondu le départ de Nicée avec celui qui eut lieu de l'embouchure de l'Indus; mais la relation que nous avons de lui, ne nous confirme pas dans cette opinion. Non-seulement il commence, mais il finit même le voyage dans la 327e année avant J. C., à Salmus dans le Golfe Persique (1): et le fait étoit bien impossible;

(1) Salmus est une ville dont Diodore seul a parlé. *Ed. Wess.* page 243. *(N. de l'A.)*

car Alexandre mourut l'an 324 avant J. C.; et les événemens qui se sont passés depuis le jour où ce prince reçut la flotte près de Suze, jusqu'au moment de sa mort, ces événemens, dis-je, sont fixés avec autant de précision dans l'histoire, que ceux du règne d'aucun des monarques qui ont occupé un des trônes de l'Europe depuis un siècle.

L'importance du voyage ne résulte pas, il est vrai, de l'année dans le cours de laquelle cette grande entreprise fut exécutée, quelque nécessaire qu'il puisse être de conserver l'ordre de la chronologie. Toutefois, c'eût été en vain qu'Alexandre auroit tenté cette expédition avec des vaisseaux tels que ceux dont se servoient les Macédoniens, si la supposition de Montesquieu étoit fondée, savoir que la flotte *navigua dans une mousson contraire.* Heureusement, la saison des moussons est la même aujourd'hui que du temps d'Alexandre ; et Strabon nous a donné, ainsi qu'Arrien, d'une manière si positive, la date même du mois, qu'il est impossible que nous nous trompions en fixant, soit le départ de Nicée, soit celui qui eut lieu de l'embouchure de l'Indus. Ces

deux auteurs ont suivi les journaux d'Aristobule et de Ptolémée ; et la concordance des renseignemens recueillis par l'un et par l'autre est telle, que leur véracité ne doit pas être un instant révoquée en doute. Il n'existe, dans le fait, que l'intermédiaire de ces historiens entre les auteurs du journal et nous.

Strabon (1) place l'époque du départ de Nicée dans la 327[e] année avant J. C. (2), peu de jours avant le coucher des Pléiades, indication assez obscure, toute précise qu'elle est. Les anciens admettoient deux couchers de leurs constellations, le matin et le soir ; et c'est pour cela que Columelle nous dit que le 13 ou le 12 des calendes de novembre (le 20 ou le 21 d'octobre, suivant le calcul de notre ère), les Pléiades commencèrent à se coucher au lever du soleil ; et quelques lignes plus bas, que le 5

---

(1) *Page 691.*

(2) La Chronologie de Blair ne fait point mention du voyage de Néarque ; mais elle rapporte la guerre contre Porus, à l'année 327 avant J. C. ; et c'est dans l'automne de cette même année que la flotte partit de Nicée. *(N. de l'A.)*

des calendes de novembre (le 28 d'octobre), les Pléiades se couchèrent (1). La phrase de Strabon est simple; il n'ajoute rien qui indique ce coucher des Pléiades au matin ou au soir, quoiqu'il ait coutume de le faire en d'autres occasions. Nous devons donc rapporter ce qu'il dit, à la dernière expression de Columelle, qui est également simple. En conséquence, nous déterminerons le 28 d'octobre comme l'époque du coucher des Pléiades; et admettant une différence de quelques jours, nous fixerons définitivement l'époque du départ de la flotte de Nicée au vingt-troisième jour d'octobre de l'an 327 avant J. C.

Quant à ce qui concerne le second départ, qui eut lieu l'année suivante, de l'embouchure de l'Indus, nous avons, pour asseoir notre opinion, les témoignages réunis de Strabon et d'Arrien. La différence de sentiment qui existe sur ce point entre les deux historiens grecs est si légère, qu'il seroit bien facile de les concilier, si l'objet avoit assez d'importance pour que cette peine devînt nécessaire. La date, suivant Arrien,

(1) Colum. *livre XI*, *chap.* 2. (N. de l'A.)

est le vingtième jour du mois boédromion; selon Strabon, c'est celle où les Pléiades se lèvent le soir (1): et l'un et l'autre s'en rapportent, de leur propre aveu, à l'autorité du journal de Néarque. On peut se convaincre de l'exactitude de la date établie par Strabon, en observant avec Saumaise, que ce que l'auteur grec entend ici par le *lever*, est l'apparition d'une étoile qui s'étoit trouvée cachée par le soleil; ainsi, le lever *du soir* signifie que cette apparition a lieu dans l'après-midi, au moment même où le soleil se couche. Le lever du soir des Pléiades est fixé par Columelle au sixième jour des ides, c'est-à-dire, au 10 de notre mois d'octobre. Nous avons donc une donnée certaine, infaillible, pour juger du sens dans lequel il faut interpréter l'expression de notre auteur.

Arrien semble avoir mieux précisé le jour: mais, à parler vrai, nous sommes encore moins éclairés par les renseignemens

---

(1) Ἀνατολὴ ἐπὶ ἡλίου, ἐπιτολὴ δὲ ἡ φανέρωσις τῶν ἄστρων μετὰ τὴν κρύψιν τὴν ἡλιακήν. Saum. *page 748.* Et plus loin : Ἑσπερία ἐπιτολὴ ὅταν δυνόντος ἡλίου ὁραθῇ τι ἄστρον, etc. (*N. de l'A.*)

qu'il nous fournit; car c'est un fait bien reconnu, et qui n'embarrasse pas médiocrement tous ceux qui ont à calculer la date de quelque événement lié avec l'histoire grecque, que le commencement de l'année athénienne étoit mobile comme notre fête de Pâque, et pouvoit varier de même, et par la même cause, savoir le plus ou moins de retard de la pleine lune. La pleine lune où l'on entroit immédiatement après le solstice d'été, étoit l'époque marquée pour les jeux olympiques; et sans doute, en la choisissant, on l'avoit préférée comme la meilleure saison de l'année, comme celle qui offroit les plus belles nuits, par conséquent les plus favorables à la célébration de ces jeux, dans lesquels le peuple athénien plaçoit sa gloire en même temps qu'il satisfaisoit sa passion (1). Le jour du renouvellement de cette pleine lune étoit le commencement de l'année olympique, et aussi celui de l'année athénienne; et l'on conçoit qu'une année formée sur ce principe, exige un calcul perpétuel des variations de la lune, toutes les

(1) *Voyez* Scaliger, *Emend. temp.* p. 29. Il cite Pindare et son commentateur. (*N. de l'A.*)

fois qu'il s'agit de réduire une date à l'exacte précision de la chronologie moderne. Par bonheur pour ceux qui se livrent à de semblables recherches, l'infatigable Dodwell nous a donné une série d'années qui comprend cette époque (1). Suivant son calcul, la troisième année de la CXIII^e olympiade, qui répond à l'an 326 avant J. C., commençoit le 16 de juillet; et le mois boédromion, qui étoit le troisième de l'année, commençoit le 13 septembre: Dodwell exclud le 18 de ce mois; et par conséquent, le 20 du mois boédromion se trouve coïncider avec le 2 d'octobre. Nous avons déjà fait voir que le lever du soir des Pléiades, dont parle Strabon, correspond au 10 d'octobre; et si nous prouvons maintenant que la date établie par Arrien est le second du même mois, nous aurons un calcul approximatif trop exact pour que l'erreur dans laquelle est tombé Montesquieu puisse nous égarer; et ce calcul, après tout, sera peut-être le meilleur, le plus précis qu'on doive espérer de faire à deux mille ans de distance des événemens.

(1) Dodwell, *De vet. Cycl.* page 721. *(N. de l'A.)*

Je m'étois proposé d'abord de pousser ces recherches plus loin, et d'examiner les causes qui pouvoient avoir produit cette variation, quelque légère qu'elle soit, entre les opinions de deux auteurs aussi renommés que Strabon et Arrien; mais ayant soumis la question à Wales, l'un des plus savans astronomes de notre siècle, son avis fut que la précession des équinoxes (qu'on avoit déjà soupçonnée) ne suffisoit pas pour expliquer l'erreur dont il s'agit (1); il me témoigna pareillement douter que les anciens eussent jamais été fort attentifs à fixer le lever et le coucher de leurs constellations. J'ai reconnu depuis que ces doutes étoient bien fondés. Saumaise a démontré, en effet, qu'il est très-rare que deux des astronomes anciens se soient accordés sur des points de cette nature. Il est possible toutefois qu'on doive prendre l'expression de Strabon dans un sens moins rigoureux, et que cet historien ait seulement voulu dire que la flotte avoit mis à la voile à-peu-près *vers* l'époque du lever du soir des

---

(1) *Voyez* la réponse de M. Wales, dans le n° Ier de l'Appendix. (*N. de l'A.*)

Pléiades ; car, en pareille circonstance, le lever du matin des Pléiades (8 novembre) est regardé comme le commencement de l'hiver, temps après lequel il est dangereux de tenir la mer. Mais ce n'est qu'au 11 de ce mois de novembre que le calendrier porte, *maria clauduntur* (les mers sont fermées). Nous devons donc considérer le lever ou le coucher des constellations comme indiquant plutôt la saison que le jour même. S'il en est ainsi, nous avons de la latitude pour rapprocher Strabon d'Arrien. Mais de quelque manière qu'on résolve la question, on trouvera toujours la différence trop légère pour que, dans aucun cas, Néarque ait été forcé de voyager *dans une mousson contraire.* Arrien ayant marqué positivement un jour, je le choisirai de préférence ; et d'après l'autorité de Dodwell, je fixerai le départ de la flotte de l'Indus au 2 octobre de l'an 326 avant J. C., quoiqu'il fût plus avantageux de suivre Strabon, qui veut que ce départ ait eu lieu huit jours plus tard (1).

---

(1) Ussérius le fixe au 1er octobre ; ce qui feroit correspondre sa date avec les nôtres, en admettant l'exclusion du 18 septembre, proposée par Dodwell. S'il

MOUSSONS.

VIII. Ce mot est aujourd'hui un terme si familier, qu'il devient presque superflu de dire au lecteur que, dans l'Inde, on entend par mousson un vent qui souffle pendant six mois du nord-est, et durant six autres mois du sud-ouest. Ce vent, inconnu aux navigateurs dans le grand Océan Atlantique et dans la Mer Pacifique, s'étend, avec des variations de direction plus ou moins grandes, sur toutes les mers de l'Inde, depuis le Japon jusqu'à Madagascar. Son cours général est seulement nord-est et sud-ouest : ses déviations particulières dépendent de la position des montagnes, des caps et des baies qui souvent dérangent ou déterminent son cours; et près de la côte, il fait presque toujours place aux brises de terre et de mer qui soufflent alternativement toutes les vingt-quatre heures. Nous aurons occasion de remarquer ces diverses circonstances du-

---

nous avoit communiqué sa méthode de calcul, cette exclusion auroit pu devenir inutile. Mais voyez Ussérius sur l'Année solaire, *chapitre Ier;* consultez aussi les auteurs sur le temps qui s'écoula après le retour d'Alexandre. *(N. de l'A.)*

rant le passage de Néarque de l'Indus au cap Jask, et nous ne manquerons pas d'autorités pour venir à l'appui.

Dans un recueil de matériaux que me fournit Dalrymple, je trouve un journal du lieutenant M'Cluer, qui va me mettre en état de donner de meilleures notions sur la mousson dans cette partie des mers de l'Inde, qu'on n'auroit réussi à s'en procurer par d'autres moyens.

« Les vaisseaux qui font voile de Malabar vers le Golfe Persique, vont ordinairement à la reconnoissance de Masqât, sur la côte d'Arabie; et le temps le plus favorable pour ce passage, est la durée des mois de novembre, décembre, janvier et février (1) » Ceci prouve que la mousson de nord-est, qui commence avec quelques variations en octobre, se règle d'une manière certaine en novembre, et continue à souffler avec force pendant quatre mois, au bout desquels ses variations se renouvellent en mars; et alors, ce n'est plus qu'en avril ou en mai qu'elle se fixe au sud-ouest. Voici ce que nous dit Jean Thornton : « En novembre, décembre

---

(1) M'Cluer, *p. 1*, et Tavernier, *p. 2, vol. II.*

et janvier, tandis que le vent est de nord en dedans du tropique, il est à l'est le long de la côte de Mekran, avec un courant qui porte à l'ouest (1) ». Voici encore ce que je trouve dans un autre navigateur qui a visité les mêmes parages : « Entre la fin d'octobre et le milieu de novembre, les brises de terre et de mer commencent le long de la côte de Guadel (Mekran), et continuent pendant quatre mois (2) ». Il ajoute : « S'il souffle un vent de terre, soit le matin, soit le soir, il peut dépendre d'une brise de mer, ou au moins d'un vent qui souffle du nord-ouest le long de la côte, que le vaisseau soit porté de nouveau contre le rivage. Jamais les brises de terre ni celles de mer ne sont accompagnées de coups de tonnerre, ni de grains (3) ». Tavernier, qui fit lui-même ce

(1) *Page 71.*

(2) La brise de mer souffle depuis midi jusqu'à minuit ; la brise de terre depuis minuit jusqu'à midi. En général, le temps est agréable et serein dans la mousson de nord-est. *Journal de l'Houghton*, vaisseau de la compagnie des Indes, 1756 ; Collection de M. Dalrymple. (*N. de l'A.*)

(3) C. Rannie, dans la Collection de M. Dalrymple, *page 88.* (N. de l'A.)

voyage d'Ormus à Surate, nous dit que le passage s'effectue de Surate au Golfe Persique pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, dans l'espace de quinze à vingt jours (1).

Le détail de ces circonstances m'a paru indispensable, pour prouver que, si Néarque mit à la voile, comme il le fit, au commencement d'octobre, il y eut une raison pour laquelle il se vit forcé d'attendre dans le port près du cap Monze [Eirus ou Irus], que la mousson se fût fixée en novembre. Alors, tout conspira au succès de son entreprise : un vent d'est, filant le long de la côte; une brise de terre assez forte pour la lui faire abandonner sans qu'il courût le danger d'être emporté dans la haute mer, point d'ouragans ni de tempêtes à redouter; enfin, avec tous ces avantages, un courant qui le conduisoit directement vers le but de son expédition.

Que Néarque fût instruit de ces différentes circonstances qui concouroient ainsi à favoriser ses projets, c'est ce dont il est permis de douter. Mais il y a grande raison de

---

(1) Tavernier, *vol. II, page 2.*

croire que le soin de la navigation fut confié aux naturels du pays, sinon le long de la côte, au moins pendant quelques parties du voyage; et nous pouvons être bien assurés que si Néarque, arrivé à Pattala, y trouva quelque pilote capable de le conduire (1), sa prévoyance personnelle et l'extrême prudence d'Alexandre devinrent désormais inutiles pour le guider et l'éclairer dans sa route. Il connoissoit certainement l'effet général de la mousson: il étoit natif de Crète et résidoit à Amphipolis; or, l'île de Crète et la ville d'Amphipolis se trouvent placées l'une et l'autre dans la région des vents annuels ou *étésiens*, lesquels, commençant à souffler de l'Hellespont, et, suivant toute apparence, du Pont Euxin, balayent la Mer Égée, et, se répandant à travers la Méditerranée jusqu'à la côte d'Afrique (2), s'éten-

---

(1) Il trouva un pilote à Mosarna; ce qui, en démontrant que les Perses, les Karmaniens, et plus probablement les Arabes, firent la navigation le long de la côte, prouve aussi l'attention de Néarque. (*N. de l'A.*)

(2) Un vaisseau qui monte le Nil a toujours un bon vent contre le courant, dans ces mois de l'année. Il est porté sur l'eau avec la même légéreté qu'un morceau

dent par l'Égypte jusqu'à la Nubie ou à l'Éthiopie.

Arrien a donc caractérisé la mousson par le nom de *vents étésiens*. Son expression est remarquable : la précision qui l'accompagne inspire de la confiance pour ses recherches, et rend plus recommandables les autorités dans lesquelles il a puisé les renseignemens qu'il nous donne. « Ces vents étésiens, dit-il, ne soufflent pas du nord pendant les mois d'été, comme chez nous dans la Méditerranée (1), mais bien du sud (2) ». Au commencement de l'hiver, ou

---

de bois. *Voyez* Bruce, Pococke, Norden, etc. (*N. de l'A.*)

(1) Et ailleurs : « Les vents étésiens, qui règnent durant toute la saison d'été, s'élèvent avec force de la mer sur la côte, et rendent la navigation impraticable ». *Page 335*. Les bouches de l'Indus font précisément face au sud-ouest. (*N. de l'A.*)

(2) Ce passage d'Arrien est accompagné, dans l'édition de Gronovius, d'une note très-longue, où ce commentateur, ainsi que c'est trop souvent son usage, s'exprime avec beaucoup d'humeur et d'amertume. Selon son interprétation, l'auteur grec a voulu dire que, comme, dans la Méditerranée, les vents étésiens soufflent du nord en été, et que, le plus généralement,

au plus tard à l'époque du coucher des Pléiades, la mer passe pour être navigable jusqu'au solstice d'hiver. Ce coucher des Pléiades doit causer de nouveau quelque confusion : en effet, quoique Gronovius, dans son commentaire sur Arrien, le fixe au 11 novembre, parce que, d'après le calendrier, la navigation cesse d'être praticable à partir de ce jour, Columelle indique l'époque de ce coucher au 28 octobre, et le coucher du matin au 8 novembre. Nous adopterons encore, dans cette occasion, la simple expression de coucher des Pléiades, telle que l'ont employée les deux auteurs, et nous fixerons le changement de la mousson comme Arrien l'a entendu, au 28 octobre, jour qui coïncide de si près avec le résultat des observations modernes, et d'une manière si particulière avec les circonstances du voyage de Néarque, que c'en est assez pour lui donner la préférence sur tout autre. Arrien n'est pas aussi heureux lorsqu'il limite la mousson au solstice d'hiver comme à son véri-

---

un vent opposé leur succède en hiver, c'est tout le contraire dans l'Océan Indien : le vent étésien d'été est sud, celui d'hiver est nord. (*N. de l'A.*)

table terme. J'ai déjà démontré qu'elle continue à souffler pendant les mois de janvier et de février, et qu'elle ne varie qu'en mars (1). Toutefois, loin que cette erreur convainque Arrien d'ignorance, elle n'est qu'une preuve nouvelle de son attention et de sa véracité. La flotte arriva à Karpella avant la fin de décembre; conséquemment Néarque ne fut pas à portée de remarquer la prédominance de la mousson après le solstice d'hiver. Il écrivit donc ce qu'il avoit constaté par sa propre expérience, sans considérer ni savoir ce qu'étoient les vents dans les mois de janvier et de février, et Arrien copia la relation de Néarque avec autant de fidélité que celui-ci l'avoit dressée.

Des ouvrages plus récens nous ont appris que les anciens étoient parfaitement instruits de la nature et des saisons de la mousson, et que, depuis le règne de Claude, les flottes qui sortoient des ports de l'Égypte,

---

(1) *Voyez* Sainte-Croix, qui prétend (Note 62, *page 319*) que ces mots, τὰς τροπὰς ἐν χειμῶνι, signifient l'équinoxe de printemps. Je serois charmé de pouvoir donner cette interprétation, si la langue grecque le permettoit. (*N. de l'A.*)

traversoient l'Océan Indien jusqu'à la côte de Malabar, et en repartoient favorisées dans leur retour par les moussons, sans se borner, comme auparavant, à suivre la côte (1). Au surplus, l'objet de mon travail n'est pas d'exposer les progrès qu'ont faits les navigateurs dans des siècles plus rapprochés de nous. Je ne me suis proposé que d'indiquer les découvertes particulières des Macédoniens, et de prouver la fidélité de l'historien qui nous en a transmis la connoissance. Je ne puis cependant me dispenser de rapporter ici quelques détails qu'on trouve dans une dissertation sur la Navigation de la mer des Indes ; ouvrage qui porte le nom d'Arrien, et qui, suivant l'observation du docteur Robertson, mérite certainement beaucoup plus l'attention des géographes qu'ils ne semblent l'avoir pensé jusqu'à présent (2). Que cette dissertation n'ait pas notre Arrien pour auteur, c'est ce qui me paroît incontestable ; car celui dont

---

(1) *Voyez* Dodwell sur le Périple de la Mer Érythrée. *(N. de l'A.)*

(2) Périple de la Mer Érythrée, dans la Collection d'Hudson. *(N. de l'A.)*

je parle connoît aussi peu l'intérieur des pays, qu'il est exact dans tout ce qu'il dit de la côte. Il n'est pas mieux instruit de l'étendue des conquêtes d'Alexandre. Il suppose que ce prince éleva des autels et fit construire des chapelles dans Guzarate [Barigaza], quoique, de fait, Alexandre n'ait dépassé que de fort peu l'embouchure orientale de l'Indus. Les erreurs de cet Arrien sont néanmoins excusables, si l'on considère qu'il n'étoit, ainsi qu'il nous l'apprend dans son ouvrage même, qu'un simple marchand ou navigateur qui avoit parcouru les mers dont il donne la description; si l'on ne voit en lui qu'un voyageur qui avoit visité en personne les deux côtes de la Mer Rouge, les côtes d'Afrique et d'Arabie, et celle de Malabar depuis la baie de Cutch peut-être jusqu'au royaume de Calicut (1).

(1) Sans prétendre établir aucune preuve sur ce qui suit, je ne puis m'empêcher d'observer que, Cottonora étant le lieu au-delà duquel je présume que les connoissances de cet Arrien ne se sont pas étendues, il est assez remarquable que les écrits de Pline ou de Solinus, tels que les a publiés Saumaise, varient sur ce mot: car Saumaise dit avoir trouvé Cottahonore, Quodtaonare, et Cottaonore. Aujourd'hui nous avons reconnu

Un passage de sa relation, qui n'est pas fort intelligible, nous autorise à en juger de cette manière. Voici comment il s'y exprime : « En entrant dans le Golfe Arabique, *nous* tînmes le milieu ; puis *nous nous* rapprochâmes de la côte d'Arabie ». Ce langage à la première personne paroît concluant ; et comme la description que donne le navigateur comprend le cap Gardafui

---

que *Cotta* est un terme employé par les naturels, pour désigner un fort, comme Devi-cotta, Palam-cotta ; et Cotta-onore donne précisément Onore, place située à 180 milles environ au nord de Calicut, et dans laquelle il est aussi convenable de reconnoître le Cottonora de l'Arrien dont il s'agit, que dans Calicut, préféré par le docteur Robertson. (*N. de l'A.*)

Solinus, dont parle notre auteur, est le grammairien latin connu par l'ouvrage intitulé *Polyhistor.* Les savans le nomment en français Solin. Ils ne sont pas d'accord entr'eux sur l'époque où ce grammairien a vécu. Saumaise a fait deux volumes de commentaires sur son ouvrage. (*N. du T.*)

Si le docteur Robertson a pris mal-à-propos Calicut pour Cottonora, son erreur, suivant toute apparence, auroit pour cause la similitude des mots *Cot* ou *Cut*, qui, dans la langue indienne, désignent une place de défense. *Voyez* au surplus l'Antiquité géographique de l'Inde, par d'Anville, *pages 115 et 116.* (N. du T.)

[*Aromatum promontorium*], Cana (1), et Ras-al-Gate [Syagros] en Arabie; le départ des vaisseaux qui eut lieu de ces points divers avec la mousson favorable, la nature de leurs cargaisons, la partie de la côte qu'ils atteignirent, les détails sur la baie de Cutch [Baraces], sur Cambaie, sur Guzarate [Barigaza], sur les Ghauts, sur le Deckan (2), ainsi que le retour de la côte de Malabar par le moyen et avec le secours de

(1) Cava-Canim, suivant d'Anville; le cap Fartaque, selon Robertson. (*N. de l'A.*)

(2) Le terme qu'il emploie est *Dachanabades*. On sait parfaitement que le mot *deckan* signifie *sud*; et la province de Decan d'aujourd'hui, dans la Péninsule, est ainsi nommée parce qu'elle est placée au sud du pays où est le siége du gouvernement. C'est quelque chose de précieux que de trouver ce nom aussi ancien que le temps même de l'auteur. Deckan signifiant le sud, et Abad, une ville, Dachanabades doit s'entendre de la capitale du sud. Quant à savoir où il faut la placer, c'est ce qui est assez indifférent; de même que si nous parlions des temps modernes, nous pourrions douter s'il faudroit appeler Poonah, Aurungabad, ou Seringapatam, la principale ville du sud. Le prince régnant prenoit son nom de sa ville ou de sa province. Le Decan moderne est le pays de Nizam; sa capitale, Aurungabad. (*N. de l'A.*)

la mousson de nord-est, toutes ces circonstances réunies indiquent une connoissance qui résulte plutôt d'observations faites que d'un savoir profond : tout cela prouve que l'auteur n'étoit pas un homme de lettres, mais seulement un navigateur curieux et un narrateur fidèle. Une plus longue continuation de ces recherches pourroit sembler de ma part la prétention de traiter un sujet qui est du ressort particulier du docteur Robertson; mais il existe un point très-intéressant qu'il a négligé de discuter, et l'on ne remarque pas sans étonnement que quelques circonstances aient échappé à sa sagacité ordinaire. Le docteur Robertson n'a pas démontré que les Ptolémées aient eu une communication immédiate avec l'Inde. Il suppose, d'après l'autorité de ce Périple, que des vaisseaux passoient de la Mer Rouge jusque dans l'Inde, en longeant la côte d'Arabie et celle de Mekran. J'adopte volontiers cette supposition sur la foi du même garant : cependant, j'ai cherché en vain des preuves plus évidentes (1); et comme le

---

(1) Huet, dans son Histoire du commerce, néglige l'examen de cette question au point même où il auroit

docteur Robertson n'en a produit aucune, il est naturel de conclure qu'il n'en existe pas (1). Ce que dit Pline à ce sujet, est digne d'attention. Il déclare que, de son temps, on commençoit seulement à avoir connoissance de cette navigation (2); et ensuite il ajoute que les noms des cités et des peuples

---

dû le commencer, *pag. 38 et 99.* Il établit et confirme l'opinion que j'ai adoptée, *page 313.* Voyez aussi les *pages 302 et 246* de son ouvrage, édition de Paris, 1727. *(N. de l'A.)*

(1) D'après un passage de Pline, *liv. VI*, *chap. 23*, le docteur Robertson suppose un passage de Ras-al-Gate [Syagros] à Zizerus, place située en quelque endroit de l'Inde. Mais comme ni Montesquieu, ni le major Rennell, ni le docteur Robertson lui-même, ne peuvent indiquer la position de ce Zizerus, c'est une grande preuve du peu d'attention avec lequel Pline a écrit sur l'Inde. On peut, au reste, se convaincre en mille occasions de la justice du reproche que je fais ici à cet ancien historien. Après avoir discuté la matière autant qu'elle étoit susceptible de l'être, le docteur Robertson conclut ainsi : « Il est probable que leurs voyages étoient circonscrits dans des limites très-étroites, et que, sous les Ptolémées, on ne fit aucun progrès considérable dans la découverte de l'Inde ». *Sect. I*, *p. 37.* (N. de l'A.)

(2) « *Nunc primùm certâ notitiâ patescente* ». Lib. VI, cap. 23. *(N. de l'A.)*

dont il y est fait mention, ne se rencontrent dans aucun historien d'une date antérieure (1). Une circonstance qui n'est pas moins extraordinaire, c'est que la découverte qui a été faite d'un passage au travers de l'Océan Indien par le moyen de la mousson, corresponde, sous le rapport de l'époque, avec ces renseignemens donnés par Pline; car Hippalus, à qui l'on doit la découverte en question, vivoit sous le règne de Claude; et il est facile de lier à cette découverte ce qu'on nous dit d'une ville appelée *Arabia* (2) *Felix* (3) dans la Description des rivages de la Mer Érythrée [le Périple] (4). L'auteur écrit qu'elle est située

(1) Il faut pourtant excepter Strabon, dont les écrits remontent à une date plus reculée: mais Strabon étoit grec, et peut-être Pline n'entend-il parler que des auteurs romains. (*N. de l'A.*)

(2) L'original porte ce mot; mais probablement le texte a été corrompu. (*N. de l'A.*)

(3) Huet, dans son Histoire du commerce des anciens, *page 302*, suppose que cette *Arabia Felix* est Aden. « Aden, dit-il, *page 54*, signifie *délices* »; et dans ce sens le mot est applicable à l'Arabie *Heureuse*. (N. de l'A.)

(4) *Voyez* la dissertation de Dodwell sur le Périple, *page 102*. (N. de l'A.)

près de l'embouchure de la Mer Rouge sur la côte d'Arabie, et qu'anciennement elle avoit été le centre de communication entre l'Inde et l'Égypte, jusqu'au moment où elle fut détruite par les Romains (1), événement qui eut lieu peu de temps avant le siècle où il existoit. Que faut-il donc conclure de ceci? rien autre chose si ce n'est que les succès d'Hippalus ouvrirent un nouveau débouché pour ce commerce, et que les Romains, comme toutes les autres nations commerçantes, desirèrent d'établir un monopole à leur profit en détruisant les premiers moyens de communication.

N'avons-nous donc pas de fortes raisons de soupçonner que les flottes des Ptolémées n'alloient pas plus loin que ces marchés en Arabie? Qu'elles y achetoient les marchandises de l'Inde, pour les distribuer de là par toute l'Europe? De cela il ne faut pas inférer que jamais aucuns des vaisseaux sortis des ports de l'Egypte ne firent la circonnavigation de l'Arabie jusque dans le Golfe Persique, ou ne pénétrèrent dans l'Inde: car on est très-fondé à présumer qu'ils visi-

---

(1) Par César; lequel? (*N. de l'A.*)

tèrent et l'Arabie et l'Inde, et qu'ils reconnurent de même la côte d'Afrique. Mais le silence des historiens, et le peu de détails que nous a transmis à ce sujet l'auteur du Périple (1), laissent de puissans motifs de conclure que ces voyages n'étoient pas fréquens (2), que les marchandises de l'Inde

---

(1) L'expression qu'il emploie est remarquable : *Τȣ̃τον δὲ ὅλον τὸν ἐιρημένον Περίπλȣν ἀπὸ Καvῆs καὶ Εὐδαίμονος Ἀραβίας ὁι μὲν μικροτέροις πλοίοις* ΠΕΡΙΚΟΛΠΙΖΟΝΤΕΣ *ἔπλεον*. « A la vérité, tout le voyage se faisoit de Cana et d'*Arabia Felix*, mais dans des vaisseaux de moindre grandeur, et par le moyen d'une navigation le long de la côte ». Ce passage, en même temps qu'il prouve que le voyage avoit lieu, démontre le peu de succès qu'on en retiroit. *(N. de l'A.)*

(2) Nous trouvons dans Pline, *liv. VI, chap. 22*, un passage où il est dit que, sous l'empire de Claude, Annius Plocamus, qui étoit fermier des revenus publics sur la Mer Rouge, allant un jour faire le tour de la côte d'Arabie pour les percevoir, fut emporté dans la haute mer, et au-delà de la Karmanie jusqu'à Hipparus, port de l'Inde, et que le prince qui régnoit dans ces parages, émerveillé de tout ce qu'Annius Plocamus lui raconta des Romains, se détermina à envoyer une ambassade à l'empereur. Si un voyage dans l'Inde eût été un événement bien commun du temps de Claude, Pline rapporteroit-il ce fait comme quel-

s'achetoient principalement en Arabie, et que les Romains eurent le bonheur de recueillir tous les avantages de la découverte d'Hippalus, de tarir les anciens canaux de commerce, et de s'approprier exclusivement à eux seuls les nouveaux débouchés. Deux passages de Strabon semblent devoir lever tous les doutes à cet égard : il déclare, dans le second livre de son Histoire (1), que la connoissance que les Romains eurent de l'Inde, commença avec l'expédition de son ami Ælius Gallus dans l'Arabie Heureuse ; qu'à l'époque de cette expédition, cent vingt vaisseaux partirent de Myos Hormus : et dans le dix-septième livre (2), il ajoute qu'à peine y avoit-il eu autrefois vingt vaisseaux qui eussent osé pousser leur navigation dans la Mer Rouge jusqu'au point de montrer leurs mâts au-delà des détroits (3). Ælius

---

que chose d'extraordinaire? Il ajoute que cette ambassade donna aux Romains les premières notions fixes et positives qu'ils eussent encore eues de la Taprobane. (*N. de l'A.*)

(1) *Page 118.*

(2) *Page 738.*

(3) Ὅς τε ἔξω τῶν στενῶν ὑπερκύπτειν, p. 708; et p. 118, ὀλίγων παντάπασι θαῤῥούντων πλεῖν. « Très-

Gallus entreprit son expédition sous Auguste; et s'il ouvrit le premier cette navigation, la découverte d'Hippalus, sous Claude, en détermina seule l'établissement. Tout cela, je le sais, est contraire au systême de Bruce (1); mais ce voyageur, en traitant la matière, raisonne si absolument sur des hypothèses, et si peu sur des faits historiques, que rien ne m'oblige de m'arrêter à ses conjectures, soit pour les confirmer, soit pour les réfuter. C'est un problême que de savoir quel avantage les Ismaélites tirèrent de la mousson, ou comment les Ptolémées en profitèrent. Mais la découverte d'Hippalus est un fait incontestable; et quoique Pline n'en ait parlé que d'une manière vague, l'auteur du Périple s'est exprimé sur l'événement de manière à ne nous laisser rien desirer. Il nous apprend que de petits bâtimens avoient fait autrefois le cabotage depuis Cana [le cap Fartaque], dans l'Arabie, jusqu'à l'Indus; mais qu'Hip-

---

peu eurent le courage de s'exposer à cette navigation, si toutefois il y en eut qui osèrent l'entreprendre ». (*N. de l'A.*)

(1) *Liv. 2, chap. 5.*

palus ayant considéré la situation des places de commerce, et bien observé l'état apparent de la mer (1), il hasarda une navigation à travers l'Océan pendant la mousson de sud-ouest (2). Depuis lui, tous les vaisseaux suivent la même route; ils mettent à la voile pour se rendre dans l'Inde au mois de juillet, et reviennent, suivant Pline, dans le mois de décembre. Ces détails superficiels sur les voyages qui avoient pour objet le commerce des côtes, sont à-peu-près la seule preuve que nous ayons d'un commerce direct des Indes orientales fait sous les Ptolémées. Et alors on peut en conclure avec assez de vraisemblance, qu'il étoit

---

(1) Σχῆμα.

(2) *Libonotus*. Saumaise fait une longue dissertation pour prouver que *Libonotus* n'est pas un vent de sud-ouest, mais bien un vent d'ouest. Le premier marin qu'il eût consulté sur la direction des moussons dans les mers de l'Inde, lui auroit infailliblement épargné l'embarras de ses recherches. D'Anville affirme, avec plus de connoissance et de raison, que c'est un vent de sud-ouest. Le *Libonotus*, ainsi appelé en l'honneur du navigateur qui le premier fut assez habile et assez courageux tout-à-la-fois pour profiter de ce vent, reçut depuis le nom d'*Hippalus*. (N. de l'A.)

beaucoup plus avantageux de s'approvisionner des marchandises de l'Inde dans les ports de l'Arabie, que de les tirer de l'Inde même par le moyen d'une navigation si périlleuse et qui exigeoit un aussi long circuit.

Deux motifs m'ont déterminé à entrer dans cette discussion, quelque inutile qu'elle puisse paroître : le premier est que, selon moi, ce point particulier n'a été ni remarqué, ni traité par les anciens auteurs avec toute l'attention qu'il méritoit ; le second, qu'il rend la lecture du Voyage de Néarque singulièrement attachante. La côte de Mekran [la Gédrosie], dont on n'avoit jamais entendu parler en Grèce avant le temps des Macédoniens, n'étoit que très-rarement visitée dans des vues de commerce, et peut-être même ne l'étoit pas du tout, si ce n'est par le petit nombre de vaisseaux qui faisoient le cabotage, dont j'ai parlé plus haut, et qui, suivant toute probabilité, ne relâchèrent jamais dans aucun port de cette côte, à moins d'une nécessité absolue. Ainsi, jusqu'au temps de Strabon et de Pline, c'est-à-dire, à trois cent cinquante ou trois cent quatre-vingts ans d'intervalle, les écrivains de la Grèce ou de Rome n'avoient

eu aucuns renseignemens bien récens. Strabon donne, en général, les mêmes détails que Néarque; Pline écrit d'une manière trop confuse et trop vague pour nous laisser présumer qu'il ait travaillé sur de meilleurs matériaux: mais depuis, arriva une époque (et tout porte à croire que ce fut après la découverte d'Hippalus), où cette côte fut visitée de nouveau; car Ptolémée, qui vivoit sous l'empire d'Adrien (1), et qui résidoit à Alexandrie, eut, par cette raison, la facilité de faire des recherches sur les lieux mêmes. Incontestablement, quelques marchands et navigateurs fréquentèrent cette côte de son temps. En effet, il ne tire pas ses matériaux de Strabon, d'Arrien, de Néarque ou d'Onésicrite; mais il présente une liste de divers noms et situations dans l'arrangement desquels il a été suivi, à très-peu de différence près, par son copiste Marcien d'Héraclée. Le géographe put sans doute obtenir de quelques individus des éclaircissemens utiles; mais la découverte d'Hippalus détourna alors le cours général de la navigation vers une côte plus riche,

(1) L'an 138 de J. C.

la côte de Malabar. On n'eut pas d'occasion de visiter le Mekran. Aucun motif ne portoit plus guère les navigateurs à entreprendre ce voyage. Par conséquent, tous les géographes, tous les voyageurs ont gardé le plus profond silence sur cette matière, depuis le temps de Ptolémée jusqu'à l'époque où les Portugais pénétrèrent de nouveau dans ces tristes parages. Mais quoique cette nation y ait formé des établissemens, les renseignemens qui nous viennent d'elle, ne nous fournissent que des notions fort peu précises ; et si la compagnie anglaise des Indes orientales n'eût pas ordonné une reconnoissance exacte de cette côte, jamais les points obscurs de l'expédition de Néarque n'auroient pu être suffisamment éclaircis, jamais la relation d'Arrien n'eût pu être justifiée, comme j'espère qu'elle doit l'être aujourd'hui, de toute accusation d'imposture (1).

---

(1) *Voyez* sur les moussons de l'Inde, le traité qu'en a publié le capitaine Forrest, savant navigateur anglais : il porte pour titre, *Treatise on the monsoons in East India*, et a paru imprimé pour la première fois, en 1783, et pour la seconde en 1792, réimprimé à

MESURES ITINÉRAIRES.

IX. La dissertation précédente sur l'influence et l'effet des moussons, considérées dans leur rapport avec le voyage de Néarque, n'a été pour moi qu'un travail agréable et facile. S'il étoit possible de traiter avec la même exactitude des mesures itinéraires employées par notre auteur, et des distances qu'il assigne aux divers lieux dont il parle, son journal pourroit être donné au public avec autant de précision qu'un de nos voyages modernes : mais c'est à quoi il ne faut pas s'attendre. Le sujet examiné sous une infinité de rapports différens, et les mesures soumises à une multitude incalculable de combinaisons, nous n'avons encore, après cela, qu'un résultat général qui approche jusqu'à un certain point de la vérité, mais qui ne suffit pas pour satisfaire un esprit accoutumé aux recherches, ni

---

la suite de son *Voyage from Calcutta to the Mergui Archipelago lying on the East side of the bay of Bengale.* J'ai tiré cette note de celle sur le même ouvrage, insérée par mon estimable ami le citoyen Langlès, à la suite de sa traduction française du Voyage d'Abdoulrizâq de la Perse dans l'Inde. (*N. du T.*)

pour contenter la curiosité de ces lecteurs, qui portent un œil aussi attentif sur la marge de leur carte géographique que sur le pays qu'elle représente.

On détermine aujourd'hui si facilement la situation locale par le moyen de la longitude et de la latitude, et cette méthode nous est devenue si familière, que nous sommes prompts à oublier les obstacles auxquels les anciens géographes se sont trouvés exposés. Des relations et des itinéraires furent, dans l'origine, les guides qui servirent à reconnoître les distances et à établir des positions: tout cela dépendoit des mesures. Les mesures des divers pays diffèrent entre elles : il y a plus; celles d'un même pays ne sont pas les mêmes dans les différens âges, et varient d'après le calcul des différens auteurs. Ce que je dis ici, est tellement vrai du stade grec en particulier, qu'on doit le regarder comme une mesure en quelque sorte indéfinie, à moins qu'on ne l'apprécie suivant le siècle et le pays de l'auteur, ou bien qu'on ne le réduise d'après quelque règle applicable au pays dont il s'agiroit. C'est cette mesure qu'Arrien a adoptée, et on peut voir avec quelle latitude, en consultant le traité

de d'Anville sur les mesures itinéraires des anciens ; et si, graces aux lumières de cet habile géographe, on parvient à se former une idée générale quelconque, ce ne seroit toujours qu'un résultat *général*, et il ne faudroit pas s'attendre à pouvoir l'appliquer à tous les cas *particuliers*. Voilà sans doute de quoi nous surprendre, nous qui vivons dans un temps où, par le moyen de la presse, les nouvelles découvertes se propagent d'un bout de l'Europe à l'autre dans le cours de quelques mois. Ce n'en est pas moins un fait constant, qu'avant que cette communication eût lieu, des auteurs contemporains, fixés dans des pays différens, étoient aussi peu instruits des découvertes les uns des autres, que s'ils n'eussent jamais existé (1). Arrien et Ptolémée sont presque du même siècle ; et cependant, bien loin qu'Arrien témoigne en aucune manière avoir quelque connoissance de la longitude ou de la latitude, comme appliquées à la carte plate ou à la sphère par Ptolémée, il paroît avoir ignoré jusqu'au systême des parallèles d'Eratosthène, quoique cet auteur soit un de ceux

---

(1) *Voyez* Gossellin, *page 27*.

qu'il a cités; il n'essaye qu'une seule fois de marquer la route de la flotte, en parlant de l'ombre qu'il dit se former *du côté du midi* (1), et malheureusement toute la navigation de Néarque est au nord du Tropique. Mais quoiqu'Arrien ne nous ait conservé ni transmis aucune découverte de cette nature, toujours est-il d'une fidélité extrême lorsqu'il cite ses autorités. Ainsi, nous pouvons croire avec certitude que l'*étalon* dont il s'est servi pour règle des mesures, est tel qu'il l'a trouvé dans Ptolémée (2) et dans Aristobule; et la juste évaluation de l'étendue de leur stade devient un objet de recherche. D'Anville dit avec beaucoup de raison, qu'aucune des mesures anciennes ne demande plus de discussion que le stade (3); il en détermine quatre espèces différentes, et encore chacune d'elles est-elle susceptible de variations :

---

(1) J'arrêterai l'attention du lecteur sur ce point particulier en temps et lieu. *(N. de l'A.)*

(2) Celui-ci n'est pas le géographe; mais le compagnon d'Alexandre, et qui fut depuis roi d'Egypte. *(N. de l'A.)*

(3) Mesures itinéraires, *page 85.*

	Toises (1) de Fr.	Pieds.	Pouc.
Le stade olympique...........	$94\frac{1}{2}$....	»	»
Le pythique..................	125 ou	750	»
Le stade de Xénophon........	75.....	3	7
Celui d'Aristote.............	51.....	»	»

Par stade olympique, ou stade commun, on entend celui qu'emploient le plus grand nombre des auteurs en le calculant à raison de huit au mille romain. Le Pythique est peu connu; celui de Xénophon est pris des marches des Dix-Mille, dans lesquelles trente stades sont estimés égaux à une parasange (2); et celui d'Aristote, selon d'Anville, est le stade adopté par les Macédoniens. Il faut avoir bien de la confiance dans ce savant écrivain, si propre d'ailleurs à servir de guide, pour nous en rappor-

(1) La toise ou la brasse de France a six pieds; et le pied de France est au pied d'Angleterre à-peu-près comme 16 est à 15. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* sur cette mesure, d'Herbelot, Bibliothèque orient. *tome Ier, p. 239;* — d'Anville, Eclaircissemens sur la Carte de l'Inde, *page 56;* — Langlès, trad. du Voyage d'Abdoû'l Kérym, de l'Inde à la Mekke, *pag. 18 et 10*, et celle d'un Voyage du Bengale à Chyrâz, par le même, *tome Ier, page 44.* (N. du T.)

ter à son assertion ; car Aristote lui-même ne fait pas mention d'un stade de cinquante-une toises : c'est par induction qu'on se prévaut de son autorité, et cette induction-là même est extraordinaire. Eratosthène évaluoit la circonférence de la terre à deux cent cinquante-deux mille stades (1), ce qui donne sept cents au degré : mais Aristote calcule la même circonférence à quatre cent mille stades (2). Ce nombre divisé par trois cent soixante, produit onze cent onze au degré ; et si nous mettons onze cent onze stades au degré, le stade ne pourra encore avoir que cinquante-une toises (3). Maintenant, la vérité sembleroit exiger qu'avant

---

(1) D'Anville, *page 82*. — Censorinus Vivius, etc. (N. de l'A.)

(2) Arist. *De Cœlo*, lib. I, pag. 14. — D'Anville, *page 83*. Voyez encore le Traité de Blair sur la géogr. *page 59*. (N. de l'A.)

(3) Il est extraordinaire que d'Anville (Mesures itinéraires, *page 83*) dise positivement cinquante-une toises, *et quelque chose de plus*, et que Sainte-Croix, citant le passage même, assure que d'Anville donne au stade cinquante toises deux pieds cinq pouces, et cependant compte les cinquante toises sans la fraction. *Ex. crit.* page 103. (*N. de l'A.*)

d'admettre l'induction dont j'ai parlé, nous examinassions si Aristote a voulu donner un monde plus grand, ou un stade plus petit. Au surplus, si nous étions bien persuadés une fois qu'Aristote avoit adopté un stade de cette étendue, nous pourrions expliquer la raison philosophique qui détermina Alexandre à l'employer pour mesure itinéraire, qui porta ce prince à consigner dans ses instructions à Béton et à Diognète (1) l'ordre d'en faire usage dans les reconnoissances et levées de plans dont ils étoient chargés, enfin la raison pour laquelle nous le trouvons dans le journal de ses officiers. Aristote étoit le précepteur d'Alexandre, et s'il avoit à établir quelqu'une de ses hypothèses par le moyen d'une mesure d'une invention nouvelle, il n'est pas impossible que l'élève eût adopté le système de son maître, soit par déférence pour ses talens, soit par ambition, précisément parce que c'étoit une nouveauté.

---

(1) Le premier de ces officiers, au rapport d'Athénée, *livre X*, avoit composé un ouvrage intitulé Σταθμοὶ, sive *Castrametationes expeditionis Alexandri*». D'Anville, Mesures itinéraires des anciens, *p. 84*. (N. du T.)

Pour dire la vérité, j'avoue qu'en m'occupant de ces recherches, j'ai considéré superficiellement l'ensemble de ce systême; et quoique je ne sois pas encore convaincu aujourd'hui qu'il ait existé aucun stade de pareille étendue, et que je présume bien plutôt que c'est un terme grec appliqué à une mesure orientale (1), il faut convenir pourtant que la correspondance générale de cinquante-une toises avec la mesure d'Arrien, qu'elle soit un stade ou non, paroît, tout bien examiné, s'accorder avec le fait.

Voulant traiter la question plus à fond, je relevai les distances diverses dans Pline (2), d'Anville et Rennell, depuis les défilés de la Mer Caspienne jusqu'à la jonction du Jumna et du Gange; et quoique ce stade ne s'accordât pas avec les calculs de Pline, de quelque manière qu'on l'évaluât, il se rapprochoit plutôt des distances du

---

(1) Tieffenthaler compte par milles; mais ses milles sont des *coss*, dont chacun est égal à 1 $\frac{3}{10}$ d'un mille. Qui empêcheroit que les Macédoniens eussent fait de même? *(N. de l'A.)*

(2) Il faut passer à Pline un grand nombre d'inexactitudes de calcul. *(N. de l'A.)*

major Rennell que de celles de d'Anville, sur toute l'étendue de l'espace : et comme le major Rennell est le plus exact, la coïncidence est toujours un préjugé plus favorable pour lui.

En suivant le même mode de comparaison pour tout le voyage de Néarque, il n'est pas possible, sans doute, d'établir une juste proportion de calcul pour chaque partie de la route, ni peut-être de mesurer avec une exactitude satisfaisante, seulement cinq cents stades, dans aucune portion de la navigation, prise séparément. Toutefois, les erreurs se rectifient à tel point les unes par les autres, qu'il y auroit une souveraine injustice à méconnoître le mérite qu'a eu d'Anville dans la découverte de ce principe, quoiqu'on puisse hésiter à en faire l'application aux petites divisions du voyage.

Arrien (1), d'après Eratosthène, évalue à treize mille stades la distance depuis les montagnes du nord, où l'Indus prend sa source, jusqu'à l'endroit où ce fleuve se jette dans la mer. Le même espace sur la carte de Rennell, mesuré au compas, donne

(1) Indic. *page 315.*

un peu plus de treize degrés de latitude; nous avons alors tout d'un coup mille stades au degré, et nous pouvons bien en compter cent onze de plus, en admettant quelque chose pour le cours du fleuve, ou pour la marche des armées : et si, d'après la même proportion, nous mesurons depuis la mer jusqu'à Nicée, ou Jamad sur le Chelum, nous trouvons un peu plus de neuf degrés, ou environ six cent vingt-cinq milles anglais, lesquels, toujours en accordant quelque chose pour le cours du fleuve, peuvent être portés à huit cent cinquante, ou même neuf cents milles (1).

La seconde distance donnée est la côte des Arabites depuis le port de Krokala jusqu'à la rivière Araba, estimée par Arrien de mille stades, et, en mesurant à l'échelle de Dalrymple, à-peu-près de soixante-quinze milles.

La troisième division est la côte des Orites, depuis la rivière Araba jusqu'à Malana, formant seize cents stades suivant

(1) Le major Rennell évalue à huit cents milles l'espace qu'embrasse la navigation jusqu'à Moultan. (*N. de l'A.*)

Arrien, et près de quatre-vingt-dix-huit milles à l'échelle de Dalrymple.

La quatrième est la côte des Ichtyophages, depuis Malana jusqu'à Badis, c'est-à-dire depuis le cap Maran ou Malan, jusqu'au cap Jask, distance qu'Arrien évalue à dix mille stades; mais son total varie, ainsi que les distances partielles qui le composent. Le lieutenant Robertson a mesuré cette côte; elle se trouve avoir, à son échelle, près de quatre cent quatre-vingts milles, distance beaucoup moins proportionnée au stade d'Arrien qu'aucune de ses premières divisions; car la différence n'est pas moindre que de cent quarante-cinq milles. Cette inexactitude ne peut être excusée qu'à raison de l'extrême détresse de la flotte.

La cinquième division est la côte de Karmanie depuis le cap Jask jusqu'à l'île Keish ou Katæa. Le nombre de stades établi par Arrien s'élève à trois mille sept cents; mais son évaluation est vague, et l'on ne peut rien en induire avec certitude. Les mesures de la côte donnent un peu moins de deux cents quatre-vingts milles anglais à l'échelle de d'Anville.

La dernière que nous puissions détermi-

ner d'une manière positive, est celle de la côte de Perse : Arrien la calcule de quatre mille quatre cents stades ; mais ici nous devons augmenter ce nombre à raison de quatre omissions, lesquelles rétablies, ne le font pas monter à moins de quatre mille sept cents stades (1) entre Keish et le fleuve Endian, qui sont le Katæa et l'Arasis d'Arrien. Suivant l'échelle de d'Anville, cet espace est égal à trois cent vingt-trois milles ; mais d'après les derniers renseignemens tirés des cartes de Dalrymple, il y a tout lieu de penser qu'il embrasse une étendue d'au moins trois cent cinquante milles anglais.

En récapitulant ces diverses distances, voici le compte que l'on trouveroit en résultat :

	Stades.	Milles anglais.
Depuis Jamad jusqu'à l'embouchure de l'Indus	10,000.	625.
Côte des Arabites	1,000.	75.
Côte des Orites	1,600.	98.
Côte des Ichtyophages	10,000.	480.

(1) Ce devroit être cinq mille huit cents. *Voyez* plus bas le livre où je traite de l'arrivée de la flotte dans la province de Perse. Mais ce n'est ici qu'un apperçu général. (*N. de l'A.*)

	Stades.	Milles anglais.
Karmanie....................	3,700.	280.
Province de Perse...........	4,700.	350.
	31,000.	1,908.

Stades multipliés par cinquante-une toises........................ 1,581,000.

Milles anglais multipliés par huit cent quatre-vingt-six toises, ci.. 1,576,008 stades.

Rapport..........	1,581,000.
	1,576,008.
Différence..........	4,992 toises.

De ces distances particulières, la première seulement est réduite par approximation ; les cinq autres sont les évaluations mêmes d'Arrien, comparées avec les mesures qui dérivent des observations modernes : et lorsque le résultat n'offre qu'une erreur de moins de cinq mille stades sur plus d'un million et demi, la différence ne mérite pas qu'on prenne la peine de s'y arrêter. Je reconnois, cependant, que plusieurs des distances modernes ne sont pas d'une exactitude inattaquable, et je ne prétends pas, sur ce point, à une précision rigoureuse, mais je les ai relevées aussi bien que me l'ont permis les cartes et les plan-

ches, sans m'embarrasser du résultat, lequel se trouve être naturellement le produit de l'addition de ces différentes distances, sans que j'aie rien distrait ou ajouté à dessein de les faire accorder avec un total donné quelconque. Une circonstance qui paroîtroit d'abord la base d'une erreur, est au contraire, à mon avis, le moyen simple de rapprocher les deux calculs de la vérité; la voici : j'ai compté dix degrés de longitude depuis l'Indus jusqu'au cap Jask, à la même échelle que les autres distances, qui sont réellement des degrés de latitude; tandis qu'un degré de longitude, en latitude 25°, est, dans le fait, d'environ cinquante-quatre milles et demi, au lieu de soixante-neuf milles et demi : la différence qui en résulte sur dix degrés, est d'à-peu-près cent cinquante milles; mais si l'on considère que les stades d'Arrien sont calculés d'après la route de la flotte, tandis que nos milles modernes s'évaluent sur la mesure du compas, cent cinquante milles sur dix degrés, loin d'être une erreur, se rapprochent, au contraire, de la vérité. Je le répéte; je ne prétends point ici à une précision rigoureuse, et je ne crois pas la

question susceptible d'être réduite à une démonstration géométrique.

En définitif, d'Anville a rendu un service bien important à tous ceux pour qui l'ancienne géographie est un objet d'étude, en déterminant une mesure quelconque qui pût nous servir de donnée pour estimer les distances mentionnées dans le journal de Néarque : et que cette mesure soit le stade d'Aristote, qu'elle ait été établie d'après quelque règle générale de mesures prise des Indiens, qu'elle soit même imaginaire si l'on veut, ou fondée seulement sur une analyse des diverses mesures connues, c'est toujours un point essentiel que de la voir appliquée ainsi avec succès à un espace de près de deux mille milles, que de trouver que les erreurs inévitables occasionnées par les calculs de tous les navigateurs, plus particulièrement par ceux des navigateurs anciens, peuvent être employées à se rectifier les unes les autres, et finissent par produire un résultat général assez satisfaisant pour être admis.

Deux considérations frappantes sortent naturellement de la discussion de ce sujet. La première regarde Néarque, pour lequel

notre admiration croît en proportion, non-seulement des difficultés, mais encore de la longueur du voyage. Il falloit, en effet, un degré de courage plus qu'ordinaire, pour entreprendre une semblable expédition dans des vaisseaux dont la construction trop foible étoit loin de répondre aux besoins de la navigation, et pour aller reconnoître une côte de cette étendue, sur laquelle, en supposant qu'on pût éviter de faire naufrage, on avoit sans cesse à redouter les horreurs de la famine.

La seconde considération est relative à l'embarras de concilier, en général, les mesures des différens pays. Personne n'a travaillé sur la matière avec autant d'ardeur et de succès que d'Anville ; et je suis obligé de suivre ses mesures par toises, attendu que, si je cessois de les prendre pour me guider, je n'en trouverois plus dont je pusse faire la règle de mes calculs. A dire vrai, cependant, les mesures même de d'Anville, quoique réduites avec beaucoup de précision, laissent encore quelques obscurités à éclaircir.

Une grande raison de cette insuffisance, c'est que les mesures régulatrices des divers

pays s'accordent rarement les unes avec les autres sans fractions, et que, dans les calculs ordinaires, on a coutume de mettre les fractions de côté. C'est ainsi qu'en comptant huit stades grecs au mille romain, il y a toujours une différence en moins de deux arpens [*jugera*], ou d'un tiers de stade. Le stade olympique est de six cents pieds grecs ; le pied grec est, à peu de chose près (1), le même que le pied d'Angleterre : huit stades donnent donc quatre mille huit cents pieds ; ajoutez deux arpens, ou le tiers d'un stade, et le mille romain se trouve égal à cinq mille pieds grecs ou anglais. Tel est le calcul de Polybe, que nous a conservé Strabon (2), et l'on peut croire que Polybe le fit le plus exact possible : mais d'Anville (3), d'après un nombre infini de différentes combinaisons, fixe le mille romain

(1) Il y a ici une autre fraction. *Voyez* d'Anville, Mes. itin. *page 10.* (N. de l'A.)

(2) *Voyez* Strab. *liv. VII, page 322 ;* — Polybe, *liv. 3, chap. 39,* édit. de Schweighauser, *vol. V, page 576.* Nous n'avons pas ce calcul dans Polybe. (*N. de l'A.*)

(3) Dans son Traité du Mille Romain, et dans son Analyse de l'Italie. (*N. de l'A.*)

à sept cent cinquante-six toises ou brasses de France (1). Maintenant, la brasse ou toise française est à la toise grecque ou anglaise (2), comme seize est à quinze (3): conséquemment, cinq mille pieds grecs devroient égaler quatre mille cinq cent trente-six pieds de France ; et huit cent trente-trois toises grecques, avec une fraction, devroient être égales à sept cent cinquante-six toises de France. Mais le résultat n'est pas tel ; car sept cent cinquante-six brasses ou toises de France, montent seulement à huit cent six toises grecques et deux cinquièmes de toise : d'où je tire la conclusion qu'ou bien Polybe n'est pas correct, ou l'erreur gît dans les calculs de d'Anville. S'il faut dire ce que je pense, d'Anville n'a pas fait grande attention à la fraction de Polybe.

Voici un autre exemple : quoique d'Anville regarde huit cent cinquante-six brasses ou toises de France, comme égalant dix-sept

---

(1) Avec une fraction de deux pieds deux pouces et quatre lignes. *Mes. itin.* p. 44. (*N. de l'A.*)

(2) Le pied grec et le pied d'Angleterre, sont à-peu-près la même chose. *Mes. itin.* page 70. (*N. de l'A.*)

(3) Plus exactement, comme 1440 est à 1351 $\frac{2}{3}$. *Mes. itin.* page 25. (*N. de l'A.*)

cent soixante *yards* d'Angleterre, ou un mille anglais, ce qui est vrai à une fraction près (1), il compte pourtant soixante-neuf de nos milles au degré, au lieu de soixante-neuf et demi. Je n'ai pas l'intention de présenter ces différences comme des erreurs; je veux seulement faire connoître les obstacles qui s'opposent à la parfaite exactitude d'un calcul d'étendue: et il est remarquable que le Dictionnaire de Chambers, qui compte dix-sept cent soixante *yards*, ou cinq mille deux cent quatre-vingts pieds au mille, pour avoir un aperçu comparatif de notre mille avec celui des autres pays, a recours au pied des pays du Rhin, qui est une mesure étrangère aussi-bien que la toise que j'ai adoptée; et dans un mille anglais, il y a cinq mille quatre cent cinquante-quatre pieds des pays du Rhin.

Telles sont les difficultés qui se rencontrent dans la réduction des mesures régulatrices des divers pays; et si, en essayant ici d'établir une comparaison du stade d'Arrien avec notre mille, j'étois tombé dans quel-

---

(1) Deux pieds et demi. *M. Wales.* (N. de l'A.)

que erreur commune, j'ose attendre tout de l'indulgence du lecteur : si même cette erreur étoit grave, je me consolerois encore par l'espérance d'avoir réveillé chez d'autres écrivains plus capables que moi de réussir dans de semblables recherches, le desir d'approfondir le sujet.

PREUVES DE L'AUTHENTICITÉ DU JOURNAL DE NÉARQUE.

X. Je terminerai ces observations préliminaires par une défense raisonnée du Journal de Néarque, tel que nous l'a conservé Arrien. Dodwell rejette sa relation comme fausse et mensongère ; Hardouin (1) et Huet (2) déclarent l'un et l'autre qu'elle ne mérite pas la moindre confiance. L'opinion

---

(1) « *Hominis mirare in mendaciis confingendis audaciam* ». C'est ainsi que s'exprime le P. Hardouin, cité par Sainte-Croix. *Ex. crit.* page 255.

Je n'ai point consulté l'édition de Pline publiée par le P. Hardouin ; mais Gossellin m'apprend que Dodwell a adopté contre le voyage de Néarque, toutes les objections de ce savant. (*N. de l'A.*)

(2) Dans son Traité de la navigation et du commerce des anciens, également cité par Sainte-Croix. (*N. de l'A.*)

contraire est pourtant celle de Saumaise, d'Ussérius, de Sainte-Croix, de Gossellin et de d'Anville : et si, lorsque j'ai cité de pareils noms, le lecteur regardoit comme superflue une nouvelle apologie de l'ouvrage de Néarque, je croirois toujours nécessaire de justifier auprès de lui mon opinion personnelle, indépendamment de celle des écrivains mes prédécesseurs ; car on peut bien penser que si le récit de Néarque m'eût paru fabuleux ou imaginé à plaisir, non-seulement je n'aurois pas voulu contribuer à soutenir des impostures, mais encore je n'eusse pas consumé plusieurs années dans un travail dont l'unique objet auroit consisté à discuter un roman.

Mais la destinée de Néarque a été d'être jugé avec une sévérité extrême. Strabon le joint à Daimaque, Mégasthène et Onésicrite, en le traitant comme un homme qui n'a raconté que des fables dans sa relation de l'Inde (1). On a condamné son ouvrage

---

(1) Encore Strabon place-t-il Daimaque au premier rang ; Néarque et Onésicrite, seulement au second. *Sainte-Croix*. (N. de l'A.)

Παραψελλίζοντες ; c'est la forte expression de Stra-

à un oubli profond, sur l'autorité de Pline, dont la relation peut être attaquée à bien plus juste titre. Dodwell, qui publie cette accusation intentée contre Néarque, n'a pas agi avec générosité en plaçant en tête de son journal le passage particulier de Strabon (1). En effet, comme l'objet de ce passage est de rendre suspecte la véracité de Néarque, c'est préjuger la cause; et Dodwell ne devoit pas le citer sans chercher, en même temps, dans d'autres témoignages, ou dans les faits, la preuve du contraire : la justice lui imposoit la loi de remarquer que Strabon n'a pas moins copié le journal de Néarque qu'Arrien lui-même, et qu'il doit à cet officier la connoissance de plusieurs faits qui, tout extraordinaires qu'ils puissent paroître pour son siècle, ont été cependant confirmés par des observations modernes.

Néarque, il est vrai, parle d'une île enchantée, et d'une origine miraculeuse des

---

bon : gens, dit-il, qui racontent des niaiseries. (*N. de l'A.*)

(1) C'est Hudson peut-être, et non pas Dodwell. (*N. de l'A.*)

Ichtyophages : mais loin que ce soit dans l'intention de faire croire à de pareils contes, on voit qu'il les réfute ; et s'il se déclare le seul homme de la flotte qui ne craignît point les enchantemens, il y a là tout au plus de l'amour-propre ou de la vanité, mais rien qui doive rendre sa relation indigne de toute croyance.

Deux circonstances seulement sembleroient pouvoir autoriser l'accusation d'imposture. L'une est l'extravagance des assertions de Néarque dans la largeur qu'il assigne à l'Indus (1) ; l'autre est son erreur, lorsqu'il prétend qu'à Malana, au mois de novembre, le soleil dans le méridien fut vu au nord. Sur le premier point, Néarque sera facile à justifier, si l'on suppose que ce qu'il dit s'entend du fleuve dans un état d'inondation : et si l'on ne trouve, quant au second point, aucune solution satisfaisante, il y aura de l'injustice à conclure de cette seule erreur, au rejet de tout le reste de l'ouvrage. Dans le fait, Dodwell n'a remarqué ni l'un ni l'autre de ces deux points;

(1) Ce reproche tombe plutôt sur Arrien que sur Néarque. (*N. de l'A.*)

mais je les mets sous les yeux du lecteur sans redouter aucune fâcheuse conséquence.

Sainte-Croix a relevé les argumens de ce savant critique, et n'a laissé aucun d'eux sans réponse. Mais comme l'accusation pose toute entière sur une seule ligne de Pline, si l'on réussit à prouver que le passage même de cet historien contredit ce qu'il avance dans d'autres endroits, et que Dodwell ne l'a pas expliqué de la manière convenable, non-seulement l'argument principal, mais encore toutes les inductions accessoires, s'écroulent. Sainte-Croix propose de corriger le passage dont est question, en le lisant différemment, ce qui change la négative en affirmative; liberté qui, pour n'être point justifiée par des autorités, paroît cependant excusable à l'égard d'un texte aussi corrompu que celui de Pline. Mais je vais démontrer que ce changement ne peut avoir lieu, et, par conséquent, que si le passage n'est pas susceptible de correction, il doit être aussi rejeté.

Voici comment s'exprime Pline (1) : « Le

---

(1) *Onesicriti et Nearchi navigatio nec nomina habet mansionum, nec spatia.* Lib. VI, cap. 23. (N. de l'A.)

Journal d'Onésicrite et de Néarque ne contient ni les noms des lieux où la flotte mouilla dans le cours de la navigation, ni la mesure des distances ». Pourroit-on jamais s'imaginer, d'après un semblable langage, que les vingt-deux lignes qui suivent, et qui renferment l'extrait donné par Pline de tout le voyage de la flotte, ne présentent guère autre chose que des noms de lieux ! Et ces noms, il les a tirés évidemment, non pas, il est vrai, de la relation de Néarque, ni de l'ouvrage original d'Onésicrite, mais du Journal de ce dernier, publié par Juba de Mauritanie (1).

Dodwell a senti l'inconséquence, et l'explique en faisant dire à Pline ce que cet auteur n'a jamais voulu dire, savoir, que le Journal de Néarque ne contenoit pas des séries de noms *sans intermission* (2), comme celles qui nous ont été conservées dans les Itinéraires d'Antonin ou dans les Tables de

---

(1) *Indicare convenit quæ prodit Onesicritus classe Alexandri circumvectus in mediterraneâ Persidis ex Indiâ, narrata proximè à Jubâ.* Ibid. (*N. de l'A.*)

(2) *Itineraria* continuis *mansionibus, mansionumque spatiis.* Diss. de Arriani Nearcho, *pag. 134.* (*N. de l'A.*)

Peutinger, etc. (1). Nous examinerons tout-à-l'heure ce que Pline a trouvé dans Néarque : mais son texte même prouve qu'il a trouvé des noms de lieux dans l'Onésicrite de Juba ; et ce qui n'est pas moins démontré, c'est que quelques-uns de ces lieux, tels que Tuberus, Hytanis, etc., étoient des *mansiones*, c'est-à-dire, des mouillages. A la vérité, Juba n'a point donné de distances (2). Le Journal d'Onésicrite les indiquoit-il ou non ? c'est ce qu'il est impossible de découvrir. Mais que Néarque les ait spécifiées dans le sien, la preuve en résulte non-seulement de son ouvrage, qui n'en est point une suffisante ici, mais du témoignage même de Pline en plusieurs autres occasions.

On lit dans Strabon un passage dont le texte est d'une bizarrerie aussi étrange que cette assertion de Pline s'accorde peu avec le langage qu'il tient ailleurs. Le voici :

---

(1) Conrad Peutinger, jurisconsulte d'Ausbourg, avoit recouvré des cartes anciennes de l'empire romain, qui ont été publiées par Velser. *Voyez* le Dict. de Bayle. (*N. du T.*)

(2) *Spatia.*

« Néarque dit qu'il ne put se procurer de » guides ni de pilotes parmi les naturels du » pays, dans sa navigation depuis l'Inde jusqu'à la Babylonie, parce que la côte n'of- » froit point de mouillages (1), et parce » qu'aucun de ses habitans n'avoit assez » d'expérience ni de connoissance de la mer » pour le conduire ».

Ce passage est placé entre deux autres avec lesquels il n'a aucune espèce de liaison. Comment s'y est-il glissé ? je ne le devine pas, et cela paroît inexplicable. Toutefois, il renferme une expression qui a quelque rapport avec l'assertion de Pline : ὅτι προσόρμους οὐκ ἔχειν, « parce qu'elle n'offroit point de *mansiones* ». Qui, elle ? non pas la relation, mais la côte : et c'est quelque expression de ce genre qui a donné lieu à l'erreur de Pline.

Mais examinons le passage de Strabon. Un autre Dodwell ne pourroit-il pas en citer les termes mêmes, pour démontrer que Strabon prouve évidemment contre l'authenticité du Journal qui fait mention de deux pilotes, Hydriacès de Mozarna, et

(1) Προσόρμους, *stationes*. Strab. *p. 732*. (N. de l'A.)

Amazène d'Oaracta? Cela seroit plus violent encore que l'accusation de Pline : mais la réponse est toute prête ; c'est que Strabon se contredit lui-même. Il prétend ici que Néarque n'eut point de pilote ; et il nous dit ensuite (1) qu'Amazène, gouverneur d'Oaracta, lui servit de pilote depuis cette île jusqu'au Golfe Persique.

L'ignorance de Pline lui-même, la corruption de son texte, ou enfin les mauvaises autorités desquelles il a tiré ses informations, sont telles, qu'on ne découvre pas facilement un rapport entre le récit qu'il nous donne d'après Onésicrite, et celui de Néarque dans Arrien. C'est là aussi la matière d'une des accusations de Dodwell. Mais soit qu'Onésicrite doive être regardé comme la cause de cette différence, soit qu'elle provienne de l'intervention de Juba, qui a publié son Journal ; ni dans l'un, ni dans l'autre cas, cela n'est inconciliable avec Néarque : car, en m'aidant un peu des recherches de Saumaise, je lis *Arbis* pour *Nabrus*, *Tomerus* pour *Tuberus* (2), *Oritæ*

(1) Page 767.

(2) A la marge, *Tomberon*.

pour *Paritæ, Ori gens* pour *Origens*, *Andanis* pour *Hytanis*, *Achæmenidas* pour *Achæmedinas*, *Aradus* (1) pour *Acrotadus* (2), et peut-être *Arbis* pour *Ab eis* (3). Maintenant, je le demande, si j'accuse Pline d'ignorance, ou son texte de corruption, Dodwell, en supposant qu'il fût encore vivant, pourroit-il le défendre? Saumaise va bien plus loin (4): il reproche à Pline, en termes formels, de ne pas distinguer l'ouest de l'est, et, par conséquent, de renverser l'ordre des tribus établies sur la côte. Il remarque, en outre, une infinité de diverses autres erreurs qu'il n'est pas de mon ressort d'examiner; j'en parle ici seulement pour convaincre mes lecteurs qu'il ne faut pas se former une si haute idée de l'ouvrage de Pline, qu'on doive en faire la règle des autres écrivains, ou le considérer comme la pierre de touche de la vérité.

Dodwell tire une autre objection du cal-

---

(1) *Aradus* même est pour *Arac-us*, *Arek* ou l'*Arek*. (N. de l'A.)

(2) *Athimadus.*

(3) *Abies oppidum.*

(4) *Plin. Exercitat.* pag. 1177 et seq. *(N. de l'A.)*

cul par milles, qui sont des milles romains, au lieu du stade grec que Pline auroit probablement adopté, s'il eût copié un ouvrage grec. Est-ce Juba, est-ce Pline qui a réduit les stades en milles? c'est ce que je ne prétends point déterminer : mais l'ouvrage tout entier de Pline prouve qu'en général son usage est de faire cette réduction chaque fois qu'il extrait des auteurs grecs. Et d'Anville, avec sa pénétration ordinaire, démontre en beaucoup d'occasions, que Pline n'a jamais admis aucune variation dans cette mesure ; mais qu'en *prenant indistinctement le stade dans la compensation la plus usitée de son temps, de huit stades pour un mille* (1), il est tombé dans des méprises subversives de tous principes de géographie. D'Anville a eu la curiosité de comparer plusieurs de ces calculs par milles avec les stades sur lesquels ils avoient été réduits, et il a reconnu en résultat, qu'aussi-tôt que la mesure du stade dans l'auteur grec copié par Pline, étoit déterminée d'une manière

(1) Ce sont les propres expressions de d'Anville. *Voyez* ses Mesures itinéraires des anciens, *pages 85 et 86*. (N. du T.)

bien précise, les nombres de Pline se trouvoient d'accord avec la vérité, sans que l'auteur lui-même l'eût soupçonné (1).

Mais Pline affirme qu'il n'y a point de mesures établies dans Néarque; et soit qu'il ait extrait Onésicrite, soit qu'il ait copié Néarque, de l'aveu de tout le monde, c'est sans avoir fait mention d'aucune mesure des distances. Ceci pourroit prouver contre Onésicrite, ou au moins contre Juba : mais on n'est fondé à en tirer aucune induction contre Néarque; car, certainement, Pline ne l'a point copié dans cet extrait, quoiqu'il puisse le citer ailleurs. Dans d'autres passages, il rapporte les distances déterminées par cet officier. Dodwell en convient; mais alors il ajoute que ces distances n'étoient point données régulièrement et *sans intermission;* qu'elles ne s'étendoient pas dans la longueur de toute une côte, ou de toutes les côtes que la flotte parcourut, de manière qu'on pût en former une évaluation géné-

---

(1) Le stade olympique étant de huit au mille romain, et celui d'Arrien étant de quinze, si l'on divise par moitié les mesures de Pline, on approchera souvent de la juste distance. (*N. de l'A.*)

rale. Telle est l'espèce de mesure que donne le Néarque d'Arrien ; et Dodwell ne veut pas d'autre preuve pour démontrer que l'ouvrage est incorrect. En réponse à un tel raisonnement, il suffira d'observer que cette circonstance particulière de la suite *non interrompue* des distances, est une invention de Dodwell ; et nous admettons que l'ouvrage d'Arrien présente en effet cette série informe. Mais une série de distances qui commence à l'Indus et s'étend jusqu'à l'Euphrate ; qui s'accorde en général, dans toutes ses parties, et presque d'une manière parfaite dans son tout, avec la reconnoissance exacte de la côte, telle qu'elle résulte des observations modernes ; une pareille série, dis-je, porte avec soi des preuves si frappantes de son exactitude, qu'aucun argument hypothétique ne sauroit les détruire.

Je devrois me contenter de cette réponse ; mais je vais rapporter maintenant ces passages de Pline, cités par Dodwell lui-même ; et je les opposerai l'un et l'autre, avec succès, je l'espère, à leur propre système. « Néarque dit que la côte de Karmanie a douze cent cinquante milles d'étendue » ; et

encore : « Onésicrite (1) et Néarque écrivent que, depuis l'Indus jusqu'au Golfe Persique, et de là, depuis les marais de l'Euphrate jusqu'à Babylone, il y a vingt-cinq milles (2) ». Enfin, dans un autre passage : « Depuis le commencement de la Karmanie jusqu'au fleuve Sabis, on compte cent milles ; de là, des vignobles et des terres labourables qui s'étendent jusqu'à l'Andanis, forment un espace de vingt-cinq milles de plus ». Quoique le texte soit défiguré ici au-delà de tout

---

(1) Plin. *lib. VI*, *cap. 24.* — Dodwell, Dis. *p. 132.* Je cite l'historien latin d'après l'édition de Francfort, comme l'a fait Dodwell ; et quoique je sache qu'on a tenté depuis de corriger ces manières de lire le texte, les changemens ont été faits d'après des calculs, et non d'après des manuscrits. J'ai aussi plusieurs corrections de prêtes à proposer ; mais mon objet ici est de montrer que Néarque a donné des *spatia*, et non de les rectifier. *Voyez* d'Anville *passim.* (N. de l'A.)

(2) *Voyez* Gossellin, *page 25.* Il lit 2500 pour 25. (*N. de l'A.*)

Nos meilleures éditions de Pline portent pour cette distance $\overline{\text{XXV}}$ M. P. c'est-à-dire, 2500 mille pas. Gossellin a donc eu raison de lire le nombre 2500 au lieu de 25. *Voyez* le P. Hardouin, *tome I*[er], *in-fol. p. 329*, et la note. *(N. du T.)*

ce qu'on peut imaginer, je n'ai rien à voir à la justesse de ces distances ; mais il est évident que, dans chaque occasion particulière, des mesures ont été spécialement déterminées, et que ces mesures sont celles de Néarque. Ainsi, de quelque manière qu'on se prévale du témoignage de Pline pour infirmer l'autorité du Journal de Néarque, ce témoignage se détruit de lui-même : et, que le passage où il se trouve puisse être interprété ou non, qu'il soit dénaturé ou très-correct, authentique ou supposé, peu importe ; car une preuve qui n'est pas conséquente avec elle-même, ne fut jamais une preuve.

Dodwell lui-même conjecture que Pline avoit vu le Journal original de Néarque, ainsi que celui d'Onésicrite, publié par Juba de Mauritanie ; et cela parce que, dans le catalogue des auteurs qu'il consulta, il a inséré le nom de Néarque ; d'où se tire, selon lui, la conclusion qu'il n'est point parlé de mesures dans l'original, ou que Pline n'y trouva mention d'aucune distance. Mais j'ai déjà démontré que, dans l'abrégé du Voyage, Pline a suivi Onésicrite ; et c'est un fait prouvé maintenant, que, par

les endroits même de son texte, où il cite Néarque en d'autres occasions, Pline reconnoît cette mention des distances qu'il nie ailleurs. La bonne-foi exigeoit donc que Dodwell se rangeât à l'opinion d'Ussérius, qui suppose que ces distances ont existé dans l'original, et ont été omises par Juba (1). Et si cette supposition ne peut accorder Pline avec lui-même, pourquoi s'obstiner à le défendre? ou pourquoi subordonner à son suffrage la confiance que réclament d'autres auteurs?

Dans cette défense du Journal de Néarque, j'ai pour appuis Gossellin (2) et Sainte-Croix (3); et si j'eusse connu ces écrivains avant de me livrer à mes recherches personnelles, j'aurois pensé qu'il suffisoit peut-être d'adopter leurs argumens, sans rien ajouter de mon propre fonds. Les choses en cet état, j'ai senti quelque orgueil à me trouver d'accord avec eux; et en examinant de nouveau ce raisonnement, je me suis aidé, sans réserve, du secours de leurs lumières.

---

(1) Usserius, *anno 4388.* (N. de l'A.)

(2) Géogr. des Grecs, *p. 25.* (N. de l'A.)

(3) Exam. crit. *page 250 et suiv.* (N. de l'A.)

D'Anville a regardé comme une réponse satisfaisante à toutes les objections, la citation d'une partie du récit même ; c'étoit assez, suivant lui, de le présenter au lecteur sous la même forme que lui donne l'historien. Et dans le fait, l'évidence que l'ouvrage porte avec lui, parle plus fortement en sa faveur que tous les argumens dont on croiroit devoir se servir pour le défendre. Le détail circonstancié des moindres observations ; la côte tracée telle qu'elle est aujourd'hui ; la description des mœurs, usages, coutumes qui caractérisent singulièrement les naturels ; les particularités du climat, les saisons, les vents, et les productions des pays; tout dépose d'une connoissance profonde que l'auteur du Journal n'a pu se procurer que sur les lieux même, en les visitant avec soin; tout présente un corps d'ouvrage qu'Antiphane, Euemerus, Iambulus, Euthymane (1), et tous les autres fabricateurs de mensongères antiquités, se seroient vainement efforcés de créer.

S'il étoit nécessaire de pousser plus loin

---

(1) Imposteurs, désignés comme tels par Dodwell, Dis. *page 139*, etc. *(N. de l'A.)*

ces recherches, Saumaise nous fourniroit une liste nombreuse des erreurs dans lesquelles Pline est tombé à l'égard de toute la côte: et, que ces erreurs proviennent des auteurs qu'il consulta, ou de la manière dont il les consulta; qu'on doive les lui imputer à lui-même, ou bien à la mutilation et à la corruption des manuscrits, tels qu'ils parvenoient entre les mains de ses éditeurs; toujours est-il impossible de conserver, dans un ouvrage pareil, un seul passage, pour s'en servir à déprimer, je dis plus, à détruire entièrement un Journal dont la fidélité est aussi frappante que les inexactitudes et les inconséquences de Pline sont faciles à démontrer. Je ne rapporterai plus qu'une preuve de ces défauts de l'historien latin; j'abandonne toutes celles qui restent encore en si grand nombre, à la méditation des hommes qui aiment à bâtir des systêmes sur son autorité: « La limite (1)

---

(1) Lib. VI, c. 25. *A promontorio Carmanis junguntur Armozæi; quidam interponunt Arbios, CCCCII mill. pass. toto littore.*

A la marge CCCCXXI. Je ne sais si je rends convenablement *toto littore;* mais le sens ne peut pas dépendre d'*interponunt.* (N. de l'A.)

qui sépare la Karmanie de l'Armozeia est un promontoire ; mais quelques auteurs placent entre ces pays celui des Arbiens, dont toute la côte a quatre cent deux milles d'étendue ». Voilà une assertion de Pline dans le vingt-cinquième chapitre de son histoire ; et dans le vingt-troisième, il dit : *Leur côte a deux cents milles de longueur.* Mais quelle que puisse être son étendue, la côte dont il s'agit a plus de six cents milles depuis ce promontoire Armozon. Au contraire, Néarque place les Arbiens, ou Arabites, entre l'Indus et le Sommeany : un cap Arabah dans le voisinage de leur pays, en conserve toujours le nom. Néarque dit que leur côte a environ cent milles de long ; et nous trouvons qu'elle a effectivement cette longueur. Il parle d'Armozeia comme d'un district de la Karmanie ; et Armozeia continue d'être aujourd'hui un district de la Karmanie. Il marque les parties basses de la côte et les montagnes de l'intérieur du pays ; c'est ce qu'ont fait de nos jours les meilleurs géographes et les voyageurs les plus éclairés (1). Lorsqu'il existe des ren-

(1) Entre autres, Pietro della Valle. *(N. de l'A.)*

seignemens si multipliés, si précis, d'un côté, et qu'ils manquent totalement de l'autre, nous ne devons pas être embarrassés pour prononcer sur le mérite respectif des deux écrivains.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

DE NICÉE A L'EMBOUCHURE DE L'INDUS.

I. *Géographie du Panje-ab, pays où sont placées les cinq sources orientales de l'Indus; état florissant du peuple qui l'habite; population.* II. *Indication des cinq fleuves dans leur ordre naturel.* III. *Oxydraques, Malliens, Abastaniens, Ossadiens.* IV. *Sogdiens à Behker.* V. *Musikanus, Oxykanus, Sambus dans Sewee ou Shiwan.* VI. *Pattala et la Pattaléne; Tatta, considéré tout-à-la-fois comme une Province et comme le Delta de l'Indus.* VII. *Progrès d'Alexandre à l'ouest.*

Géographie du Panje-ab, pays où sont placées les cinq sources orientales de l'Indus; état florissant du peuple qui l'habite; population.

I. Le pays nommé le Panje-ab (1) par allusion aux cinq fleuves qui l'arrosent, étoit moins connu de l'Europe, il y a peu

---

(1) Panje-ab. *Rennell.* (N. de l'A.)



Gravé par P.F. Tardieu, Place de l'Estrapade. N° 18.

L. Aubert scripsit.

Publié à Londres en Janvier 1797. et à Paris l'An VIIIe de la République.

d'années encore, qu'aucune autre des provinces qui composent l'empire du Mogol, mais la traduction de l'Ayeen Akbary nous a donné des lumières vraiment utiles, en nous faisant connoître la situation des provinces, leur division, leurs revenus, leur population, la géographie du pays et le cours des fleuves, avec une précision telle, qu'elle produit l'heureux effet de concilier entr'eux les meilleurs géographes anciens, et de rectifier les erreurs des modernes. C'est aux encouragemens prodigués par la compagnie des Indes orientales, c'est à l'industrie et aux talens des sujets employés par elle, que nous devons cet excellent ouvrage entre beaucoup d'autres qui, tous, ont pour objet de dissiper promptement les ténèbres sous lesquelles se dérobent à nos yeux la mythologie des Hindous et l'histoire de leurs conquérans. Quelques révolutions que puisse éprouver désormais notre commerce ou notre empire dans l'Orient, ces sources resteront ouvertes pour le monde entier, malgré tous les événemens qu'il est possible de prévoir; et aussi longtemps que la langue anglaise sera entendue parmi les hommes, les connoissances qu'on

y a puisées éterniseront la gloire de ceux dont la protection ou le courage ont concouru à les propager.

Le registre de l'Hindoustân, qui a pour auteur Abou'l Fazil, ministre d'Akbar, et que le major Rennell a commenté, sera la base des recherches géographiques auxquelles je vais me livrer; et quoique cet ouvrage ne puisse pas être exact dans toutes ses parties, il s'accorde en général si parfaitement avec l'histoire classique des conquêtes d'Alexandre, qu'il établit d'une manière incontestable la fidélité d'Arrien et de Strabon. Je regarde comme un fait constant, que nous avons dans les écrits de ces deux historiens la relation même des personnes qui partagèrent alors l'honneur et les dangers de l'expédition.

Un autre ouvrage a été consulté, celui de Tieffenthaler, allemand de naissance, et missionnaire de l'église romaine, lequel avoit fait une longue résidence dans l'Hindoustân. Son livre fut publié à Berlin par Bernoulli, et nous en avons un commentaire par Anquetil du Perron. Il est évident que ce missionnaire possédoit la langue du pays, et a puisé à la source même dans

l'Ayeen Akbary. Ses écrits renferment un grand nombre d'excellentes instructions (1); mais l'éditeur y a observé si peu d'ordre, et les a entremêlées de tant d'autres matières qui n'ont rien de commun avec le sujet, qu'on ne peut les lire ou les extraire facilement.

Des notions que nous fournissent ces auteurs, et plusieurs autres avec eux, il résulte que le Panje-ab est toujours une des plus riches contrées de l'Hindoustân (2); et quoique, selon toute probabilité, les Grecs en aient exagéré beaucoup la population, la puissance et la force, on peut croire avec raison qu'au temps des conquêtes des Macédoniens, le pays étoit dans un état de prospérité bien supérieur à celui où il s'est trouvé à aucune autre époque,

(1) L'ouvrage consiste en trois volumes: le premier renferme celui de Tieffenthaler; le second, les Recherches d'Anquetil du Perron; et le troisième, une traduction du Mémoire de Rennell, première édition. (*N. de l'A.*)

(2) Avant l'irruption de Nâdir-Châh. Depuis cette époque, à peine peut-on dire que l'empire du Mogol existe encore. (*N. de l'A.*)

depuis que les Tartares des différentes tribus l'ont désolé par des invasions, ou soumis à l'empire de leurs armes. Il n'est pas possible d'affirmer positivement qu'il n'y ait point eu d'invasion de cette nature avant le siècle d'Alexandre; car, dans la relation que nous avons sur les Cathéens (1), on trouve une grande conformité de leurs mœurs avec celles des Tartares (2); leur nom même donne l'idée d'un rapport particulier avec les habitans du Cathai (3). Il existe aussi des exemples de chefs qui, n'étant point Hindous de naissance, ont

---

(1) Rennell présume que ces peuples sont de la tribu des Kattry, ou des Kuttéri. (*N. de l'A.*)

(2) Non-seulement dans la supériorité de courage qui leur est commune, mais encore dans la manière de se défendre, qui consiste à se retrancher derrière un triple rang de chariots. Les uns et les autres ont aussi une empreinte des mœurs indiennes : par exemple, les femmes se précipitent sur un bûcher après la mort de leurs époux. *Strab.* page 699. (*N. de l'A.*)

(3) Le nom de *Cathai* fut apporté en Europe par nos premiers voyageurs, qui entrèrent dans la Tartarie par le nord de l'Asie, et trouvèrent toujours un Kitai ou Kathai, &c. *Voyez* Carpin, Rubruquis, dans la Collection de Bergeron. (*N. de l'A.*)

régné sur les Hindous ; et d'après ce qui qui nous est dit souvent de plusieurs petites républiques indépendantes, on reconnoît chez elles quelque chose qui tient plus du caractère des Tartares que de la politique des Hindous. Mais nonobstant ces nuances qui tendent à les différencier, on remarque dans la masse des tribus une physionomie qui est tout-à-fait celle de ces derniers peuples, depuis le temps où Alexandre passa l'Indus, jusqu'à son retour vers les Orites sur l'Océan.

Il est généralement reconnu que le gouvernement des Hindous, considéré sous le double point de vue des loix civiles et de la religion, favorise la population, l'agriculture et le commerce. Et malgré ce qui sera dit, sur la foi d'Arrien lui-même (1), savoir, que les Macédoniens ne trouvèrent point d'or dans l'Inde, en supposant ce fait vrai, on ne peut guère le mettre en avant que pour prouver, non pas l'absence de prospérité, mais le manque seul du métal : encore ce fait est-il très-douteux, car la fable de l'or découvert par des fourmis,

---

(1) Livre V, *page 201.*

atteste l'existence de ce métal dans le pays (1); et dès le règne de Darius, les tribus situées dans la partie occidentale de l'Indus, assujéties à la domination des Perses (2), acquittoient leurs impôts en or. Au surplus, quoi qu'il en puisse être à cet égard, l'état florissant du peuple dans ces siècles reculés, est démontré par des ouvrages d'une magnificence merveilleuse qui existent encore aujourd'hui. Leurs temples, leurs bâtimens publics, leurs excavations, que les étrangers ne peuvent voir sans étonnement, et que les naturels du pays attribuent à des puissances surnaturelles; tout dépose d'une masse de richesses, d'un concours de travaux hardis, avec lesquels on ne trouve d'objets de comparaison que

(1) Quelques naturalistes modernes ont prétendu que si la fourmi blanche (qui est un monstre dans son espèce) rencontroit une veine d'or, elle mettroit le métal à découvert. Mais le conte des anciens n'est sans doute qu'une fable. Onésicrite, à la vérité, ne vit pas la fourmi même, mais seulement sa peau; elle étoit aussi grande que celle d'un renard. (*N. de l'A.*)

(2) Arrien a peine à convenir que les tribus placées au couchant de l'Indus, soient indiennes. (*N. de l'A.*)

parmi les célèbres monumens qui nous sont restés des anciens Egyptiens (1).

Ces marques de grandeur et de prospérité remontent, suivant toute probabilité, beaucoup au-delà du siècle d'Alexandre, et il ne paroît pas qu'elles existassent dans le pays où il entra. Mais nous avons des preuves si authentiques de l'état florissant où se trouvoit, de son temps, la population des contrées situées aux sources de l'Indus, et de la richesse de ces mêmes contrées, qu'on ne peut y réfléchir sans admiration. La Grèce elle-même étoit une des parties de l'Europe les plus peuplées; et le pays, quel qu'il fût, dont les apparences don-

---

(1) Le siècle d'Anakim, ainsi que Bryant le nomme avec beaucoup de raison, ce siècle qui précède toutes les époques de l'histoire connue, laisse encore des traces de sa magnificence dans tous les pays où l'on prend la peine de les rechercher, depuis les pyramides d'Égypte jusqu'à ces masses prodigieuses élevées par les Druides en Angleterre. Si l'on veut regarder ces ouvrages comme créés par un pouvoir naturel, le nombre en est incroyable : si l'on suppose qu'ils sont le résultat de la force mécanique, il n'est pas moins difficile de concevoir à quel haut degré les connoissances étoient portées chez ces peuples. (*N. de l'A.*)

noient aux Grecs l'idée d'une population supérieure à la leur, devoit excéder, sous ce rapport, les bornes des calculs ordinaires.

Qu'il y ait eu de l'exagération à prétendre que les territoires envahis par les Macédoniens continssent cinq mille villes aussi grandes que Cos (1), c'est ce qui ne fait la matière d'aucun doute : toutefois il est évident que la vue du pays même a donné lieu à cette exagération. Mais jetons un coup d'œil sur le royaume de Porus, au temps de sa conquête par Alexandre, et avant que ce héros l'eût agrandi. Son empire se composoit, à ce qu'on peut présumer, de la partie nommée par l'Ayeen Akbary le Doo-ab de Jenhat (2), ou l'étendue de terres comprise entre l'Hydaspe et l'Acesines ; ce qui ne faisoit pas plus de quarante milles de large, en prenant un moyen terme, et de cent à cent cinquante

---

(1) *Voyez* plus haut; et remarquez dans Pline la différence extraordinaire du mot qu'on lit *Cominus* pour *Co minus*. (*N. de l'A.*)

(2) Doo-ab, c'est-à-dire, deux fleuves ou deux eaux. (*N. de l'A.*)

milles de longueur (1). Sur un pareil territoire, sans alliés (2), Porus leva une armée de quatre mille chevaux, trois cents chariots et trente mille fantassins, qu'il commanda en personne; son fils avoit en outre, sous ses ordres, une avant-garde de cent vingt chariots et de deux mille chevaux : le tout formoit, en calculant au plus bas, et en y comprenant la quantité d'hommes nécessaire pour conduire les chariots et les éléphans, une armée de quarante mille hommes (3). Si nous comparons maintenant cette force imposante, avec le pays qui devoit la fournir et pourvoir à la subsistance et aux besoins de cette multitude guerrière, que penserons-nous de la population de l'Inde? Et cependant Porus n'étoit que le chef d'une des nombreuses tribus établies dans cette contrée du Panje-ab. Abissarès, prince puissant,

---

(1) Strabon prétend que cet espace renfermoit trois cents villes. *Voy.* cet auteur, *liv. XV, p. 678.* (N. de l'A.)

(2) L'Abissarès dont parle Arrien, devoit le joindre; mais il y manqua. *Diodore de Sicile*, liv. XVII, page 229. *(N. de l'A.)*

(3) Diodore la fait monter à cinquante mille hommes. *Liv. XVII, p. 229.* (N. de l'A.)

régnoit au nord; les *Glausæ* étoient à l'est; un autre Porus habitoit les bords de l'Hydraotes ou du Ravee; les Cathéens occupoient la partie plus basse vers le midi, entre ce fleuve et l'Hyphasis; dans le voisinage de ces derniers résidoit Sopithès; les Malliens s'étendoient vers l'embouchure de l'Hydraotes; et les Oxydraques à l'angle entre l'Acesines et l'Indus : deux autres tribus étoient encore celles des Abastaniens et des Ossadiens, pour lesquelles nous trouvons à peine une position.

Borné comme devoit l'être le territoire de ces différentes tribus, le nombre d'Indiens qui, au rapport des historiens, se soumirent volontairement, ou qui furent tués ou vaincus, excite notre incrédulité à chaque ligne de leurs relations; et même, en admettant qu'il y ait eu de l'exagération, on est forcé de reconnoître dans ces pays l'existence d'un nombre d'habitans qui tient presque du prodige.

Malgré une telle immensité de population, qui surpasse celle de la Grèce et égale celle de la Chine (1), rien ne nous donne à

---

(1) La population de la Chine, calculée à deux cent

penser que les Indiens des diverses tribus dont je viens de parler, pratiquassent l'abominable usage d'exposer les enfans, usage que les loix même autorisoient en Grèce, qu'elles autorisent encore aujourd'hui à la Chine (1); car c'est un système qui ne pa-

quarante millions d'hommes par le Père Mailla, et celle du Japon par Kempfer et Thornberg, doit nous rendre indulgens pour l'extravagance des auteurs grecs. Si les cités et les villes de la Chine sont aussi peuplées par tout le reste de l'empire, que le sont celles situées sur les canaux dont la navigation est permise aux Anglais, depuis la rivière Jaune jusqu'à Pékin, on ne voit pas comment il pourroit y avoir assez de terres pour que l'agriculture suffît à la nourriture des habitans. Consultez Énéas Anderson. Lisez aussi la Relation des Jésuites dans le Père Duhalde, les Lettres édifiantes, &c. (*N. de l'A.*)

(1) En Grèce, il étoit permis à un père d'exposer ses enfans; à la Chine, il peut exposer tous ceux du sexe féminin, et un enfant mâle sur trois. Les législateurs semblent avoir écarté les obstacles qui s'opposent au mariage, en offrant à chaque chef de famille une ressource contre la charge pénible d'un trop grand nombre d'enfans, et en s'en rapportant aux conseils et aux affections de la nature, pour le déterminer à les élever. Cette politique paroît avoir réussi sous l'un et l'autre rapport. Mais ce n'est pas en outrageant la nature qu'il faut favoriser l'augmentation de population

roît être jamais entré dans les plans de législation, soit civile, soit religieuse, des Indiens. Quoique, d'après leurs principes, ces peuples attachent en général peu de prix

---

dans un pays, quelque jaloux que puissent être d'ailleurs tous les législateurs de l'encourager. Je me trompe ici en disant, *tous les législateurs;* car l'Assemblée nationale de France a trouvé que la population peut être quelquefois trop considérable; et, en conséquence, elle a pris des mesures efficaces pour la diminuer. Cette belle découverte est attribuée à Mirabeau. (*N. de l'A.*)

Assurément, voilà de la part de l'auteur une insulte bien gratuite; il ne suffit pas d'alléguer, il faut prouver. A qui persuadera-t-on, je le demande, que l'Assemblée nationale constituante, la plus sage et la plus éclairée de toutes celles qui ont donné des loix à la nation française, que Mirabeau, le plus grand homme d'état dont cette même assemblée se soit honorée, aient conçu des idées si monstrueuses, si destructives de tout ordre social?

L'auteur devoit nous indiquer ici quelles sont ces *mesures efficaces* que la législature de France a prises pour *diminuer la population :* car, sans doute, il ne regarde pas comme telles la destruction de la féodalité, l'abolition des corvées et de tant d'autres droits oppressifs, la suppression des dîmes, le partage des biens communaux, &c. &c. Mais la passion ne raisonne pas: notre auteur, si recommandable d'ailleurs par ses lumières et par sa profonde érudition, est anglais; il a

à l'existence (1), l'espèce humaine semble avoir dû son accroissement parmi eux, plutôt à la douceur du gouvernement, à la garantie qu'il offre contre toute oppression, enfin à la sagesse des maximes politiques et morales qui encouragent la population, qu'à aucune infraction des loix de la nature. Peut-être nous formons-nous communément une trop haute idée de la pureté des premiers âges, et prisons-nous trop des systêmes dont nous ne pouvons plus découvrir les défauts ou les imperfections : toutefois, il est permis de supposer, sans mériter le reproche d'enthousiasme, que la politique et les mœurs indiennes ont produit de grands effets ; que la protection assurée à la tranquillité individuelle, à la propriété, en a produit de plus grands encore ; du moins est-il bien constant que, dans les temps reculés, les In-

---

cru faire un acte patriotique en injuriant les législateurs français. Je serai plus modéré que lui, précisément parce qu'il a tort. (*N. du T.*)

(1) C'est une maxime des Hindous, que le repos vaut mieux que l'action, le sommeil que le repos, et *la mort que tout le reste.* (N. de l'A.)

diens jouissoient réellement de tous ces avantages, dont la théorie est établie et consacrée dans le code des Gentoux ou dans les instituts d'Akbar (1). On objectera qu'une classe toute militaire forme une partie de la constitution des Hindous, et que l'état de guerre implique avec soi l'idée d'oppression; mais le même code y a pourvu par des moyens aussi simples qu'admirables: le produit d'un champ, le travail de l'artisan, la ville qui n'est point entourée de murs, le village sans défense, sont déclarés inviolables et sacrés (2). *Ceux-là seulement qui se servent de l'épée, doivent périr par l'épée* (3): je trouve dans Bernier une preuve que ce principe de la loi des Hindous a été réduit en pratique par la famille mahométane aujourd'hui régnante; c'est à l'époque où le fameux Aurengzeb dispu-

(1) Le mode de location des terres et de fixation de l'impôt, est l'objet d'une des ordonnances les plus curieuses que l'on trouve dans l'Ayeen Akbary. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* aussi Arrien, Indiq. *page 325.* (*N. de l'A.*)

(3) Allusion aux paroles de Jésus-Christ dans l'Evangile. (*N. du T.*)

toit l'empire à ses frères. Si j'avois découvert dans l'histoire ancienne, des temps heureux qui présentassent le rare spectacle de la pratique unie à la théorie, j'eusse regardé une telle circonstance comme suffisante pour expliquer la population extraordinaire et la prospérité de la nation la plus riche qu'il y ait sur la terre. Empêcher la guerre est chose impossible ; mais lui ôter une partie de ses horreurs, en adoptant, comme loi des nations (1), quelques principes semblables à ceux que je viens de faire connoître, c'est-là véritablement un objet digne des méditations du législateur, du philosophe, en un mot, de tout homme qui a des idées de morale ou des sentimens de religion (2).

---

(1) C'étoit là l'idée favorite du docteur Franklin. Il réussit à faire insérer quelques articles à-peu-près semblables dans un traité entre les Etats-Unis d'Amérique et la Prusse. Malheureusement pour la théorie d'un si beau système, ces deux nations sont les moins propres de toutes les autres à le mettre en pratique, à raison de la différence de leurs gouvernemens. (*N. de l'A.*)

(2) Nous ne mangeons pas nos ennemis vaincus, comme les habitans de la Nouvelle-Zélande, ou comme les sauvages de l'Amérique; nous ne les massacrons pas,

Je ne suis entré dans cette discussion que pour justifier les historiens classiques de l'accusation d'imposture qui leur est intentée, en rendant compte, jusqu'à un certain point, des causes de la prodigieuse population des tribus de l'Inde. Une autre raison se tire de la nature même du pays ; car les cinq fleuves qui l'arrosent, sont navigables (au moins durant la saison d'été) dans une étendue de mille milles (1) depuis l'embouchure de l'Indus ; et l'on prétend que le Chelum ou Hydaspe prolonge cette navigation deux cents milles plus haut, jus-

---

comme les Lacédémoniens ; nous ne les réduisons pas en esclavage, comme les Romains : la propagation des lumières, les craintes et les convenances mutuelles, la morale, la religion, ont contribué à la destruction de ces affreux usages. Combien ce seroit un raffinement de politique utile à l'humanité, que de porter toujours plus loin la perfection d'un pareil système ! (*N. de l'A.*)

(1) En mesurant au compas, on trouve dix degrés depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'aux montagnes méridionales de Kachmyr. Rennell fait cette distance de huit cents milles jusqu'à Moultan, par le fleuve. En calculant d'après la même estime, nous compterions quatre cents milles jusqu'à Kachmyr, et deux cents au-dessus des montagnes. (*N. de l'A.*)

ques dans la province de Kachmyr, d'où il y a une communication avec le Thibet, le Boutan et la Tartarie.

Les sources orientales en établissent une avec Qandahâr et Kâboul; mais comme ce n'est pas ici le lieu de nous en occuper, je me contenterai de remarquer que Lahore sur le Ravee, la principale ville du Panjeab, est le centre d'un commerce immense entre cette province et Dehly (1), et qu'une des parties plus orientales, ou communiquoit (2), ou devoit communiquer, par le moyen d'un canal, avec une des sources du Gange, et former une navigation intérieure, égale peut-être, en étendue, à celle de la Chine. Voilà, je crois, des preuves suffisantes de l'esprit de commerce répandu parmi les habitans de ce pays (3). Abou'l Fazil les confirme en nous apprenant qu'il y avoit quarante mille bâtimens employés sur l'Indus; et le capitaine Hamilton affir-

(1) Sur-tout avant Nâdir-Châh. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* le major Rennell. (*N. de l'A.*)

(3) Tavernier, Thévenot, Goez, Bernier, Tieffenthaler, Rennell, &c. s'accordent tous à déposer de la grandeur et de l'étendue de ce commerce. (*N. de l'A.*)

me que, même au moment de la décadence de ce commerce, les bâtimens dont il s'agit étoient du poids de deux cents tonneaux, et les plus commodes qu'il eût vus encore, tant pour le passager que pour le marchand.

Si tel a été l'état du pays (1) sous l'empire des Mahométans, la raison nous dit qu'il dut être beaucoup plus florissant dans les premiers âges, à ces époques où le système politique des Hindous étoit dans toute sa vigueur; où des étrangers n'en avoient point interrompu l'exécution par leurs irruptions hostiles; où, enfin, il assuroit aux peuples une protection constante et de continuels encouragemens (2). La po-

---

(1) Cette province [*soobah*] est très-peuplée; les terres en sont cultivées avec un soin particulier, et l'air y est extrêmement sain. *Voyez* l'Ayeen Akbary, *vol. II, p. 32*. Son revenu monte à 559,458,423 *dams*, lesquels, à raison de 40 dams à la roupie, donnent une somme égale à 1,748,307 liv. sterling; et cela, dans un pays qui a trois cent quarante milles de long sur cent soixante de large. *(N. de l'A.)*

(2) Rien de plus juste que cette conséquence de notre auteur. Tel sera dans tous les temps l'effet d'une sage administration, telle sera la récompense d'un gou-

pulation en est une preuve, et la flotte équipée par Alexandre en offre une autre. L'histoire ne fait mention nulle part des richesses qu'il dut accumuler dans la conquête de ce pays (1) : mais Maghmoud, tyran de Ghazna (2), dont elle parle comme

---

vernement protecteur des propriétés et de l'industrie, que les peuples chériront leurs loix, et que leur indépendance sera respectée par leurs voisins, même les plus puissans. *(N. du T.)*

(1) Nous lisons dans Quinte-Curce et dans Athénée, que trois cents animaux marchoient à la suite d'Alexandre, chargés de trésors. Il sembleroit, aux descriptions qu'ils nous font, que ce conquérant de la Perse emportoit avec lui, par pure ostentation, les richesses qu'il y avoit pillées. Mais si leur assertion mérite quelque croyance, il faut que ce soit des trésors de l'Inde que ces auteurs aient voulu parler : nous trouvons en effet quelque chose de pareil dans les détails qui nous ont été donnés sur les conquêtes de Nâdir-Châh. Toutefois, aucun historien digne de foi ne nous ayant confirmé le fait, nous sommes très-fondés à le révoquer en doute. *(N. de l'A.)*

(2) La position de Ghazna n'a été bien exactement déterminée que depuis peu d'années, par Forster. *Voyez* les Mémoires de Rennell, *page 114.* A considérer son voisinage du Paropamise, et des montagnes de Qandahâr, on peut présumer que l'armée de Maghmoud

du premier des Mahométans qui l'envahirent, nous est représenté comme ayant recueilli de ses pillages des trésors si précieux et si considérables, que Tymour et Nâdir-Châh semblent avoir été, auprès de lui, des vainqueurs très-modérés (1).

Le revenu de toutes ses provinces ou *soobahs*, tel que l'a établi Akbar, est détaillé dans l'Ayeen Akbary ; mais quelqu'immense qu'il soit, absolument et relativement parlant, on ne présume point qu'il y ait exagération, quand on le compare aux anciens calculs qui en ont été faits soit par des Grecs, soit par des Hindous ; et ces calculs, quoiqu'enflés eux-mêmes, sont, à n'en pas douter, fondés sur des données positives. Toutes ces provinces furent ravagées par les Macédoniens, excepté le royaume de Kachmyr (2), le paradis des

---

étoit composée d'Aghvans, cette même tribu qui mit fin à la dynastie des Sefis en Perse, dans l'année 1720 seulement. Le chef de cette invasion écrivoit son nom *Maghmoud* et *le Ghaznavide*, indifféremment : c'est, suivant toute apparence, le dialecte de la province pour exprimer celui de Mahomet. *(N. de l'A.)*

(1) *Voyez* Maurice.

(2) Rennell suppose que l'Abissarès dont parle

Hindous, qui consiste en une grande vallée dans les montagnes septentrionales; mais Lahore, Moultan et Tatta (1), qui forment les *soobahs* d'aujourd'hui, ont été le théâtre des événemens dans le détail desquels nous allons entrer. Afin de pouvoir les présenter au lecteur sous le point de vue qui leur convient, et d'être en état de suivre les opérations de la flotte, il est nécessaire, d'abord, d'indiquer les fleuves à l'égard desquels d'Anville est tombé dans

---

l'histoire, étoit le chef d'une tribu dans la partie septentrionale du Doo-ab de Jenhat, nommée Kakares : mais rien ne rend invraisemblable l'opinion qu'il fut chef de Kachmyr. Il envoya des présens à Alexandre, mais il ne vint point en personne le trouver; et s'il habitoit au-delà des montagnes, ce put être un motif pour que le héros de la Macédoine ne tentât pas d'envahir son pays.

Tout ceci est une pure conjecture que je veux bien admettre; mais comme les lettres initiales *ab* du nom d'Abissarès, donnent à penser que le territoire de ce prince étoit situé sur le bord d'un fleuve, je me persuade qu'en cherchant l'étymologie d'*Issar*, on parviendroit à découvrir quel fut le lieu de sa résidence. *(N. de l'A.)*

(1) Tatta fut réuni avec Moultan par Akbar. *(N. de l'A.)*

les méprises que nous avons déjà relevées (1), et qu'il faut absolument placer dans leur ordre naturel, si l'on veut en avoir un apperçu exact de l'expédition d'Alexandre. Pour ce travail, le major Rennell sera mon autorité : je ne me bornerai pas simplement à copier son mémoire, ou à commenter sa carte ; je prouverai encore que les données que nous ont fournies les auteurs anciens s'accordent avec la vérité.

LE PANJE-AB, OU PANJ-AB.

II. Les cinq fleuves du Panje-ab, qui se déchargent dans l'Indus, sont, en suivant leur ordre à commencer de l'ouest, l'Hydaspe, l'Acesines, l'Hydraotes, l'Hyphasis et le Saranges. Outre ces fleuves, Arrien, d'après Mégasthène, fait tomber le Sinarus dans l'Hydaspe, le Tootapus dans l'Ace-

---

(1) Il n'existe guère d'autres autorités que la carte de Perse par le major Rennell, l'Ayeen Akbary, et Cheref-eddin. Fraser, Hanway, et la relation de l'expédition de Nâdir-Châh, par Jones, seront d'un foible secours pour le lecteur curieux de s'instruire. L'ouvrage d'Hanway, en particulier, est un tissu d'erreurs. *(N. de l'A.)*

sines, et le Neudrus (1) dans le Saranges; à la vérité, il déclare ne parler qu'avec défiance des deux derniers, attendu que les Macédoniens n'en eurent point connoissance; et quant au Sinarus et au Tootapus, c'est la seule fois qu'il en fasse mention. De ces cinq fleuves, l'Acesines est le principal : il reçoit l'Hydaspe à l'ouest; l'Hydraotes vient le joindre de l'est, ainsi que l'Hyphasis, le Saranges et le Neudrus, qui se jettent pareillement de l'est dans ce fleuve, au rapport d'Arrien, avant qu'il se décharge dans l'Indus. En donnant la préférence à l'Hydaspe, et en mettant son nom le premier de tous, Ptolémée cause une confusion qui n'a pas laissé que d'embarrasser beaucoup et ses commentateurs, et Mercator, qui a corrigé ses cartes : mais Arrien conserve à l'Acesines l'honneur de la primauté; il assure formellement que tous les autres fleuves perdent leurs noms en se joignant à lui, et que cette prééminence lui reste jusqu'au moment où il se jette dans l'Indus. L'opinion d'Arrien paroît d'autant

---

(1) Il n'est pas bien clair si c'est dans le Saranges ou dans l'Acesines. (*N. de l'A.*)

plus vraisemblable, que le Chen-ab moderne, qui n'est autre chose que l'Acesines des anciens, réclame encore aujourd'hui cette même prééminence (1).

Mais si Ptolémée s'est trompé dans une circonstance particulière, il est d'accord avec Arrien et Strabon pour indiquer dans le même ordre les rivières du Panje-ab; et Pline, qui néglige de parler de quelques fleuves intermédiaires, n'avance rien qui contredise ces auteurs. Ainsi donc, sous ce rapport, la géographie ancienne est uniforme; et si les modernes ne s'accordent pas, soit entr'eux, soit avec eux-mêmes, nous devons imputer leurs méprises à cette variété infinie de dénominations sous lesquelles la plupart des rivières dont il s'agit sont désignées, ou bien à la diversité même des noms qu'elles reçoivent dans les divers langages, mogol, tartare, persan ou hindou.

L'Hydaspe est le premier dans l'ordre établi; c'est le Chelum des géographes modernes: il coule entre l'Indus et l'ouest, et

---

(1) *Voyez* Tieffenthaler et l'Ayeen Akbary. (*N. de l'A.*)

l'Accesines à l'est. On peut citer ce fleuve comme l'exemple le plus remarquable de la variété de désignations dont je parlois tout-à-l'heure. Ptolémée ne nous sera pas moins utile ici que dans toutes les autres occasions ; il formera le point de rapprochement entre l'orthographe des Macédoniens et le *Sanscrit*, distribuant la lumière de l'un et de l'autre côté, et brillant lui-même au centre comme l'astre qui la dispense.

Hydaspes........	Arrien, Strabon, Ptolémée, &c.
Bidaspes........	Ptolémée.
Bedusta.........	Le Sanscrit, suivant l'Ayeen Akbary.
Vetasta.........	Le Sanscrit, selon Tieffenthaler.
Dindana........	Au bas des montagnes de Kachmyr. (Tieffenthaler.)
Chelum.........	Persan ou Mogol. (Cheref-eddin.)
Zalam.........	Forster, &c.
Jalam ou *Jalum*.	Forster, &c.
Djalam........	Forster, &c.
Zeloom.........	Entre Aurungabad et Rotas. (Tieffenthaler.)
Jamad.........	D'une île ainsi nommée, et qui se trouve sur une partie de son cours. (Tieffenthaler.)
Behut..........	Dans l'Hindoustân, suivant l'Ayeen Akbary.

Telle est cette liste qui présente douze noms pour un seul fleuve, et qui suffit pour expliquer, et même pour rendre excusables les erreurs auxquelles auroit pu donner lieu une pareille variété (1). Toutefois, Zeloom, Zalam, Jalam ou Djalam, Chelum, sont la même consonnance modifiée par le *Dj* persan. Dindana est un nom du fleuve dans une partie de son cours, et Jamad dans une autre. Behut est la dénomination en usage parmi les Mogols; elle a un rapport

---

(1) « La diversité que l'on remarque dans les différens auteurs ou écrivains où il est mention de ces rivières, a de quoi étonner, et n'est pas d'un médiocre embarras pour quiconque veut débrouiller cette matière. Différens noms à la même rivière ont contribué à y mettre de la confusion ». *D'Anville*, Eclaircissemens sur la carte de l'Inde, *page 28*.

Voyez dans l'ouvrage de ce savant géographe, les erreurs où l'ont fait tomber cette confusion même et cette diversité de noms. Il dit dans la même page, que le Shantrou vient après le Tchen-av; et ensuite, que la partie la plus basse du Shantrou porte le nom de *Jamad*, qu'elle prend d'une île ainsi appelée, et qui se trouve sur ce fleuve. Le fait bien reconnu aujourd'hui est que le Shantrou et le Tchen-av sont la même rivière, et que l'île du nom de *Jamad* est située sur l'Hydaspe ou Chelum. (*N. de l'A.*)

évident avec le Bedusta ou Vetasta du Sanscrit, comme avec le Bidaspe ou Hydaspe des Grecs; et toutes ces ressemblances proviennent de la relation qui existe entre les voyelles A et U dans l'orthographe orientale, ou de l'affinité des consonnes B et V avec l'H aspirée (1).

D'Anville a pris ce fleuve pour l'Indus d'Arrien (2); une erreur première est devenue ainsi la source de toutes les autres : mais la position de l'Hydaspe est déterminée d'une manière trop précise dans l'Ayeen Akbary, pour qu'on puisse, à l'avenir, commettre de semblables méprises. Nous y voyons que l'Hydaspe a sa source dans la province de Kachmyr, et qu'il est navigable pour des vaisseaux de deux cents ton-

---

(1) Les sons que reçoit l'oreille, ne sont plus les mêmes, fixés sur le papier par l'écriture. Quoi de plus différent en apparence que le *Taïti* français et l'*Otaheite* des Anglais? Cependant comparez ces deux noms l'un avec l'autre; la ressemblance est frappante. *Ta-ee-tee*, *o-Ta-hee-tee*. (N. de l'A.)

(2) Il le fait arriver jusque dans l'Attock, qui est le véritable Indus, sans se joindre à l'Acesines. *Voyez* la Carte de ce géographe, *Asie*, première partie, et son *Antiquité géograph. de l'Inde.* (N. de l'A.)

neaux, jusqu'à Syrin-nagar, capitale de cette province. Arrien, ainsi que nous l'avons dit, fait tomber son fleuve Sinarus dans cette rivière : mais à quel endroit s'y déchargeroit-il? seroit-ce de l'est ou de l'ouest? en-dedans des limites de Kachmyr ou au bas des montagnes? c'est ce qu'il paroît impossible de découvrir (1). Mais Arrien se fonde sur l'autorité de Mégasthène, et ne parle pas d'après les instructions des Macédoniens; il ne connut rien de ce qui concerne Kachmyr, et pourtant je crois appercevoir un certain rapport de ce nom avec celui de la rivière appelée Syrin-nagar, qui est renfermée dans les limites de cette province (2). Quoi qu'il en puisse être, le

---

(1) Il sembleroit que ce doit être plutôt au bas des montagnes; car Arrien dit, *in Oxydracis* [à Outche]. Mais il n'y existe d'autres rivières que celles que nous connoissons. (*N. de l'A.*)

(2) *Nagar, nagur, nagoor*, est une terminaison assez générale des noms, comme *poor, patam;* Chander-nagur, Viza-poor, Seringa-patam, &c. Syrin-nagar est donc la ville, forteresse ou cité située sur le Syrin.

Syrin et Sinar, Sinar-us, ont assez d'affinité : et pourquoi ne lirions-nous pas *Abissinarus* pour *Abissarès* (*N. de l'A.*)

fleuve, après avoir passé les montagnes, et être descendu jusqu'au Pergunnah de Shoor, joint l'Acesines ou Chen-ab; et, vingt *coss* (1) plus bas, il reçoit le Ravee ou

---

(1) L'Ayeen Akbary, *vol. II, page 213*, nous fait connoître par progression de mesures, quel est le principe de celle que les Indiens nomment *coss*. Huit grains d'orge enveloppés de leur cosse ont une largeur d'un pouce:

24 pouces font une coudée ou dust;
4 dusts................ un dund;
1000 dunds................ un coss;
4 coss................. un jowjun.

Mais le coss varie dans l'Inde comme notre mille ou lieue en Europe. Le coss royal est le plus court de tous; c'est la mesure régulatrice des marches militaires. Tieffenthaler compte 32 coss au degré; et Rennell, *page 5*, évalue le coss à un mille et neuf dixièmes de mille, c'est-à-dire que cent coss égalent cent quatre-vingt-dix milles. Tieffenthater, qui écrivoit en latin, leur donne le nom de *milliaria*. Le coss est, selon toute apparence, une mesure fort ancienne; et suivant Strabon, il marquoit les distances sur les routes, comme les milles chez les Romains. *Voyez* d'Anville, *Mes. itin.*, et sur le mot grec *κοσσαιοι*. Je doute pourtant que ce mot soit hindou. *Voyez* un traité curieux de mesures indiennes, au tome XV des Lettres édifiantes, *page 173 et suiv.* Si je pouvois

Hydraotes à Zufferabad : là, les trois rivières réunies prolongent leur cours à soixante coss au-delà, et opèrent leur jonction avec l'Indus à Outche, l'Oxydracie des Macédoniens. Voilà ce que nous apprend l'Ayeen Akbary, qui diffère, à la vérité, d'Arrien, comme on le verra lorsque nous viendrons à parler de l'Acesines. Nous trouvons encore dans l'Ayeen Akbary, que le Doo-ab, ou l'étendue de pays qui sépare l'Hydaspe de l'Indus est désigné sous le nom de Sind-sagur par les Mogols, et qu'on estime sa largeur de soixante coss, ou cent quatorze milles. Le terme moyen de cette largeur est pris, autant que je peux le reconnoître, au point où la route traverse le Doo-ab, et comme tel, il doit être évalué dans les calculs qui suivent. La largeur entière du Panje-ab, en y comprenant tous les Doo-abs depuis l'Indus jusqu'au Satludj, est fixée à cent quatre-vingts coss, ou environ trois cent cinquante

---

trouver dans le Sanscrit qu'il y fût fait mention d'une mesure quelconque équivalente au stade d'Arrien, j'en conclurois que cet historien grec a employé le stade comme Tieffenthaler adopte le mille. *(N. de l'A.)*

milles (1) : les mesures positives font cette largeur de cent quatre-vingt-cinq coss.

Cheref-eddin ne diffère pas beaucoup de l'Ayeen Akbary (2) ; car il dit que le Chelum sort de la fontaine Vir, ou Syrin-nagar, et qu'après avoir passé les montagnes il reçoit le nom de Dindana (3) et de Jamad ; il entre alors dans le Genave ; et au-dessus de Moultan, les deux fleuves joignent le Ravee, qui baigne les murs d'un autre Moultan : ces fleuves ainsi réunis sont encore grossis par le Biah, et le tout va se décharger dans l'Indus à Outche. La mention que fait Cheref-eddin de deux Moultans s'accorde avec ce que nous connoissons des anciens Malliens et du Moultan moderne ; et il est digne de remarque que cet auteur, comme Arrien, fait arriver l'Hyphasis ou Biah dans le Chen-ab,

(1) Dans l'Ayeen Akbary, et par Tieffenthaler. *(N. de l'A.)*

(2) Excepté à l'égard du Biah. *(N. de l'A.)*

(3) L'identité du Dindana et du Chelum, résulte de ce que dit Cheref-eddin, *vol. III, page 156.* (N. de l'A.)

avant que cette rivière opère sa jonction avec l'Indus (1).

Le second fleuve est :

L'*Acesines* ou *Akesines*...	D'Arrien, Strabon, Pline, Quinte-Curce.
Le *Chen-ab*...........	De l'Hindoustân et de l'Ayeen Akbary.
Le *Jen-aub* ou *Chen-aub*.	Du Persan, et de Rennell.
Le *Gen-ave*............	De Cheref-eddin.
Le Tchen-av...........	De d'Anville.
Le Tchen-dar-Bargar....	Du Sanscrit et de Tieffenthaler.
Le Chun-der-Bahka.....	Du Sanscrit et de l'Ayeen Akbary.
Le *San-da-Bala*	De Ptolémée.
Et le *Shan-trou*	De Bernier et de d'Anville.

A la seule inspection de ces dix noms différens, on apperçoit le rapport qu'ils ont pour la plupart les uns avec les autres, offrant tous, excepté l'*Akesines*, soit la syllabe *tchen*, soit une modification plus ou moins forte de cette syllabe ; et je ne

(1) *Voyez* Cheref-eddin, *vol. III, page 161.* (N. de l'A.)

puis m'empêcher de croire que c'est par erreur dans la manière d'entendre, ou bien par le desir d'adoucir un son rude et barbare, que les Grecs ont écrit *Ake-sin-es* pour *A-khen-ises*, ou *A-cesin-es* pour *Ab-tchen-es* (1). Justin (2) parle d'une tribu située sur ce fleuve, et qu'il appelle *Hia-cen-sanas*, nom dans lequel la syllabe prédominante se trouve conservée. La lettre initiale, venue jusqu'à nous par le moyen du *Dj* persan, occasionne toute cette variété qu'on remarque dans *djen*, *djan*, *tschan* (3), *tschen*, *chan*, *chen*, *chin*,

(1) Si l'on considère que les Grecs n'ont pas dans leur langue le *ch* tel que nous le prononçons, on trouvera que *kesin* approche, autant qu'il est possible, de la consonnance *ctchen* ou *djen*. (N. de l'A.)

(2) *Livre XII*, *chap. 9*. (N. de l'A.)

(3) Il y a cette syllabe *dsjiensk* qui se présente sous une infinité de formes diverses, comme jointe aux noms des fleuves de Mekran et de la Susiane. (*Voyez* Cheref-eddin, *vol. II*, *sub fine*, et Otter, *vol. I*, *page 409*.) De quelle langue dérive-t-elle? Je l'ignore. Mais de ce qu'elle revient si fréquemment, je conclus en toute assurance qu'elle signifie *eau* ou *rivière*. Les syllabes *tschen*, *chen*, *&c.* se rapportent-elles à ce son, qu'on prononce *kienk*, *chienk*, *dienk*, *denke*, *&c?* c'est sur quoi je n'ose prononcer. Mais je soupçonne

jin, gen, tchun (1), *chun, shan, san.* C'est à Ptolémée qu'appartient l'honneur d'avoir conservé cette consonnance ; et soit que nous fassions dériver le San-dab-ala de ce

---

une relation entre les deux consonnances ; et s'il falloit une preuve, j'observerois que, dans quelques anciens dialectes, Tschen est la *rivière*, avec l'addition du mot persan *ab*, qui signifie la même chose. Tschen-ab veut donc dire seulement *rivière rivière.* C'est une conjecture de plusieurs étymologistes, que tous les noms de fleuves expriment de l'*eau* dans quelque langue primitive. (*Voyez* l'Histoire de Manchester, par Whitaker.) Et s'il en est ainsi, cette dénomination de Tschen-ab ressemble parfaitement à celles que nous donnons à nos rivières, lorsque nous disons, par exemple, la rivière *Dee*, ou la rivière *Avon :* car l'un et l'autre nom ne sauroient se traduire que par *rivière rivière.* On pourroit se fonder sur ce raisonnement pour soutenir qu'Ab-tschen et Tschen-ab sont l'équivalent l'un de l'autre, et que l'Akesines d'Arrien n'est autre chose qu'Ab-kesin, Ab-kesn, Ab-chen, c'est-à-dire, *Chen-ab* renversé. Je n'insisterai pas sur cette supposition, me défiant beaucoup de ma connoissance très-bornée de la langue orientale ; mais je la propose comme un problême à résoudre par ceux qui sont plus versés que moi dans cette langue. (*N. de l'A.*)

(1) Les Persans prononcent en général l'*a* devant une *m* ou une *n*, comme l'*u*. Voyez *Fraser*, Histoire de Nâdir-Châh, *page 72.* (N. de l'A.)

géographe, de San-ab ou Chan-ab, soit que nous tirions tout le mot Sanda-bala de Chanda-bahka, la correspondance du nom avec celui du fleuve en langue sanscrit est également facile à reconnoître. L'Ayeen Akbary établit comme un fait certain, que Chunder et Bahka sont deux fleuves qui sortent de la même montagne, dans cette chaîne désignée sous le nom de Cutwar ou Kishtewar, et qui confondent leurs eaux et leurs noms (1). J'en conclus que c'est dans le second de ces fleuves que nous devons chercher le Tootapus (2) d'Arrien, cette rivière que, d'après l'autorité de Mégasthène, l'historien grec fait arriver dans l'Acésines presque dès le commencement de son cours.

De l'aveu de tous les géographes, tant anciens que modernes, l'Acesines est le premier des fleuves du Panje-ab; tous sont d'accord sur ce point, qu'il reçoit l'Hydaspe

---

(1) Tieffenthaler, Rennell. *(N. de l'A.)*

(2) J'adopte cette forme plutôt que de suivre l'orthographe latine de la diphthongue grecque; et cela, dans l'espoir de trouver plus aisément une étymologie orientale. *Tootapus* est *Toot-ab*. (N. de l'A.)

ou Chelum de l'ouest, et que l'Hydraotes ou Ravee vient le joindre de l'est. Quant à la question de savoir s'il reçoit de même le Biah et le Satludj, ou si ces rivières opèrent leur jonction avec l'Indus sans communiquer avec l'Acesines, c'est encore aujourd'hui un problême géographique. Arrien (1) assure par-tout que l'Hyphasis, le Saranges et le Neudrus, c'est-à-dire, le Biah, le Satludj et le Caûl se réunissent à l'Acesines, soit directement, soit par l'intervention de l'Hydraotes : mais l'Ayeen Akbary (2) les fait décharger dans l'Indus sans le secours d'aucun fleuve intermédiaire, beaucoup au-dessous de Moultan, et c'est-là l'autorité sur laquelle se fonde le major Rennell (3). Tieffenthaler, si je le comprends bien, n'est pas conséquent avec lui-même; car, dans un endroit (4), il

---

(1) P. P. 236, 240, 249, 252. *Lib. VI, pag.* 238 *et seq.* (N. de l'A.)

(2) Indirectement plutôt que d'une manière positive. *Voyez* le vol. II, *page 136.* (N. de l'A.)

(3) En ajoutant, selon toute apparence, sa carte persane manuscrite. (*N. de l'A.*)

(4) Vol. I[er], page *118*, qu'il faut comparer avec la *page 115.* (N. de l'A.)

s'accorde avec Rennell et l'Ayeen Akbary, et dans un autre il prétend que le Biah et le Satludj vont se joindre au Ravee. Ce qui justifie le major Rennell d'avoir préféré l'autorité de l'Ayeen Akbary à celle d'Arrien, c'est qu'Arrien convient lui-même qu'au-delà de l'Hyphasis ou Biah, il n'a point de données positives (1) sur lesquelles il puisse se régler, et qu'il ne suit plus ses guides macédoniens, mais seulement Mégasthène (2). De la Rochette s'est rangé, dans cette circonstance particulière, à l'opinion de d'Anville, et la position qu'il assigne à la ville d'Ayjodin ainsi qu'aux pays adjacens, s'accorde mieux avec la marche de Tymour, telle qu'elle est rapportée par Cheref-eddin, qu'aucun autre systême topographique dont j'aie eu connoissance. Il est assez extraordinaire que d'Anville, qui

(1) Arrian. *pag. 316.* (N. de l'A.)

(2) Mégasthène fut envoyé dans l'Inde par Séleucus, et arriva jusqu'à la cour de Sandracota. Ou l'étymologie me trompe, ou je découvre dans *Sandracota*, soit le nom d'une ville, soit celui d'un prince qui en tiroit le sien. Suivant mon idée, ce doit être tout simplement *Santrou-cotta*, la ville ou la cité sur le Shantrou. (*N. de l'A.*)

se trompe plus souvent parce qu'il recherche les étymologies que parce qu'il les néglige, n'ait pas observé que Shan-trou a la même racine que Shan-ab (le Tchen-av de ce géographe) (1) : mais c'est une erreur sur laquelle j'ai trop insisté.

L'Acesines a donc l'avantage, ainsi que je l'ai fait remarquer, de conserver son nom jusqu'au moment où il se joint à l'Indus. Arrien indique encore ce fleuve comme le seul du Panje-ab qui ne soit guéable en aucun temps de l'année, tandis que tous les autres le sont après la saison des pluies. La province ou Doo-ab qui sépare l'Acesines de l'Hydaspe ou Chelum, se nomme Jenhat ou Jenhut (2); et sa largeur n'est estimée que de vingt coss, ou environ trente-six milles, quoiqu'il nous faille chercher dans cette province le royaume de

(1) Je n'ai trouvé le nom *Shantrou* que dans Bernier et d'Anville; mais je ne doute pas qu'il ne soit une véritable corruption de Chander-ab, Chander-av, Shandrav, Shandraw, Shantrow. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* l'Ayeen Akbary, *page 132*. Ces noms sont tous des distinctions mogoles, établies par Akbar. (*N. de l'A.*)

Porus, et une population qui ait pu fournir à ce monarque indien une armée de quarante mille hommes. Quelqu'exagération qu'il paroisse y avoir dans ce dernier fait raconté par les historiens, l'Ayeen Akbary nous le confirme; car, à une époque et dans un siècle où nous avons supposé que la population étoit diminuée, Abou'l Fazil assure que le contingent de troupes pour Jenhut est de trois mille sept cent trente hommes de cavalerie, quarante-quatre mille deux cents fantassins, et que le revenu de la province s'élève à 203,164 liv. sterling.

Le troisième fleuve est :

L'*Hydraotes*	D'Arrien.
L'*Hyarotes*	De Strabon et de Quinte-Curce.
L'*Iyrawutti* (1) . . .	Du Sanscrit et de l'Ayeen Akbary.
L'*Ivaratti* (1).	Du Sanscrit et de Tieffenthaler.
Le *Rhuadis*	De Ptolémée.
L'*Adris* et *Adaris*. .	Des Commentateurs de Ptolémée.
Le *Rave* ou *Ravee*.	Du Persan ou de l'Hindoustân.

(1) La transposition de syllabes dans les noms propres, transposition dont cet ouvrage offre de si

Il paroît par cette liste, que de la terminaison *ravatti*, *rawatti* ou *rawutti*, dérivent le Rhuadis de Ptolémée et le Ravee des modernes; de même que l'Iyrawutti est l'Hyarotes de Strabon et l'Hydraotes d'Arrien. On le connoît mieux aujourd'hui comme la rivière de Lahore, ce qui rend plus extraordinaire l'erreur que d'Anville a commise en plaçant Lahore sur l'Acesines (1), Lahore qui est une ville dont la célébrité égale presque celle de Dehly même. Les routes de Kâboul, Qandahâr, Attock et Moultan, vont toutes aboutir à Lahore, comme à un centre placé entre chacune d'elles, et la capitale; et la fameuse avenue qui se prolongeoit dans une étendue de plus de trois cents milles, depuis cette ville jusqu'à Dehly, et qui ne subsiste peut-être plus que dans les pages de l'histoire, dé-

---

fréquens exemples, ne sauroit être plus remarquable que dans ces deux mots, tirés évidemment l'un et l'autre du Sanscrit. *(N. de l'A.)*

(1) *Voyez* la Carte qu'il a mise en tête de son Antiquité géographique de l'Inde : mais par sa carte d'Asie, *Iere partie*, on voit clairement que d'Anville a pris le Ravee moderne pour l'ancien Acesines. *(N. de l'A.)*

pose, non-seulement d'une communication habituelle, mais encore de l'importance des relations qu'entretenoient avec l'une et l'autre ville les voyageurs qui parcouroient cette route, ainsi que de leur nombre et de leurs richesses. La communication à l'ouest, de Nicée jusqu'à cette ville, telle que la reconnut Alexandre, est probablement toujours ouverte aujourd'hui. En effet, bien que la route depuis Attock traverse à présent (1) Rotas dans une ligne plus septentrionale, le rapport que je démontrerai ci-après exister entre l'île de Jamad et Nicée, donnera à penser qu'un gouvernement établi dans cette île, soit qu'il fût tributaire d'un autre, soit qu'il jouît d'une entière indépendance, ouvriroit naturellement une route vers une capitale telle que Lahore; et comme une ligne tirée d'Attock au travers de Jamad est plus directe que celle qui traverse Rotas, il ne semble pas impossible que, dans les temps plus reculés, cette ligne fût le moyen de communication. Qu'Alexandre soit véritablement parvenu jusqu'à Lahore, que cette

---

(1) Rennell. *(N. de l'A.)*

Il paroît par cette liste, que de la terminaison *ravatti*, *rawatti* ou *rawutti*, dérivent le Rhuadis de Ptolémée et le Ravee des modernes; de même que l'Iyrawutti est l'Hyarotes de Strabon et l'Hydraotes d'Arrien. On le connoît mieux aujourd'hui comme la rivière de Lahore, ce qui rend plus extraordinaire l'erreur que d'Anville a commise en plaçant Lahore sur l'Acesines (1), Lahore qui est une ville dont la célébrité égale presque celle de Dehly même. Les routes de Kâboul, Qandahâr, Attock et Moultan, vont toutes aboutir à Lahore, comme à un centre placé entre chacune d'elles, et la capitale; et la fameuse avenue qui se prolongeoit dans une étendue de plus de trois cents milles, depuis cette ville jusqu'à Dehly, et qui ne subsiste peut-être plus que dans les pages de l'histoire, dé-

---

fréquens exemples, ne sauroit être plus remarquable que dans ces deux mots, tirés évidemment l'un et l'autre du Sanscrit. (*N. de l'A.*)

(1) *Voyez* la Carte qu'il a mise en tête de son Antiquité géographique de l'Inde : mais par sa carte d'Asie, *Ière partie*, on voit clairement que d'Anville a pris le Ravee moderne pour l'ancien Acesines. (*N. de l'A.*)

pose, non-seulement d'une communication habituelle, mais encore de l'importance des relations qu'entretenoient avec l'une et l'autre ville les voyageurs qui parcouroient cette route, ainsi que de leur nombre et de leurs richesses. La communication à l'ouest, de Nicée jusqu'à cette ville, telle que la reconnut Alexandre, est probablement toujours ouverte aujourd'hui. En effet, bien que la route depuis Attock traverse à présent (1) Rotas dans une ligne plus septentrionale, le rapport que je démontrerai ci-après exister entre l'île de Jamad et Nicée, donnera à penser qu'un gouvernement établi dans cette île, soit qu'il fût tributaire d'un autre, soit qu'il jouît d'une entière indépendance, ouvriroit naturellement une route vers une capitale telle que Lahore; et comme une ligne tirée d'Attock au travers de Jamad est plus directe que celle qui traverse Rotas, il ne semble pas impossible que, dans les temps plus reculés, cette ligne fût le moyen de communication. Qu'Alexandre soit véritablement parvenu jusqu'à Lahore, que cette

(1) Rennell. *(N. de l'A.)*

ville existât de son temps, c'est de quoi nous avons des preuves assez fortes ; car le nom écrit *Lehauer* (1) à une époque déjà éloignée, étoit, dans des siècles plus anciens encore, *Lack-onore* et *Lo-pore*. Onore et Pore (2) étant des terminaisons qui expriment, en langue indienne, une ville ou une forteresse, nous fournissent une raison pour qu'Alexandre ait trouvé un Por-us sur l'Hydaspes, un second Por-us sur l'Hydraotes, prenant tous deux leur nom du pays qu'ils gouvernoient, comme Taxile de Taxila, et ayant perdu l'un et l'autre leur distinction naturelle, originaire, par le défaut d'attention des Grecs. Ainsi donc, dans Lo-pore, nom primitif de Lahore, nous pouvons conjecturer avec quelque vraisemblance que nous avons la ville du second Porus. Une remarque de Tieffenthaler confirme l'ancienneté de ce lieu ; il observe qu'une des douze portes de Lahore est appelée encore aujourd'hui Taxili : il dit que cette porte est à l'ouest; et il n'y a pas de

(1) L'Ayeen Akbary, Tieffenthaler, *vol. Ier, p. 102.* (N. de l'A.)

(2) Onoor, Can-onoor, Melia-poor, Narser-poor, &c. *(N. de l'A.)*

doute que la route qui la traversoit ne conduisît au Taxila des Macédoniens, comme les portes de Kâboul et de Dehly mènent à ces villes. Le médecin Bernier vint de Dehly à Lahore à la suite d'un Omrah qui se rendoit auprès d'Aurengzeb ; et s'il avoit été aussi curieux de recueillir des matériaux pour l'histoire et pour la géographie, que la connoissance particulière qu'il avoit de la langue persane lui en facilitoit les moyens, nous aurions pu recevoir de lui beaucoup d'instructions et de renseignemens très-utiles : mais il a rempli son livre tout entier des détails de la puissance et de la grandeur mogoles. La seule circonstance intéressante qu'il rapporte de Lahore, est la décadence de cette ville, causée par le changement du cours du Ravee, qui coule aujourd'hui à quelques milles de distance. Tavernier dépose également de ce fait ; et peut-être n'a-t-il rien qui doive nous sembler extraordinaire, lorsqu'il s'agit de fleuves dont le débordement est toujours occasionné par les pluies périodiques qui inondent le pays (1). Tieffenthaler parle d'un

(1) L'Indus lui-même, au-dessous de Moultan,

canal qu'on a creusé depuis, du fleuve jusqu'à la ville : mais a-t-il produit l'heureux effet de rendre à Lahore sa première splendeur ? c'est ce qui me paroît fort douteux. Lahore étoit encore une place importante sous l'empire de Nâdir-Châh ; mais ce conquérant la perdit par trahison. Elle se trouve aujourd'hui en la possession des Siks, qui sont, dans le siècle actuel, les déistes et les démocrates de l'Hindoustân (1). Cheref-eddin, géographe toujours exact lorsqu'il suit Tymour dans sa marche, s'est trompé en confondant le Biah avec le Ravee, erreur dans laquelle je n'ai pu me persuader qu'il fût tombé, que lorsque j'ai reconnu qu'il avoit placé Lahore sur le Biah (2). Le Ravee, au rapport de

---

offre ce phénomène à remarquer, presque tout le long de l'année. *Voyez* plus bas. *(N. de l'A.)*

(1) Les Siks nient pareillement Brama et Mahomet. Ils professent la doctrine de l'égalité et le déisme. Leur secte est nombreuse ; mais cette doctrine même de l'égalité empêche leur union, et rend leurs efforts pour la conserver, vains et illusoires. *Voyez* Hastings. *(N. de l'A.)*

(2) *Vol. III, page 154,* édit. française.

Tymour ne fut pas en personne à Lahore ; il passa

Bernier, est aussi large que la Loire; mais cela dépend de la saison où l'on voit ce fleuve. Quoi qu'il en soit, les vaisseaux construits sur le Ravee à Lahore sont grands et très-propres à la navigation en mer (1), non pas, à la vérité, par la manière dont ils sont bâtis, mais par leur force et leur volume.

La province qui sépare le Ravee du Chen-ab, se nomme Retchna; elle a trente coss de largeur.

La quatrième rivière du Panje-ab est :

L'*Hyphasis*.............	D'Arrien.
L'*Hypasis*..............	De Pline, *liv. VII, chap. 17*
L'*Hypanis*..............	De Strabon, *liv. XV.*
Le *Beascha*............	Du Sanscrit et de Tieffenthaler.
Le *Beypasha*...........	Du Sanscrit et de l'Ayeen Akbary.
Le *Bibasis* ou *Bipasis*....	De Ptolémée.
Le *Beah, Bea, Beand, Biah.*	Du Persan ou de l'Hindoustân.

dans l'Inde au midi de cette ville, et revint par le nord : mais il la fit piller par ses lieutenans. *Ibid.* (N. de l'A.)

(1) L'Ayeen Akbary, *vol. I*er*, page 191*. (N. de l'A.)

Le Bipasis de Ptolémée est encore ici le point de rapprochement entre le Beypasha du Sanscrit et l'Hyphasis des Macédoniens, qui fixent constamment les bornes de leur expédition à ce fleuve. L'erreur de d'Anville, qui le place le dernier dans l'ordre où il range les rivières du Panje-ab, a malheureusement entraîné Bernouilli, Tieffenthaler (1) et de la Rochette dans son systême; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que, tous, ils reconnoissent le Setledj; et pourtant ils n'ont pu découvrir que la quatrième rivière, quelle qu'elle fût, devoit avoir été le terme de l'expédition.

Cette rivière prend sa source dans le Pergunnah de Shoor, et sort de cette partie de la chaîne septentrionale nommée Keloo, puis va joindre le Setledj ou Satludj, près de Feerouz-poor (2). Au-dessous de cette jonction, le fleuve se partage de nouveau près d'Ayjodin, en quatre branches, appelées Har, Haray, Doond et Noorny. Ces

---

(1) Tieffenthaler, *vol. Ier*, *page 53*. Mais il se contredit lui-même à la page 55. (*N. de l'A.*)

(2) L'Ayeen Akbary, *vol. II*, *page 136*.

quatre divisions se réunissent encore en approchant de Moultan, et, selon Rennell, se déchargent dans l'Indus, environ à cinquante milles au-dessous de cette ville. Arrien, ainsi que je l'ai déjà observé, les fait arriver jusque dans l'Acesines ou Chen-ab. Son autorité est suivie par de la Rochette. Dans quels écrivains modernes ce dernier a-t-il trouvé la confirmation du systême d'Arrien? je ne le devine pas, à moins que ce ne soit dans Cheref-eddin, qui fournit, il est vrai, une preuve directe (1);

(1) L'autorité de Cheref-eddin seroit irrécusable, si Tymour avoit été sur le lieu, ou si l'auteur lui-même n'avoit pas confondu le Ravee avec le Biah; mais ce qu'il dit des deux fleuves en cet endroit, considéré comme le résultat de l'opinion générale, est toujours une très-forte preuve. La rivière de Kachmyr (c'est lui qui parle) prend différens noms, comme le Dindana et Jamad, et se joint au Gen-ave [Chen-ab] au-dessus de Moultan. Lorsque les deux rivières ainsi réunies ont passé Moultan, elles reçoivent le Ravee, qui baigne les murs d'un autre Moultan: ensuite le fleuve Biah les joint; et tous, auprès de la ville d'Outcha, se jettent dans le grand fleuve Indus, nommé Ab-send, c'est-à-dire, Fleuve Send ou Scind.

Cheref-eddin indique bien ici deux Moultans: veut-il parler indistinctement de la province et de la

car l'Ayeen Akbary, bien qu'il semble implicitement favoriser l'opinion du major Rennell, manque de précision au moment même où la précision devient le plus nécessaire. Entre le Ravee et cette rivière, Alexandre soumit les Cathéens, mais dans une position beaucoup plus basse que celle où passoit la route depuis Lahore, ainsi que je le conclus de l'erreur de Strabon, lequel a confondu les Cathéens (1) avec Sopithès, dont le territoire étoit situé, à n'en pas douter, près du confluent des deux rivières, quel que puisse être le lieu où ce confluent sera fixé ci-après.

Ici l'armée refusa de continuer sa marche; mais Alexandre, qui s'étoit procuré des renseignemens relatifs à l'existence d'un royaume puissant situé sur les bords du Gange, royaume que nous retrouvons jusqu'à un certain point dans les différentes divisions de l'empire moderne, Alexandre, dis-je, ne pouvoit se rassasier de conquêtes.

---

ville de ce nom? ou devons-nous supposer qu'il y avoit différens chefs-lieux du district, comme les villes des Malliens, du temps d'Alexandre? *(N. de l'A.)*

(1) Καθαιοι, Kathæi. *(N. de l'A.)*

La révolte, après tout, se borna à une désobéissance momentanée des Macédoniens : ils firent entendre des plaintes, et manifestèrent de la mauvaise humeur ; mais aucun excès ne fut commis ; et le parti que prit le roi d'acquiescer à leurs demandes, prouve que sa prudence égaloit son courage. En cet endroit donc, comme au terme de ses progrès, il éleva des autels, et retourna de là vers l'Hydaspe, sur lequel il devoit s'embarquer avec ses troupes, et aller reconnoître l'Indus à son embouchure.

De la Rochette a placé ces autels sur le Setledj, et au point où la route de Lahore à Dehly traverse ce fleuve ; mais ils furent construits sur le Biah, non sur le Setledj, et plus bas que cette route, si la position des Cathéens est exacte.

La province qui sépare le Biah du Ravee se nomme Bari, et n'a que dix-sept coss de largeur ; le nombre des troupes, qui excède cent soixante mille hommes (1), et le revenu considérable de cette province, marquent une population capable d'opposer la résistance qu'Alexandre éprouva dans le

(1) L'Ayeen Akbary.

pays (1). Là se terminèrent ses conquêtes ; et mon objet n'est pas d'aller plus loin. Mais comme il reste encore une rivière pour compléter la série des fleuves du Panje-ab, il ne peut être inutile ni désagréable pour le lecteur de la connoître toute entière, ainsi que la liaison des parties de ce tout entr'elles.

La cinquième rivière est donc :

Le *Saranga* ou *Saranges*...	D'Arrien.
L'*Hesudrus*	De Pline.
Le *Zadadrus*, *Zaradrus* (2), *Zardrus*	De Ptolémée.
Le *Shatooder*, *Shetooder*...	Du Sanscrit et de l'Ayeen Akbary.
Le *Satludj*, *Setlooge* et *Satluz*.	De Tieffenthaler.
Le *Setlej*, *Setledge*	De Rennell.
Le *Seteluj*	Du Persan et de l'Hindoustân.

(1) Dix-sept mille hommes furent tués à Sangala, la capitale, et plus de soixante-dix mille furent faits prisonniers dans la ville. *Voyez* Arrien, *page 227, liv. V.* La largeur de ce Doo-ab est mesurée par la route : mais la province elle-même a une étendue considérable. (*N. de l'A.*)

(2) Il y a ici une autre transposition des syllabes. (*N. de l'A.*)

Dans le Shetooder du Sanscrit, nous trouvons l'Hesoodrus de Pline; et dans le Satludj ou Satluz, le Zardrus de Ptolémée. Anquetil du Perron nous apprend que Zardluz est l'orthographe propre de ce nom en langue persane, et que le mot écrit en caractères grecs donneroit nécessairement Zardrus. La source de cette rivière est fort éloignée au nord-est, dans les montagnes de Ghaloor : en descendant de ces montagnes, il précipite son cours jusqu'à Feerouz-poor, où il reçoit le Biah; et les deux fleuves ainsi réunis, vont se décharger soit dans le Chen-ab, soit dans l'Indus lui-même, comme je l'ai déjà fait remarquer. Arrien parle d'une rivière nommée Neudrus, qui se joint au Saranges (1); mais il ne nous donne aucun indice particulier à l'aide duquel nous puissions découvrir quelle est cette rivière. Peut-être est-ce le Caûl, qui, selon de la Rochette, sort du Setludj, puis va s'y rejoindre, ou qui, suivant d'autres auteurs, a une source séparée, et vient du nord-est se réunir à ce fleuve. Comme Arrien déclare n'avoir que des doutes sur tout

(1) Peut-être plutôt au Ravee. (*N. de l'A.*)

et le Burhampooter (1) ; sa dernière source reste toujours inconnue. La chaîne de montagnes qui se prolonge par Qandahâr, le *Paropamisus* des anciens, et la résidence des Aghvans ou Afghans de nos jours, s'étend vers le nord jusqu'à Kâboul, et recèle la source de ces rivières qui viennent de l'ouest se jeter dans l'Indus ; si cette chaîne est coupée par l'Indus, elle s'élève encore du côté oriental de ce fleuve, et, se partageant pour former un cercle autour de Kachmyr, elle laisse échapper le Chelum ou Hydaspe de sa partie septentrionale, tandis que, de sa partie méridionale, sortent l'Acesines, l'Hydraotes et l'Hyphasis. Les montagnes qui couvrent Kachmyr à l'est, paroissent se diviser de nouveau en deux chaînes, nommées Tchamou par Chereffeddin, et Jemmoo par les modernes. Entre ces deux chaînes de montagnes est la route que suivit Tymour dans son retour de Dehly (2); c'est aussi dans leur sein que

---

(1) Arrien assure le contraire. (*N. de l'A.*)

(2) Voilà la raison pour laquelle, à son retour, nous le trouvons au Gen-ave [Chen-ab] sans qu'il soit question des rivières plus orientales du Panje-ab. (*N. de l'A.*)

nous devons trouver, selon toute probabilité, les sources du Setledj.

Les pluies qui tombent dans ces montagnes, grossissent tous les fleuves qui joignent l'Indus de l'ouest ou de l'est, environ vers le solstice d'été (1); et c'est ce qui fit qu'Alexandre et Tymour, lesquels avoient formé l'un et l'autre le plan d'une campagne d'été, éprouvèrent tous les inconvéniens de la saison d'hiver. On peut indiquer Moultan comme la limite au-delà de laquelle ces pluies ne s'étendent pas; et depuis Moultan, l'Indus, comme le Nil, coule vers la mer à travers un pays que rafraîchissent rarement des ondées bienfaisantes ou une rosée salutaire, et qui semble condamné à une stérilité éternelle (2), si l'on en excepte toute-

(1) Les pluies cessent en octobre, et un vent froid de nord souffle pendant cinq ou six mois. *Bernier.* — Point de pluies dans le Scindi. *Voyez* Strabon, *liv. XV, page 691*. Cet historien dit que les pluies, dans la partie plus élevée du pays, commencent dès les premiers jours du printemps, et durent jusqu'au coucher de l'Arcturus [jusqu'à l'automne]. (*N. de l'A.*)

(2) Le pays situé sur les deux bords de l'Indus, est à peine susceptible de culture, à quelque distance que ce soit du fleuve. Sur le fleuve lui-même, nous voyons

fois une langue de terre étroite qu'arrosent les eaux du fleuve.

En suivant la flotte dans sa navigation à travers cette partie abandonnée, il est difficile de découvrir une situation topographique pour les tribus qu'Alexandre trouva à conquérir. Nous recueillerons bien à ce sujet quelques lumières éparses dans l'Ayeen Akbary, dans les ouvrages de d'Anville et du major Rennell; mais à moins de supposer qu'un meilleur gouvernement et une plus grande industrie avoient produit de son temps une population supérieure en nombre à celle dont nous parlent les relations des auteurs ou voyageurs modernes, la conquête dut être un objet de très-peu d'importance pour ce héros (1).

Si j'avois assez de loisir et de courage

des pâturages et des troupeaux; mais au-delà de ces pâturages, dans la partie orientale, est un désert terminé par les montagnes Sand, qu'habitent les Ashambetees ou Jams : à l'ouest, on trouve un autre désert qui s'étend jusqu'à cette chaîne de rochers où est établie la résidence des Belootches. (*N. de l'A.*)

(1) Behker et Sewee sont les seuls pays qu'on rencontre dans cette partie. J'ai donné ci-après un apperçu de leur force et de leur puissance relatives. (*N. de l'A.*)

pour qu'il me fût possible de suivre, en quelque sorte, à la trace, le vainqueur de l'Inde dans ses diverses campagnes, je suis persuadé que l'exactitude géographique d'Arrien, toutes les fois qu'il écrit d'après Ptolémée et Aristobule, ne se reconnoîtroit pas moins dans les pays situés à l'ouest de l'Indus que dans ceux placés à l'est. Mais, je le répète, ce n'est pas là notre objet aujourd'hui. Mon intention a été de démontrer que l'ordre des fleuves du Panje-ab est le même dans Arrien, Ptolémée et l'Ayeen Akbary, et que les noms conservés dans Ptolémée correspondent tous à ceux du Sanscrit. Pour que la preuve fût complète, il falloit se reporter à une époque où le Sanscrit étoit la langue naturelle du pays, où la communication avec des peuples étrangers ne l'avoit point encore altéré, où enfin les invasions des Grecs, des Tartares ou des Perses, n'avoient pas produit encore le fâcheux effet de le corrompre. Je conclus de tout ceci, que les divers noms de ces fleuves, vérifiés d'après Ptolémée, Arrien et le Sanscrit, sont tels que les présente le tableau suivant :

Arrien.	*Ptolémée.*	*Le Sanscrit.*
Hydaspes.	Bidaspes.	Bidasta *ou* Bedusta.
A-kesin-es.	Sandabala.	Chandar-Bahka.
Hydraotes.	Rhuadis.	Iyrawutti.
Hyphasis.	Bipasis.	Beypasha.
Saranges.	Zadadrus.	Shatooder *ou* Satludj.

NIKAIA OU NICÉE.

III. Après avoir constaté d'une manière certaine quelles sont les diverses rivières du Panje-ab, indiqué les rapports qui les unissent, ainsi que les jonctions qui s'opèrent entr'elles, il nous faut retourner à l'Hydaspe ou Chelum, pour chercher la position de Nicée. Elle n'est pas difficile à découvrir ; car, bien que la route actuelle d'Attock à Lahore traverse le Chelum à Rotas, et qu'il eût été conforme au plan déjà tracé de conduire Alexandre par cette route, Arrien nous dirige avec tant de précision vers un autre point, qu'il est presque impossible que nous nous égarions. Sur l'Hydaspe, dit-il, à un endroit où ce fleuve fait un détour, est une île que ses eaux environnent, avec un second bras, ou canal artificiel, du côté oriental. Au-dessous de la

pointe méridionale de cette île, et du lieu où les eaux du fleuve se réunissent, Porus avoit conduit son armée sur la rive orientale. Alexandre, laissant Cratère opposé à ce prince avec un corps considérable de troupes, marcha de nuit pour effectuer un passage vers l'autre rive, à couvert de cette île. Il s'embarqua sur une galère, et fit conduire ses troupes dans des bateaux qui avoient été transportés par terre depuis l'Indus : mais à peine les eut-il mises à terre, qu'il se trouva engagé dans un autre canal qui, venant d'être grossi par les pluies du solstice, présenta de grands obstacles avant qu'on parvînt à le passer à gué. Ce passage une fois effectué, Alexandre tourna sur sa droite, suivit le cours du fleuve, et, après avoir défait le fils de Porus, s'avança vers le lieu où le monarque indien avoit amené ses troupes contre celles que commandoit Cratère. Là se donna la bataille : et là, nous devons trouver la position de Nicée (1).

La distance du camp d'Alexandre sur le

---

(1) Le major Rennell, dans son Mémoire, *page 93*, conclud qu'Alexandre passa le Chelum à Rotas : mais sur la carte dont ce mémoire est accompagné, il place

côté occidental du fleuve jusqu'à la pointe de l'île, est déterminée par Arrien, et peut s'évaluer à neuf milles. Si donc nous découvrons, dans la géographie moderne, une île qui corresponde à celle d'Arrien, nous avons un point bien précis qui nous est donné, et il ne reste plus qu'à fixer la position de Nicée à la distance convenable au-dessous de cette même île. Nous la trouvons, cette île, située sur un détour du Chelum ou Hydaspe, environ à vingt-huit

---

Nicée plus bas, à vingt-huit milles de distance, ci .... 28 milles.

Jamad, par de la Rochette.........	60.
Selon la première carte de Rennell...	65.
Suivant la deuxième édit. de cette carte.	28.

Arrien dit qu'Alexandre marcha cent cinquante stades depuis son camp jusqu'à l'île. D'après un calcul fait sans trop de précision, j'évalue cet espace à neuf milles. Comme le stade d'Arrien ne nous offre rien de déterminé, ainsi qu'on l'a déjà pu voir dans cet ouvrage, tout ce que je puis dire, c'est qu'il ne s'agit point ici du stade de huit au mille; car si cela étoit, il faudroit qu'Alexandre eût fait deux fois dix-huit milles, transporté une armée d'un côté du fleuve à l'autre, et donné deux batailles, tout cela dans l'intervalle de dix-huit ou vingt heures. *(N. de l'A.)*

milles au-dessous de Rotas, et dans une ligne plus directe entre Attock et Lahore, que Rotas même. La route, selon toute apparence, passoit en cet endroit dans des temps plus reculés, et n'a été détournée du côté de Rotas que parce que l'île offroit un poste très-fort, avantage qui devient toujours dans l'Inde une source d'exactions. Cette île est appelée *Jamad* par de la Rochette, et par le major Rennell dans la seconde édition de sa carte. La première qu'a publiée ce géographe, présente un fort, connu sous le nom de Fort de Châh-Buldien, l'équivalent, selon moi, du nom de Chehabeddin, dont nous parle Cherefeddin (1). Il est assez remarquable qu'à seize cents ans d'intervalle, Chehabeddin s'opposa aux progrès de la marche de Tymour, presque dans le même endroit où Porus eut à combattre Alexandre (2). D'après la résis-

---

(1) *Vol. III, page 48,* édition française. *(N. de l'A.)*

(2) « Chehabeddin Mobarec étoit prince d'une île de la rivière de Jamad. Il avoit un grand nombre d'officiers et de domestiques, et il étoit puissant en biens et en meubles ». *Cheref-eddin*, tome III, *page 48.*

A ce passage, le traducteur (Petis de la Croix) ajoute la note suivante:

tance de Chehabeddin, on peut présumer que l'île est couverte de montagnes et de bois, telle que l'a décrite Arrien. Qu'elle fût une place importante du temps de Tymour (1), c'est ce qui ne sauroit être révoqué en doute; car le fleuve, au moins dans cette partie de son cours, prenoit le nom de Jamad; et s'il y avoit une route qui y conduisît d'Attock, il dut par conséquent y en avoir une autre de ce fort à Lahore.

Nicée étant le point de départ de la flotte, j'établirai la longitude et la latitude de ce lieu d'après la méthode imaginée par Gossellin pour rectifier Ptolémée; et comme un des objets principaux de cet ouvrage est de concilier l'ancienne géographie avec la géographie moderne, le système de Gossellin mérite d'être pris ici dans une considération particulière.

Je ne me soumets pourtant pas à adopter ce systême dans toutes ses parties. Je ne

---

« Jamad, rivière près de l'Indus. C'est la suite de la rivière de Dendana, qui vient de Kachmyr ». (*N. de l'A.*)

(1) « Se confiant à la force de son île, qu'il croyoit inaccessible ». *Cheref-eddin, page 49*. (N. de l'A.)

crois pas non plus que la géographie d'Eratosthène fut fondée, ainsi que l'avance Gossellin, sur une hypothèse plus ancienne et meilleure, soit des Chaldéens, soit des Egyptiens, soit des Grecs (1). J'hésite aussi beaucoup à penser avec lui qu'un stade soit la sept-centième partie d'un degré d'un grand cercle (2) : car j'estime qu'il est bien plus près d'une six-centième partie, et j'ai pour autorité à cet égard l'opinion de d'Anville.

---

(1) Gossellin dit, au contraire, que cette géographie perfectionnée n'a pu être l'ouvrage ni des Egyptiens, ni des Grecs : il ne parle point des Chaldéens. *Voyez* la Géographie des Grecs analysée, *pag.* 43, 45. (N. du T.)

(2) Cette évaluation est pourtant, à ce qu'on assure, celle d'Eratosthène. (*N. de l'A.*)

Gossellin ne s'est pas contenté d'*assurer*, mais il a prouvé, par les autorités réunies d'Hipparque, de Géminus, de Strabon, de Pline, de Censorin, de Vitruve, de Macrobe, de Martianus Capella, et par une foule de calculs et de combinaisons, que le stade dont Eratosthène s'est servi pour établir son systême géographique, étoit de la sept-centième partie d'un degré du grand cercle de la terre. *Voyez* l'article *Eratosthène*, dans la Géographie des Grecs analysée. *(N. du T.)*

Le stade olympique s'évalue d'ordinaire à six cents pieds grecs (1), et le pied grec est, à peu de chose près, égal à celui d'Angleterre. Huit de ces stades (2) sont estimés équivalens à un mille romain, et il y en a neuf environ dans un mille anglais. Mais

---

(1) Quelques auteurs le font de six cent vingt-cinq. *Voyez* d'Anville, Mes. itin. *page 70 ;* voyez aussi la Géographie de Blair, *page 67*. (N. de l'A.)

(2) Huit et un tiers, suivant Polybe. *Voyez* Strabon, *page 322 ;* et en cela il faut qu'il y ait erreur, ou quelque chose qui ne s'entende pas.

D'Anville ne compte jamais ce tiers de Polybe dans son calcul.

600 pieds	=	$94 \frac{1}{2}$ toises de France.
$94 \frac{1}{2}$		$94 \frac{1}{2}$
8		9
752		846
4		$4 \frac{1}{2}$
756 toises; mille rom. de d'Anv.		$850 \frac{1}{2}$ toises.

Mais le mille anglais, suivant d'Anville, est de huit cent vingt-six toises; de sorte que huit stades olympiques égalent un mille anglais, plus vingt-quatre toises et demie. (*N. de l'A.*)

comme mes autorités sont celles d'écrivains français, le calcul sera plus facile à établir en toises qu'en mesures d'Angleterre. La toise de France étant de six pieds, et le pied de France au pied d'Angleterre à-peu-près comme seize est à quinze, la réduction se trouve facile à faire pour quiconque desire d'établir une comparaison avec le mille anglais. Observons d'abord que d'Anville estime soixante-quinze milles romains égaux à un degré d'un grand cercle, et cherchons ensuite lequel de cinq cents, six cents ou sept cents stades correspond le mieux à cette évaluation d'un degré.

Le mille romain de 75 au degré, produit 56,700 toises.
Le stade de 500 au degré.............. 47,250
Celui de 600........................ 56,700
Celui de 700........................ 66,150.

D'où il résulte que le calcul de six cents stades au degré, contient exactement le même nombre de toises que l'estime par le mille romain, ce qui, dans le fait, devoit être ainsi. Pourquoi donc Gossellin adopte-t-il le stade de sept cents au degré, dans la méthode par laquelle il rectifie les longi-

tudes de Ptolémée ? C'est ce dont je ne devine pas la raison (1).

---

(1) C'est une erreur commune à la plupart des géographes modernes, de confondre le stade olympique avec le stade astronomique des anciens, ou de vouloir conclure la longueur du stade, de la longueur du mille romain. Mais le stade d'Olympie et le mille romain n'ont jamais été autre chose que des mesures locales et de convention, tandis que le stade de sept cents au degré étoit une partie aliquote de la mesure de la terre. Il s'ensuit donc que sept cents stades d'Eratosthène valent, dans l'hypothèse de la terre sphérique, adoptée par les anciens, 57,060 toises, et non 66,150, comme le dit l'auteur de cet ouvrage.

Quant à la méthode de réduction pour les longitudes de Ptolémée, Gossellin a fait voir que le stade dont cet ancien s'est servi, est le même que celui d'Eratosthène ; mais que la graduation de Ptolémée ne renfermant que cinq cents stades par degré au lieu de sept cents qu'il auroit dû lui donner, il falloit, pour rectifier les longitudes de ce géographe, les réduire en degrés de sept cents stades.

Cette note, et plusieurs autres encore, que je m'empresserai chaque fois de restituer à leur auteur, m'ont été communiquées par un savant dont la modestie égale les lumières. Il a bien voulu se charger de répondre au docteur Vincent, et de prouver avec quelle légèreté les Anglais nous critiquent. Pour prix de ce service important, et des observations utiles dont il a enrichi

Son systême est que la carte d'Eratosthène étoit une carte plate (1) sur laquelle le principal parallèle passoit par Rhodes, mais que la carte de Ptolémée étoit sphérique, et que, comme ce géographe estimoit cinq cents stades égaux à un degré d'un grand cercle, il en comptoit quatre cents au degré sur le parallèle de Rhodes. Mais Gossellin prétend que Ptolémée auroit dû mettre cinq cents stades au degré sur le parallèle de Rhodes (car telle étoit l'évaluation d'Eratosthène lui-même), et prendre sept cents stades au degré à l'équateur.

La méthode imaginée en conséquence par Gossellin pour corriger les longitudes de

---

mon travail, il a exigé de moi un silence absolu sur cet acte de zèle de sa part pour l'intérêt des sciences. Je défère à son vœu en m'abstenant de le nommer: mais, quoiqu'il se soit flatté de rester inconnu, je me persuade facilement que le mérite de ses notes, et la nature même du sujet bien considérée, trahiront ses espérances. (*N. du T.*)

(1) Dalrymple approuve l'usage des cartes plates ou cartes de Mercator, et la règle donnée pour calculer la véritable longitude, suivant la diminution du degré de longitude, proportionnellement à la distance de l'équateur. (*N. de l'A.*)

Ptolémée, consiste à multiplier la longitude par cinq cents, et à diviser le produit par sept cents, afin de réduire des stades de cinq cents au degré à ceux de sept cents. Le succès de cette méthode est vraiment extraordinaire. Après avoir développé le principe qui lui sert de base, je dois en laisser la défense à Gossellin lui-même. Elle sera, quoi qu'il en soit, le mode de calcul que j'adopterai dans la suite de cet ouvrage, pour déterminer la longitude des principaux lieux.

C'est un fait bien reconnu, que les latitudes de Ptolémée sont plus exactes que ses longitudes; et la raison qu'en donne Gossellin, est que ce géographe comptoit sept cents stades au degré de latitude, tandis qu'il n'en mettoit que cinq cents au degré de longitude. Il n'est pas nécessaire que j'entre dans l'examen de cette question; je regarde comme plus inutile encore d'instruire le lecteur qu'un degré de tout grand cercle est égal; mais une autre difficulté m'embarrassoit; elle consistoit à me procurer un état exact de la différence de longitude entre les îles Fortunées ou l'île de Fer (qui est le premier méridien de Ptolémée), et le mé-

ridien de Greenwich ou de Paris, d'après lequel la plupart des cartes que j'avois sous les yeux étoient dressées. Je consultai à cet égard de la Rochette (1), dont la science aussi vaste que profonde le rend très-propre à résoudre des problêmes beaucoup plus compliqués. Sa réponse à ma question est imprimée dans l'appendix de cet ouvrage (2). Elle porte en résultat, que Ptolémée établit la différence de longitude entre l'île de Fer et Londres, à vingt degrés, tandis que la différence réelle, suivant les Tables de Maskeline, est de 17° 40′ 13″. Voilà donc la donnée sur laquelle il faut se régler; et au lieu de 3° 30″, que Ptolémée reconnoît entre Londres et Paris, la véritable différence est de 2° 25′ 37″.

---

(1) De la Rochette est l'auteur d'un grand nombre de diverses cartes publiées par Faden. Deux de ces cartes sont particulièrement à distinguer, l'une de l'Inde, l'autre de la Propontide. Elles ont placé de la Rochette au rang des premiers géographes modernes. Il en a composé aussi une pour les conquêtes d'Alexandre : je me la serois procurée pour mon ouvrage, si j'avois osé en risquer l'acquisition. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* l'Appendix, *n°. II.* (*N. de l'A.*)

Muni de ces instructions préparatoires, je prends la ville de Nicée sur l'Hydaspe, pour objet de ma première expérience, c'est-à-dire, l'île de Jamad dans le Chelum, d'où j'estime que la flotte mit à la voile pour la première fois.

Ptolémée n'a point Nicée dans ses Tables, mais seulement Bucéphala (1) : toutefois, comme on présume que Bucéphala étoit située sur la rive opposée du fleuve, la différence n'est pas considérable.

Longitude de Jamad, par le major Rennell, 71° 50′ est de Greenwich;

Longitude de l'île de Fer, 17° 40′ ouest de Greenwich.

---

(1) *Voyez* Cellarius, *tome II, page 529*. (N. de l'A.)

« Alexandre voulut, dit d'Anville, qu'en mémoire de son cheval qui avoit pu lui rendre un dernier service en cette journée, une autre ville sur la rive opposée fût nommée *Bucephala*. Il est remarquable de la voir paroître dans la carte itinéraire appelée *Table Théodosienne*, quoique postérieure de sept à huit cents ans, et dans laquelle le nom est *Alexandria Bucefalos*. Le lieu actuel qui peut répondre à Nicée et à *Bucephala*, est ignoré, faute d'une connoissance particulière de ce local ». *Antiq. géogr. de l'Inde*, par d'Anville, *pag. 25 et 26*. (N. du T.)

Véritable différence de longitude entre Jamad et l'île de Fer, 89° 30′ 0″.

Longitude par Ptolémée, 125° 30′ 0″.

La méthode de Gossellin rectifie ainsi l'erreur de ce géographe :

Longitude de Ptolémée, 125 $\frac{1}{2}$
500 stades.
62500
———
250
———
stades, 700 | 62750 | 89
5600
———
6750
6300
———
450
60 minutes.
———
700 | 27000 | 38
21000
———
6000
5600
———
400 à réduire en secondes (1).
———

J'ai pensé que l'on trouveroit ce procédé

---

(1) La manière dont ce calcul est posé par l'auteur

satisfaisant, et d'autant plus, que j'ai souvent éprouvé le besoin d'y recourir moi-même pour mon instruction personnelle. Je le soumis à Wales : ce savant astronome, remarquant que 89° 38′ ne donnoient que huit minutes de plus que la véritable différence de longitude, me répondit « que la méthode imaginée par Gossellin pour rectifier l'erreur de Ptolémée, réussissoit merveilleusement ici ; mais qu'il ne se rappeloit pas d'une manière bien positive, si

---

anglais, est trop compliquée. La méthode suivante paroîtra peut-être plus simple.

```
  125°  30′
   500
 ─────────
 62500
   250
 ─────────
 62750 | 700
       ──────────
  6750   89°  38′
   450
    60
 ─────────
 27000
  6000
   400
```

(Note communiquée au Trad.)

Ptolémée avoit dit en effet quelque part, qu'il prît cinq cents stades pour un degré d'un grand cercle ». J'ai fait, à cet égard, des recherches particulières dans Ptolémée ; toutes ont été sans succès : d'où je suis forcé de conclure que ce qu'a dit Gosselin, il l'a plutôt avancé *par induction* qu'il ne l'a trouvé dans Ptolémée, et qu'il a tiré cette induction d'une comparaison entre la carte plate d'Eratosthène et la carte sphérique de Ptolémée (1).

---

(1) Voici quelques-uns des passages du premier livre de la Géographie de Ptolémée, qui ont échappé aux recherches de MM. Vincent et Wales.

Ptolémée, parlant de Marin de Tyr dans le chapitre XI de ses prolégomènes, dit : *Deindè partem unam, qualium est circulus maximus trecentorum sexaginta, quingenta in terrâ constituere stadia, id verò confessis dimensionibus consonum est.* « Marin..... se » conforme aux mesures généralement avouées, quand » il dit qu'un degré, c'est-à-dire, la 360[e] partie d'un » grand cercle de la terre, contient 500 stades ».

Dans le chapitre X, Ptolémée, voulant corriger la trop grande étendue que Marin avoit donnée à la largeur de la terre, dit qu'il croit devoir placer la région *Agisymba* et le cap *Prasum* sous le parallèle opposé à celui de Méroé : *Hoc est, qui ab æquinoctiali meridiem versùs distat gradibus æqualibus sedecim ac*

NICÉE.

Longitude par Ptolémée, de l'île de Fer.	125°	30′	0″
Longitude de Ptolémée, réduite au méridien de Greenwich, et corrigée par la méthode de Gossellin.	89	38	0
Longitude par Rennell.	89	30	0
Latitude par Ptolémée.	30	20	0
Latitude par Rennell	31	40	0
Latitude par la Rochette	31	30	0

---

tertiâ unâ cum duodecimâ, stadiis verò octo millibus ac duceniis ferè. « Sous le parallèle qui est à 16° 25′ ou » environ 8200 stades au midi de l'équateur ».

Dans le chapitre XIII, où Ptolémée discute plusieurs distances en longitude que Marin avoit trop étendues, il dit qu'elles doivent être réduites; savoir :

Celle du promontoire Cory à Curura.... *stadiorum sexcentorum septuaginta quinque, partis verò unius ferè cum tertiâ; propterea quòd paralleli, per loca hæc, nullo notabili discrimine à maximo differant circulo.....* « à 675 stades, ou environ 1° 20′, parce que les paral» lèles du *Cory* et de *Curura* ne diffèrent pas beaucoup » d'un grand cercle de la terre ».

Celle de Curura à Palura..... *stadiorum quinque millium ducentorum quinquaginta, partium verò decem et semis.....* « à 5250 stades, ou 10° 30′ ».

Celle de Palura à Sada..... *stadiorum octo millium*

C'est donc à Nicée (1) que nous fixons le départ de la flotte, le vingt-troisième jour d'octobre de l'an 327 avant J. C. J'ai déjà fait connoître, avec d'assez grands détails, quelles furent les vues d'Alexandre lorsqu'il entreprit la navigation pour laquelle

---

sexcentorum septuaginta, partium verò decem et septem cum unâ tertiâ..... « à 8670 stades, ou 17° 20′ ».

Celle de Sada à Temala..... *stadiorum mille nongentorum et quadraginta, partium verò trium ferè et semis ac unius tertiæ*..... « à 1940 stades, ou environ » 3° 50′ ».

Celle de Temala à la Chersonèse d'Or..... *stadiorum nongentorum, partis verò unius cum quintis quatuor*..... « à 900 stades, ou 1° 48′ ».

Il résulte incontestablement de ces différentes réductions faites par Ptolémée lui-même, qu'il a toujours compté 500 stades pour un degré du grand cercle de la terre : ainsi ce n'est ni par *induction*, ni par esprit de *système*, que Gossellin avoit avancé ce fait généralement connu. J'aurois beaucoup abrégé cette note, si les doutes et les expressions du docteur Vincent ne sembloient jeter de la défaveur sur les bases d'une méthode dont il va néanmoins se servir, et que nos géographes emploient d'ailleurs avec beaucoup de succès. (Cette note, du même auteur que les précédentes, a été communiquée par lui au Traducteur.)

(1) Diodore *(liv. XVII, page 234)* prétend qu'elle partit de l'Acesines. *(N. de l'A.)*

il prépara cette flotte ; mais les inquiétudes dont son esprit étoit agité, ne se découvrent nulle part davantage que dans la relation d'Arrien (1), ou dans le langage de Néarque lui-même.

Il redoutoit, dit l'historien, la longueur du voyage, les dangers d'une côte déserte, le risque de manquer de ports, et la difficulté des approvisionnemens. Cette seule idée, que la moindre faute pouvoit ternir l'éclat de ses anciens exploits, l'effrayoit : toutefois, le desir de tenter quelque chose de nouveau, d'extraordinaire, finissoit par l'emporter. Mais quel étoit le chef sur lequel il devoit se reposer du soin de commander une pareille expédition ? quel homme seroit capable d'inspirer à ses guerriers la confiance nécessaire, ou de leur persuader qu'en les employant dans une

---

(1) L'entretien de Néarque avec Alexandre au sujet de la navigation projetée par ce prince, n'a lieu, dans la relation d'Arrien, qu'après que la flotte fut arrivée à Pattala : mais comme Néarque commanda pendant la descente de l'Indus, il est beaucoup plus probable qu'Alexandre consulta cet officier avant de l'avoir nommé pour la première fois, que lorsqu'il exerçoit déjà les fonctions de chef. (*N. de l'A.*)

entreprise aussi hardie, on ne les conduisoit pas à leur perte ? « Telles étoient, écrit Néarque, les pensées qui tourmentoient Alexandre, lorsqu'il m'ordonna de venir le trouver, et me consulta sur le choix d'un commandant. — L'un, me dit ce prince, donne pour excuse de son refus, qu'il regarde les obstacles comme insurmontables; d'autres n'ont pas l'énergie qu'exige un projet de cette importance; ceux-là ne songent déjà plus qu'aux moyens de retourner dans leur patrie; beaucoup d'autres ne me conviennent pas par mille raisons particulières. — Quand il m'eut parlé ainsi, continue Néarque, je m'offris moi-même pour être le chef de l'expédition; je lui promis qu'avec la protection de Dieu (1), je conduirois heureusement la flotte jusque dans le Golfe Persique, si la mer étoit navigable; je lui répondis, en un mot, du succès de l'expédition, autant qu'il dépendoit d'un homme d'en assurer la réussite ». Alexandre hésita; il aimoit Néarque, et ce dévoument si prompt de la part d'un officier

---

(1) Τοῦ Θεοῦ, porte le texte. Arrien étoit disciple d'Epictète. (*N. de l'A.*)

chéri de lui, ne pouvoit qu'ajouter à l'admiration qu'il lui avoit inspirée. Mais comment pouvoir se résoudre à exposer un ami si précieux, aux hasards et aux accidens d'un tel voyage? Néarque persista dans son offre, et supplia le prince de ne pas rejeter ses services. Enfin Alexandre, qui ne l'avoit peut-être consulté que dans l'espoir que son courage le porteroit à se proposer lui-même, céda à ses instances, et le nomma amiral de la flotte. Ce choix répondit à son attente; car les guerriers destinés à faire partie de l'embarquement, ne considérèrent plus l'expédition comme une entreprise désespérée, du moment où ils surent qu'ils auroient pour chef un homme qui étoit si fort avant dans la faveur et dans la confiance d'Alexandre, un homme qu'ils se persuadoient que le roi n'auroit jamais voulu exposer à des dangers inévitables. Une généreuse ardeur remplaça la crainte; les vaisseaux furent équipés: non-seulement on n'oublia pas le nécessaire, on prodigua le superflu. Les officiers se disputèrent l'honneur de réunir le plus grand nombre de meilleurs matelots, et de les porter au complément le plus effec-

tif (1). En un mot, on n'envisagea que la perspective du succès, et toute idée de crainte s'évanouit.

L'affaire qui pressoit davantage étoit la nomination des officiers. Il nous en est parvenu une liste qui, évidemment, n'indique pas ceux qui firent le voyage entier, mais bien les noms des chefs qui eurent un commandement temporaire pendant la descente du fleuve. Le nombre monte à trente-trois; il fait connoître celui des galères (2). Mais de tous ces officiers, il n'en est pas un seul, si l'on en excepte Archias, dont on puisse affirmer avec certitude qu'il ait été employé dans la navigation autour de la côte.

---

(1) Ἐκπληρώμετα.

(2) Il est vrai qu'Arrien nous dit, *page 236*, que les *triacontères* étoient au nombre de quatre-vingts. Mais sous ce nom, qu'il faut sans doute considérer comme un titre général, il classe, suivant toute apparence, les *hémiolies*, ou galères à demi-pont. Ces hémiolies, au rapport de Gronovius, étoient des vaisseaux à demi-pont : mais Casaubon, sur Athénée, *liv. V*, *page 203*, prétend que ces vaisseaux avoient deux rangs de rames depuis l'avant jusqu'au mât, et un seulement depuis le mât de l'arrière. *Voyez* les notes de Casaubon sur Athénée, *page 737*. (N. de l'A.)

MACÉDONIENS.

1. Héphestion, fils d'Amyntor.
2. Léonnatus, — d'Eunus.
3. Lysimachus, — d'Agatocle.
4. Asclépiodore, — de Timandre.
5. Archon, — de Clinias.
6. Démonicus, — d'Athénée.
7. Archias, — d'Anaxidotus.
8. Ophellas, — de Silénus.
9. Timanthes, — de Pantiades.

Ces officiers étoient tous citoyens de Pella.

10. Néarque (1), fils d'Androtime.
11. Lampédon, — de Larichus.
12. Androsthène (2), — de Callistrate.

Tous trois, citoyens d'Amphipolis.

13. Cratère, fils d'Alexandre.
14. Perdiccas, — d'Orontes.

Ils étoient natifs d'Orestes.

---

(1) Néarque étoit Crétois de naissance, mais citoyen d'Amphipolis. (*N. de l'A.*)

(2) Strabon, *p. 766*, parle d'un Androsthène de Thase, qui s'embarqua avec Néarque ; mais il ne dit pas en quelle qualité. J'incline assez à penser que c'est le même Androsthène qui descendit le Golfe Persique pour reconnoître la côte d'Arabie. *Voyez* Arrien, *liv. VII, p. 301*. (N. de l'A.)

15. Ptolémée, fils de Lagus.
16. Aristhonoüs, — de Pisée.

Natifs d'Éordée.

17. Métron, fils d'Epicharme.
18. Nicarchides, — de Simus.

Ces deux officiers étoient de Pydne.

19. Attale, fils d'Andromène.

Natif de Stymphée.

20. Peucestas, fils d'Alexandre.

Il étoit de Mieza.

21. Pithon, fils de Cratéas.

D'Alcomène.

22. Léonnatus, fils d'Antipater.

D'Égée.

23. Pantauchus, fils de Nicolaüs.

D'Aloris.

24. Mylléas, fils de Zoïle.

Natif de Bérée.

(Ici se termine la liste des officiers, macédoniens de naissance.)

25. Médius, fils d'Oxynthémis.

Il étoit de Larisse en Thessalie.

26. Eumène, fils d'Hiéronyme.

Natif de Cardie.

27. Critobule, fils de Platon.
Natif de l'île de Cos.

28. Thoas, fils de Ménodore.
29. Méandre, — de Mandrogène.
Ces deux officiers étoient de Magnésie.

30. Andron, fils de Cabelas.
De Téos.

31. Nicoclès, fils de Pasicrate.
Né à Soli, en Chypre.

32. Nithadon (1), fils de Pnytagoras.
De Salamis, en Chypre.

33. Magoas (2), fils de Pharnuches.
Perse de naissance.

Onésicrite d'Astypalée, pilote du vaisseau même que montoit Alexandre.

Evagoras, fils d'Eucléon, Corinthien, secrétaire ou commissaire de la flotte.

Au lieu de cette insignifiante nomenclature d'officiers, dont le plus grand nombre n'accompagna certainement pas Néarque

---

(1) Nithaphon, selon Gronovius. *(N. de l'A.)*

(2) Gronovius écrit *Bagoas*. Mais pourquoi? Cet eunuque avoit à peine accompagné l'armée. *(N. de l'A.)*

autour de la côte, et qui, pour la plupart, ne se trouvent cités que dans cette occasion, il seroit plus satisfaisant pour nous qu'on eût conservé (en supposant toutefois la chose possible) une liste exacte de ceux qui allèrent reconnoître les premiers la mer des Indes; mais parmi tous ces noms que je viens de mettre sous les yeux du lecteur, les deux seuls qui se présentent de nouveau dans la suite de la relation, sont ceux d'Archias et d'Onésicrite.

Si le journal entier de Néarque nous a été transmis par Arrien, nous sommes un peu fondés à faire un reproche au commandant de cette mémorable expédition, de ce qu'en rappelant avec soin tout ce qui pouvoit contribuer à sa gloire personnelle, il n'a pas sauvé de l'oubli les noms de ses braves compagnons. Héphestion, Léonnatus, Lysimachus, Ptolémée, Cratère, Attale, Peucestas, et sans doute beaucoup d'autres comme eux, n'eurent, selon toute vraisemblance, qu'un commandement honoraire ou momentané; et le silence de Néarque à l'égard des autres jette quelque incertitude sur le reste du catalogue. Nulle part, non plus, nous ne trouvons des ren-

seignemens précis sur le nombre de vaisseaux ou d'hommes qui accompagnèrent cet officier jusqu'à la fin du voyage. Si nous supposons que les vaisseaux de guerre étoient seuls propres à faire le service, les trente galères purent contenir deux à trois mille hommes (1). Mais cette évaluation, et du nombre des galères et de celui des hommes, est fort incertaine; et, dans le fait, on la trouvera portée trop haut, si l'on considère le peu de ressources que la flotte réussit à se procurer durant le voyage, et l'impossibilité de distinguer les gens de guerre des gens de mer.

Les matelots furent pris parmi des Phéniciens, des Egyptiens, des Cypriens, des Ioniens, des naturels des îles de l'Hellespont et de la Mer Egée, qui avoient accompagné l'armée ou comme militaires,

---

(1) Peut-être mon évaluation de ce nombre est-elle trop forte, tant ici que dans le voyage (*voyez* Kokala); car la flotte entière, y compris les bâtimens de transport, ne contenoit que huit mille hommes de troupes. Je n'ai aucune donnée positive pour calculer le nombre des matelots. A d'autres époques, il est vrai, dix-huit cents hommes de cavalerie et dix mille fantassins furent embarqués. (*N. de l'A.*)

ou dans des vues et pour des spéculations de commerce. Il est même assez raisonnable de supposer que plusieurs des naturels furent employés en qualité de rameurs, soit qu'on les y eût déterminés par l'espoir de quelques avantages, soit qu'on eût eu recours à la force pour les y contraindre; car, en général, les Grecs réservoient ce genre de service pour les esclaves, ou pour les hommes de la classe la plus voisine de l'esclavage, comme n'exigeant guère autre chose que la force du corps.

La flotte avoit été construite ou rassemblée sur l'Indus. Une partie étoit arrivée par terre jusqu'à l'Hydaspe. Les historiens évaluent le nombre des vaisseaux à deux mille (1), en y comprenant les bâtimens de toute espèce, depuis la galère jusqu'à l'allége. J'ai déjà rendu compte des moyens par lesquels Alexandre réussit à équiper une pareille flotte; et quant au succès avec lequel on en transporta une grande partie d'un fleuve à l'autre, il ne paroîtra point extraordinaire à ceux qui savent comment le même

---

(1) Dont huit cents vaisseaux de guerre et de transport. (*N. de l'A.*)

transport se fait à l'isthme de Corinthe, ou qui considéreront qu'Alexandre étoit à la tête de cent vingt mille hommes (1); que les trésors qu'il possédoit, les alliances qu'il avoit contractées, les nations qu'il tenoit dans sa dépendance ou qui lui payoient des tributs, suffisoient pour assurer à ce conquérant les services de tous les naturels habitans du pays, dès l'instant où ils lui devenoient nécessaires.

Le voyage jusqu'à l'embouchure du fleuve nous offre plutôt la description d'un triomphe, que celle d'une marche d'armée. La grandeur énorme des vaisseaux, la conduite des chevaux à bord (2), le nombre des hommes occupés sur la flotte, la pompe

---

(1) Nous devons supposer qu'il fallut employer des moyens extraordinaires; car l'espace entre l'Indus et l'Hydaspe est estimé avoir une étendue de soixante-huit coss, ou d'environ cent trente milles. A la vérité, on pourroit diminuer cette distance en descendant l'Indus; mais nous n'avons point de donnée pour savoir de combien on l'abrégeroit. (*N. de l'A.*)

(2) Il est assez probable qu'Alexandre avoit monté sa cavalerie avec des chevaux du Panje-ab. Ces chevaux sont aussi bons que des Irakies, c'est-à-dire, que des chevaux persans. *Voyez* l'Ayeen Akbary. (*N. de l'A.*)

d'un tel spectacle, tout concouroit à attirer les Indiens en foule sur les rives du fleuve. Le son des instrumens, le cliquetis des armes, les ordres donnés par les officiers, le chant cadencé des musiciens (1), les réponses (2) des matelots, le jeu des rames, et ces sons divers répercutés souvent par les montagnes qui formoient la côte et qui sembloient comme suspendues; voilà la scène majestueuse dont les historiens présentent à notre imagination le tableau, et dont les détails se ressentent évidemment de la relation laissée par des hommes qui eurent la gloire de participer à ce magnifique triomphe.

Arrien nous a donné la largeur de l'Hydaspe et de plusieurs autres rivières qui se joignent à l'Indus; mais il nous apprend que Ptolémée est son autorité pour établir celle de l'Acesines seulement. Il estime la largeur de ce fleuve, de quinze stades (3);

---

(1) Κελευσταὶ. (N. de l'A.)

(2) C'est ainsi que Gronovius rend le mot βοὴ. (N. de l'A.)

(3) *Page 222.*

celle de l'Hydaspe, de vingt (1). Quant à l'Indus, dit-il, le terme moyen de sa largeur étoit de quarante stades ; il n'en avoit que quinze aux endroits où son lit est le plus resserré. Arrien ajoute que, dans son cours depuis le confluent de l'Acesines jusqu'au Delta de Pattala (2), l'Indus étoit large de cent stades, et plus bas, vers la mer, de deux cents. De quelqu'étendue qu'on suppose le stade, cette estime est sans contredit exagérée ; et les différentes évaluations que Strabon nous a transmises (3), répandent beaucoup d'incertitude sur la matière. La plus grande largeur de l'Indus, suivant lui, étoit de cent stades ; la moyenne, de cinquante ; la moindre, de sept : d'où il résulte, en toute évidence, que ceux qui

---

(1) *Page 239.*

(2) « A Pattala, dit le respectable et savant Rollin, l'Indus se sépare en deux larges bras, et forme une île semblable au Delta du Nil, mais beaucoup plus grande ; et c'est ce qui a fait appeler ainsi la ville que je viens de nommer : car, selon Arrien, *Pattala* signifie dans la langue indienne la même chose que *Delta* dans la langue grecque ». Histoire ancienne, *VIe vol. de l'édition in-12, page 623.* (N. du T.)

(3) *Liv. XV, page 700.* (N. de l'A.)

ont supposé une différence aussi considérable que l'est celle de sept à cent, ou n'employoient pas le même stade, ou ne mesurèrent pas le fleuve au même temps de l'année. Mais il est remarquable que, s'il faut entendre du stade olympique (1) ce que nous dit Strabon relativement aux endroits où le fleuve a le moins de largeur, son évaluation s'accorde, à peu de chose près, avec celle que Forster a faite de la largeur de l'Indus au-dessus d'Attock, où il le traversa, et qui est des trois quarts d'un mille anglais (2). Forster passa l'Indus au mois de juillet, c'est-à-dire, à l'époque où les pluies devoient avoir commencé sur les montagnes, quoiqu'elles n'eussent pas gagné encore la partie la plus basse du pays. Si donc nous admettons que ces pluies eussent grossi, jusqu'à un certain point, les eaux du fleuve, nous trouverons une correspondance extraordinaire entre l'estime de l'auteur ancien et l'évaluation du voyageur moderne. Il seroit heureux que nous pussions réduire avec autant de facilité les

(1) De huit au mille romain. *(N. de l'A.)*
(2) Rennell, *page 109*. (N. de l'A.)

calculs d'Arrien; mais le stade même de cinquante-une toises, de d'Anville, doit nous manquer ici. En effet, quinze stades donneroient à l'Acesines une largeur de près d'un mille; vingt stades porteroient celle de l'Hydaspe à un mille et un quart; quarante feroient supposer celle de l'Indus de deux milles et demi au-dessus du confluent; cent stades l'élèveroient à six milles et un quart entre le confluent et Pattala; enfin, deux cents la détermineroient à douze milles et demi vers la fin du cours du fleuve. Sont-ce les exagérations des Macédoniens, ou les débordemens de l'Indus, qui ont donné lieu à des évaluations aussi énormes? Ce qui laisseroit croire que c'est plutôt la circonstance des débordemens du fleuve, c'est une autre extravagance d'Onésicrite, rapportée par Strabon. Il dit que l'Indus monte de quarante pieds, dont vingt jusqu'à ses bords, et vingt au-dessus. Mais par malheur pour cette assertion, la flotte quitta Nicée dans le mois d'octobre, époque à laquelle le volume des eaux du fleuve, qu'avoient augmenté les pluies, devoit commencer à diminuer; et elle arriva à Pattala en juillet

de l'année suivante, avant que l'effet des pluies du solstice eût pu se faire sentir dans la partie plus basse de la rivière. Selon Tieffenthaler et l'auteur de l'Ayeen Akbary, l'Indus, entre Moultan et Tatta, est resserré dans un lit étroit (comparativement parlant), mais très-profond; et le capitaine Hamilton assure que sa largeur, à Tatta, n'excède pas un mille (1). Il faut, par conséquent, abandonner le calcul d'Arrien, à moins que nous n'accordions beaucoup pour les débordemens du fleuve. Le langage même que tient cet historien au moment où il parle d'une largeur de cent stades, semble justifier ce que je dis ici; car il ajoute : « C'est-là sa largeur dans les endroits où ses eaux ont une plus vaste étendue (2) ». Quelque justice qu'il y ait,

---

(1) Il est très-possible que le lit de l'Indus, depuis Lari-Bundar jusqu'à Tatta, soit moins large aujourd'hui, qu'il ne l'étoit autrefois; car les bouches de ce fleuve tendent toutes à s'obstruer à la longue. Il y a grande apparence qu'Hamilton fait un calcul juste. *(N. de l'A.)*

(2) *Καὶ ὑπὲρ τὂς ἑκατὸν τυχὸν ἵνα περιλιμνάζει μᾶλλον.* « Peut-être plus de cent stades à l'endroit de sa plus grande largeur ».

De tout cela, il semble raisonnable de conclure que

en général, à louer l'exactitude d'Arrien, il faut pourtant convenir qu'il s'est fait ici le copiste de narrateurs pour lesquels l'exagération a eu des charmes, ou qui ont goûté du plaisir à éveiller dans l'imagination de leurs lecteurs toutes les grandes idées qui pouvoient la frapper davantage, en leur présentant la description, non pas de ce que les personnes embarquées sur la flotte avoient vu pendant le voyage, mais de ce qu'elles auroient pu voir à une autre époque de l'année.

La largeur moyenne de l'Hydaspe est indiquée là où nous nous serions assurément attendus le moins à la trouver établie; c'est dans Quinte-Curce : il dit qu'elle

---

la cause de ces variations dans le calcul de la largeur de l'Indus (variations qui, suivant la remarque de Strabon, se renferment entre sept et cinq cents stades), est la différence des endroits où ceux qui ont donné leurs évaluations, ont vu le fleuve plus ou moins loin de sa source. *Voyez* Arrien, *liv. V, page 200.* Ctésias, si toutefois cet écrivain doit être considéré comme une autorité, dit que l'Indus a quarante stades de largeur dans les endroits où son lit est le plus resserré, et cent stades dans ceux où il a le plus d'étendue, mais qu'en général on peut fixer un terme moyen entre ces deux largeurs. *(N. de l'A.)*

est de quatre stades ou d'un demi-mille. Et si nous admettons avec Forster, que celle de l'Indus au-dessus d'Attock fût de trois quarts de mille dans un temps de l'année où ses eaux n'étoient pas encore beaucoup grossies par les pluies, c'est établir une proportion très-raisonnable que de donner à l'Hydaspe un demi-mille de largeur, dans une saison où l'on peut supposer que l'augmentation du volume de ses eaux, occasionnée par ces mêmes pluies, n'a pas entièrement cessé (1).

Alexandre s'embarqua sur ce fleuve à Nicée, emmenant avec lui les Hypaspistes, les soldats Agriens, les archers et la cavalerie royale (2). Cratère marchoit à la tête

---

(1) Il est digne de remarque que le même Quinte-Curce, en parlant de ce fleuve, emploie les expressions suivantes : *Profundo alveo, — stagnantibus aquis, — occultis saxis, — sine vado, — in medio amne insulæ crebræ, — una insula amplior cæteris;* toutes circonstances qui s'accordent ensemble, et dont la dernière est conforme à ce que dit Arrien, quoique Diodore n'en ait point fait mention. *Voyez* Quinte-Curce, *vol. II, page 653.* (N. de l'A.)

(2) Ἄγημα ἱππέων, expression qui n'a pas un sens fixe et précis dans Arrien: elle signifie, tantôt tous les

d'un autre corps de troupes sur la droite, ou du côté occidental du fleuve (1), tandis qu'Héphestion en commandoit un troisième sur la rive orientale. Un quatrième détachement sous les ordres de Philippe, satrape ou gouverneur du pays situé à l'ouest de l'Indus, suivoit à trois jours de distance, et formoit l'arrière-garde. Les troupes commandées par Héphestion étoient infiniment plus nombreuses que toutes les autres : deux cents éléphans augmentoient encore ses forces. Alexandre lui avoit prescrit de joindre Cratère, et de réduire sous sa domination le territoire de Sopithès (2), qui

---

compagnons du roi, *ἑταῖροι*, tantôt *ἴλη βασιλικὴ*, la troupe royale. *(N. de l'A.)*

(1) *Voyez* la note de Gronovius, à l'endroit où est question de la division des forces, *page 33* (N. de l'A.)

(2) Strabon et Quinte-Curce confondent, l'un l'autre, Sopithès avec les Cathéens. La position de c derniers est connue ; ils occupoient le pays entre l'H draotes et l'Hyphasis au sud de Lahore. Arrien deux peuples différens de la nation que gouvern Sopithès, et de celle des Cathéens. Mais si Sopit étoit établi à l'angle entre l'Hydraotes et l'Hyphasi fallut qu'Héphestion passât les deux rivières pour atteindre. *(N. de l'A.)*

paroît avoir occupé l'angle entre la jonction de l'Hyphasis et de l'Acesines. Ayant ainsi distribué ses forces de terre, Alexandre descendit le fleuve pendant trois jours, jusqu'à un lieu où la flotte resta en station. Il fit deux haltes de plus, pour donner aux troupes le temps de le rejoindre ; et continuant alors sa navigation durant cinq autres jours (1), il arriva au confluent de l'Hydaspe et de l'Acesines (2). La flotte nous est représentée comme disposée par divisions, entre lesquelles les ordres du roi recommandoient d'observer une distance convenable, afin d'éviter toute confusion; des mesures étoient prises pour que les pro-

---

(1) Le major Rennell suppose que la flotte n'employa que cinq jours en tout pour se rendre de Nicée au confluent des deux rivières. *(N. de l'A.)*

Rollin l'a présumé de même. « La flotte, dit-il, arriva le *cinquième jour* au confluent de l'Hydaspe et de l'Acesines ». Et cette phrase suit immédiatement celle où il parle du départ de Nicée. *Voyez* son Histoire ancienne, *vol. VI, page 611.* (N. du T.)

(2) Arrien, d'après Mégasthène, dit, *à Cambistholi ou à Astroba.* Lequel des deux ? C'est ce qu'il semble difficile de déterminer. *Voyez* cet historien, *page 317.* (N. de l'A.)

grès de la flotte fussent réglés sur la marche de l'armée. En ne perdant pas de vue que tel étoit l'objet d'Alexandre, à peine pouvons-nous jeter les yeux sur la carte, sans être frappés de la coïncidence parfaite de ces circonstancs avec la géographie locale. La distance, depuis la pointe la plus basse de Jamad jusqu'au confluent, est de soixante à soixante-dix milles (1) : et avec trois armées qui s'avançoient en divisions séparées, dont les mouvemens étoient embarrassés par les trésors de toute espèce qu'elles avoient conquis, et qu'elles traînoient à leur suite ; qui se voyoient dans la nécessité de frayer des routes ou de les chercher, toujours correspondantes aux détours du fleuve ; avec trois semblables armées, dis-je, huit ou dix milles d'une ligne droite sont bien équivalens à la distance de la marche de chaque jour sur les routes qu'elles tenoient. Pline écrit que la flotte descendit le fleuve en faisant six cents stades par jour. Quinte-Curce (2) dit expressément dans cette partie

---

(1) Iere édition de la carte de Rennell, *page 75 ;* IIe, *70.* — De la Rochette, *page 57.* (N. de l'A.)

(2) *Vol. II, page 691.*

du voyage, qu'elle n'en faisoit que quarante. Freinshémius, pour concilier deux récits où la contradiction est aussi manifeste, suppose quatre cents stades (1). Mais si soixante-quinze ou cinquante milles sont trop, et cinq milles pas assez, il faut bien que nous cherchions un autre moyen de nous éclairer. Je sais, comme le major Rennell l'observe du Gange, qu'une navigation de cinquante à soixante milles par jour est facile, lorsque le fleuve est enflé par les pluies (2): mais la flotte devoit se régler sur les mouvemens de l'armée, et alors il devient impossible d'admettre une navigation aussi rapide. Quarante stades, ou cinq milles par jour, pendant huit jours consécutifs, ne donnent, à la vérité, que quarante milles; mais un nombre trop bas nous convient

(1) En lisant *quadringenti* pour *quadraginta*. Voyez Quinte-Curce, *loco cit.* (N. de l'A.)

(2) Le même major Rennell, d'après son itinéraire latin, suppose qu'une barque sur l'Indus ne mettoit qu'un jour à faire vingt milles. Il estime encore qu'elle n'en employoit également qu'un à faire trente-huit milles en descendant le fleuve. *Second Mémoire*, p. 290. *(N. de l'A.)*

mieux ici qu'un calcul porté trop haut; et s'il étoit permis de retourner les chiffres de Quinte-Curce, et de lire LX au lieu de XL (1), soixante stades par jour, durant les huit jours dont il s'agit, produisent soixante milles, distance qui ne diffère pas beaucoup de celle établie sur la carte corrigée de Rennell, qui, de plus, s'accorde avec les probabilités, et correspond avec les progrès ordinaires de la marche d'une armée en pareille circonstance (2).

---

(1) C'est là une conjecture de ma part, qui n'est point autorisée par le texte de Quinte-Curce, tel que nous l'ont donné Freinshémius et Snakenborck; car l'un et l'autre lisent *quadraginta* en toutes lettres. Ils ne nous disent pas si les manuscrits qu'ils ont suivis, portent les chiffres XL. Mais ceux qui sont versés dans la connoissance des chiffres grecs ou latins, sauront ce qu'il faut accorder ici au besoin de corriger le texte de leurs éditions. *(N. de l'A.)*

(2) La marche de Tymour depuis Jamad jusqu'au confluent, par la même route que dut tenir le détachement sous les ordres d'Héphestion, nous est décrite de la manière suivante, dans le troisième volume de Cheref-eddin, *page 52*, traduct. de Petis de la Croix :

« Après avoir achevé heureusement l'affaire de Chehabeddin, l'on marcha *cinq ou six jours*, au bord

L'Hydaspe et l'Acesines, à leur confluent, sont poussés avec force dans un canal trop étroit pour recevoir les deux fleuves ainsi réunis. La violence du choc de leurs eaux, causée par les revolins qui les agitent, produit nécessairement une tourmente affreuse. Cette circonstance a été pour Quinte-Curce une excellente occasion d'exercer son éloquence ampoulée. Le langage plus mesuré d'Arrien, en même temps qu'il nous donne une idée juste du fait en lui-même, satisfera davantage le lecteur qui préfère la vérité aux écarts romanesques d'une imagination brillante.

---

du fleuve Jamad [l'Hydaspe], et..... on alla camper sur le bord de la rivière de Genave [l'Acesines], à une forteresse, vis-à-vis de laquelle se fait le confluent de la rivière de Jamad avec celle de Genave [c'est-à-dire, de l'Hydaspe avec l'Acesines] ».

Cinq ou six jours de marche d'une armée tartare avec un objet en vue, égalent bien les huit jours donnés aux Macédoniens, dont l'armée s'avançoit en trois divisions, l'une desquelles étoit détachée pour une expédition sous les ordres d'Héphestion.

Le lord Cornwallis, dans sa marche de Bangaloor à Seringapatam, faisoit environ neuf à dix milles par jour. *Voyez* la carte du major Dirom. (*N. de l'A.*)

A l'endroit où ces deux rivières se joignent, dit Arrien, un canal très-étroit reçoit leurs eaux. L'onde, ainsi resserrée, tourbillonne avec violence, et présente un spectacle terrible à contempler. Ses mugissemens ont quelque chose d'effrayant : vous les entendez déjà long-temps avant d'arriver au lieu de cette scène imposante. Lorsque Alexandre approcha du confluent, ni lui, ni personne sur la flotte n'ignoroit cette circonstance particulière : toutefois, quand on ne se trouva plus qu'à une certaine distance, et que les oreilles furent frappées du bruit des eaux, les rames s'arrêtèrent entre les mains des matelots ; les musiciens étonnés suspendirent leurs chants. Mais à mesure que le courant rapprochoit la flotte du redoutable confluent, les officiers rappelèrent les uns et les autres à leur devoir : ils enjoignirent aux matelots de déployer la plus grande vigueur, afin que les vaisseaux ne restassent point engagés dans les tourbillons, mais qu'au contraire ils pussent passer à travers, à force de rames. Il arriva que les bâtimens de transport, à raison de leur construction, éprouvèrent très-peu de dommage, en cédant à l'impétuosité du re-

volin. Les gens qui étoient à bord de ces bâtimens, en furent quittes pour une vive alarme : mais les galères, que leur longueur et leur tranchant rendoient moins propres à courir un danger de cette nature, eurent beaucoup à souffrir ; quelques-unes même, qui avoient deux rangs de rames, pour l'un desquels la manœuvre devenoit singulièrement difficile, attendu qu'il étoit presqu'à fleur d'eau, furent exposées au péril le plus imminent. Quoi qu'il en soit, le navire que montoit Alexandre, fut assez heureux pour gagner une pointe saillante de la côte à droite, et se trouva ainsi à couvert de la violence du courant (1) ; mais ce prince eut la douleur de voir deux de ses vaisseaux couler à fond, et ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à sauver les gens de l'un et de l'autre équipage qui savoient nager. Une grande partie des galères ayant été très-maltraitée, le besoin qu'elles avoient d'être réparées, força la flotte à s'arrêter quelques jours en cet endroit. Pendant

---

(1) Les vagues qui se forment en ce lieu, le font paroître une mer agitée. *Voyez* Cheref-eddin, *vol. III, page 52*, traduction de Petis de la Croix. *(N. de l'A.)*

qu'on travailloit à les remettre en bon état, Héphestion, Cratère et Philippe effectuèrent la réunion de leurs forces respectives.

Alexandre ne tarda pas à donner des ordres pour que le corps de Polysperchon (1), les archers à cheval et la division de Philippe avec les éléphans, fussent transportés sur l'Hydaspe, et s'avançassent sous le commandement de Cratère. Lui-même débarqua avec une partie de ses troupes, et ravagea le territoire voisin, à l'effet d'empêcher que les Malliens, qu'il alloit attaquer, reçussent aucun secours. Il revint ensuite sur ses pas, avant que la flotte se fût mise en mouvement ; et enjoignant à Néarque de descendre le fleuve durant trois jours, il forma de nouveau son armée en trois divisions, ordonna à Ephestion de prendre cinq jours d'avance, à Ptolémée de le suivre à la distance de trois jours de marche dans son arrière-garde, et leur prescrivit à tous deux, ainsi qu'à Cratère, de rejoindre la flotte au confluent de l'Ace-

(1) Τὴν Πολυσπέρχοντος τάξιν ; c'étoit une partie de la phalange macédonienne. *(N. de l'A.)*

sines et de l'Hydraotes, tandis qu'à la tête d'une quatrième division il entreroit lui-même dans le pays des Malliens. Ce fut dans cette expédition remarquable par divers événemens qui ne sont point de mon sujet, que ce héros fut blessé en assiégeant une petite forteresse des Malliens. Lorsqu'on considère la situation du territoire de cette tribu, il semble assez naturel de penser que c'est le même pays que la célèbre province (ou soobah) qui tire son nom de Moultan, ville bien connue tant en Europe que dans l'Inde, à raison de sa position et de son commerce.

MOULTAN.

LONGITUDE.

De Greenwich, par Rennell	70°	40′
Ajoutez, de l'île de Fer	17	40
	88	20
De l'île de Fer, par Ptolémée.......	127°	0′
De Ptolémée, corrigé par Gossellin..	90	4

LATITUDE.

Par Ptolémée....................	31	15	
Par Rennell......................	29	50	
Par le géographe turc	29	30	
D'Etval..........................	29	40	(1).

(1) *Voyez* Otter, *tome 1er, page 107.* (N. de l'A.)

Suivant l'ordre dans lequel Ptolémée a tracé les rivières du Panje - ab, Caspira sur le Rhuadis devroit être Moultan sur le Ravee : mais alors sa latitude est fort erronnée; car ce géographe place Caspira au nord de Bucéphala, tandis qu'elle est près d'un degré au sud (1). L'estime précédente se trouve conséquemment exposée à toutes les objections auxquelles cette erreur peut donner lieu.

Quoi qu'il en soit, la forteresse au siége de laquelle Alexandre reçut une blessure, n'étoit pas la capitale; car elle est aussi incontestablement au nord de l'Hydraotes, que Moultan est au sud. C'est ce qu'a remarqué le major Rennell, avec son exactitude accoutumée (2). D'ailleurs, le témoignage d'Arrien est positif. Cet historien dit en effet qu'Alexandre, après avoir passé l'Hydraotes, revint sur ses pas, et le traversa de

(1) *Voyez* Ptolémée, *page 171*, et la Carte d'Asie, de Mercator, *tab.* X. (N. de l'A.)

(2) Second Mémoire, *page 97*. Le major Rennell place cette forteresse sans nom à dix milles de distance du confluent de l'Hydraotes et de l'Acesines, au-dessous de Tolomba. *(N. de l'A.)*

nouveau à la poursuite de l'ennemi qui fuyoit devant lui, et qui finit par aller se jeter dans cette forteresse d'où fut décoché le trait qui le blessa. Il convient d'observer ici que les limites assignées à la province de Moultan par l'Ayeen Akbary, se trouveroient correspondre avec celles que l'auteur grec donne au territoire des Malliens. En effet, lorsqu'Abou'l Fazil (1) écrit que le Pergunnah de Shoor (2) joint les limites de Moultan au nord, il montre évidemment que ce soobah s'étend jusqu'au nord du Ravee ou Hydraotes, et comprend, par conséquent, la partie déterminée comme le lieu où étoit située cette forteresse des Malliens.

Tandis qu'Alexandre étoit engagé dans cette expédition, la flotte avoit atteint le confluent de l'Acesines et de l'Hydraotes (3).

---

(1) *Vol. II, page 136.*

(2) Shoor est situé sur le Chen-ab ou Acesines, près de l'endroit où cette rivière se réunit au Chelum ou Hydaspe. *Voyez*, à l'appui de ce que je dis ici de Shoor, le second volume de l'Ayeen Akbary, *p. 100.* (N. de l'A.)

(3) Alexandre ne débarqua pas précisément à l'endroit où s'opère la jonction des deux fleuves, mais au

Aussi-tôt que l'état de sa blessure permit qu'il fût transporté, il descendit le second de ces fleuves dans une galère. Les vives acclamations avec lesquelles ses troupes le reçurent, lui offrirent une récompense bien flatteuse des dangers qu'il avoit courus. Ce prince, au reste, parut si peu honteux de la témérité qu'il avoit montrée en exposant ainsi sa personne, qu'on assure qu'il honora depuis d'une faveur particulière un soldat béotien qui, dans son dialecte grossier, lui appliqua sans hésiter ce vers d'un poète tragique, dont le sens est que « Celui qui veut s'immortaliser par de hauts faits, doit beaucoup souffrir ».

Alexandre fut rejoint en cet endroit par les autres divisions de l'armée ; et tandis qu'on travailloit à guérir sa blessure, les Malliens, humiliés alors par des défaites réitérées, vinrent lui apporter les assurances de leur soumission. Une députation des Oxydraques se rendit également auprès de lui, pour lui offrir, au nom de cette na-

camp d'Héphestion, sur l'Hydraotes, à peu de distance plus haut. *Voyez* Arrien, *page 252.* (N. de l'A.)

tion, de devenir ses tributaires, et de lui fournir des secours d'armes et de soldats.

Les Oxydraques, et par leur nom, et par la situation de leur territoire, correspondent avec le district appelé encore aujourd'hui Outche, lequel est compris dans le soobah de Moultan, et occupe l'angle formé par la jonction du Chen-ab ou Acesines (1) avec l'Indus. Il y a, suivant moi, un rapport assez singulier entre ce qu'Arrien dit de ces peuples, qu'il nous représente comme distribués en plusieurs cantons séparés, dont chacun est présidé par ses magistrats (2), et le langage des modernes, qui les distinguent jusqu'à ce jour par le nom commun des sept villes d'Outche (3). Ces circonstances locales, restées les mêmes pendant la durée d'un si grand nombre de siècles, en même temps qu'elles prouvent la

(1) L'Ayeen Akbary, *vol. II, page 136*. (N. de l'A.)

(2) Ἡγεμόνες τῶν πόλεων, καὶ οἱ νομάρχαι. (N. de l'A.)

(3) *Voyez* Tieffenthaler, *vol. I*[er], *p. 118*, et la carte de la Rochette. Peut-être l'orthographe du nom *Outche* est-elle *Owj*, ou *Oudj*. Voyez l'Ayeen Akbary, *vol. II, p. 100*. (N. de l'A.)

véracité des historiens anciens, ont quelque chose de satisfaisant pour l'homme qui se livre à des recherches de cette nature.

Il falloit que la tribu des Oxydraques fût dans un état très-florissant; car elle fournit à Alexandre mille hommes de troupes et cinq cents chariots (1). Son territoire, ainsi que celui des Malliens, fut réuni au gouvernement de Philippe. Tandis que l'armée séjournoit dans ce pays, on s'étoit occupé de construire plusieurs vaisseaux de plus; dix-sept cents chevaux avoient été embarqués avec dix mille fantassins et un corps d'infanterie légère; et cette autre armée avoit reçu l'ordre de descendre jusqu'au confluent de l'Acesines avec l'Indus. C'est ici qu'Arrien fait mention de la jonction de l'Hyphasis avec l'Acesines, avant que ce fleuve se jette dans l'Indus; mais il n'indique pas (et en cela il manque à son attention ordinaire) l'endroit où s'opère positivement leur jonction, de même qu'il ne

(1) Il me paroîtroit plus convenable de lire *πεντακοντὰ* [cinquante], que *πεντακόσια* [cinq cents]: mais rien ne prouve qu'il y ait ici erreur. Toutefois, le nombre est extravagant. *(N. de l'A.)*

marque pas non plus l'arrivée de la flotte au confluent de ces rivières, comme il le fait à l'égard des autres confluens qui précèdent et qui suivent. Une telle omission nous autorise à douter du fait; et quoique la Rochette ait supposé, d'après Arrien et Tieffenthaler, que la réunion du Biah et du Setledj avec le Chen-ab a lieu avant que ce fleuve rencontre l'Indus, toujours y a-t-il de très-bonnes raisons pour adopter l'opinion du major Rennell, qui fait arriver directement dans l'Indus ces deux rivières réunies en une seule, sans les conduire d'abord dans le Chen-ab. L'Acesines se trouve de même conserver ici son nom après avoir reçu ces diverses rivières, particularité conforme à ce qu'observe Tieffenthaler du Chen-ab moderne.

La ville de Moultan, jadis appelée Mulatran, qui donne son nom à cette province, et qui est située au sud du Ravee ou Hydraotes, passe pour l'une des plus anciennes de l'Inde. Elle a une citadelle, et un mur de brique auquel on donne quatre milles de circonférence (1). La chaleur du

(1) Tieffenthaler, *vol. Ier, page 115.* Ses milles sont

climat est extrême; le sol consiste en un sable brûlant, rarement humecté par la pluie. Un bras ou canal du Ravee, désigné sous le nom de Monan, s'étend à un coss de distance de la ville ; le Ravee lui-même n'en est éloigné que de deux coss, et l'Indus de douze ou quatorze. La jonction du Ravee et du Chen-ab se fait à vingt-cinq milles de distance (1); celle du Chen-ab et de l'Indus, à quatre-vingts milles (2). Il ne seroit pas impossible qu'une ville des Malliens eût occupé cette position du temps d'Alexandre; mais, assurément, ce n'étoit pas comme capitale, ni même comme une place importante; car les Macédoniens étoient plus disposés à exagérer la puissance des villes qu'ils soumettoient, qu'à la diminuer. Mais les circonstances locales ne contrarient aucunement l'opinion que la ville dont il s'agit fût une de ces forteresses (3)

---

toujours des coss; au moyen de quoi, nous pouvons admettre que la ville a sept ou huit milles de circonférence. *(N. de l'A.)*

(1) La Rochette. *(N. de l'A.)*

(2) Soixante-cinq milles, suivant Rennell. *(N. de l'A.)*

(3) Peut-être est-ce de celle-là qu'il faut entendre

qu'Alexandre vint attaquer lorsqu'il eut traversé pour la première fois l'Hydraotes, et avant qu'il eût repassé ce fleuve jusqu'au lieu où il fut blessé.

En partant du confluent de l'Hydraotes avec l'Acesines, la flotte descendit vers un autre stationnement, et s'arrêta au point où l'Acesines joint à l'Indus, et ses propres eaux, et toutes celles dont les autres rivières lui apportent le tribut. Là, elle attendit l'arrivée de Perdiccas, occupé jusqu'alors à réduire les Abastaniens. La soumission d'une autre tribu, nommée celle des *Ossadiens*, avoit été reçue par une partie de la flotte qu'on avoit construite à Xathra, et qui descendit l'Indus dans le temps même qu'Alexandre descendoit l'Acesines. Sur Xathra, et les deux tribus des Abastaniens et des Ossadiens, nous n'avons rien qui puisse guider nos recherches ; l'histoire ne fait mention que de leurs noms. Ce silence, à l'égard de Xathra particulièrement, est d'une conséquence grave ; car il y a toute raison d'en conclure que ces vaisseaux qui

---

le *βραχμάνων τινὰ πόλιν* dont parle Arrien, *p.* 242. (N. de l'A.)

descendirent alors l'Indus, étoient une partie de la flotte construite dans l'origine sur ce fleuve, et qu'Alexandre y avoit laissée lorsqu'il transporta l'autre partie par terre jusqu'à l'Hydaspe. Arrien parle de cette division comme consistant en galères et en bâtimens de transport nouvellement construits; mais il est difficile de croire que la flotte eût été transportée toute entière par terre (1): il paroît, au contraire, très-probable que la partie laissée en arrière avoit été augmentée à Xathra. Si l'histoire nous offroit quelque donnée pour asseoir la position de Xathra sur l'Indus, nous aurions la satisfaction de connoître toute l'étendue de la route sur laquelle ce transport fut effectué: mais Xathra n'est nommé que par Arrien; il n'en est pas question dans Ptolémée, Strabon, Diodore ni Quinte-Curce.

---

(1) Il est fait mention dans le septième livre d'Arrien, *page 300*, d'un semblable transport de vaisseaux par terre, depuis la Phénicie jusqu'à Thapsaque. Trois quadrirèmes, douze trirèmes, trente triacontères, furent entièrement démontés et transportés par terre à une distance assurément beaucoup plus longue encore que celle de l'Indus à l'Hydaspe ou Chelum. *(N. de l'A.)*

Au confluent de l'Acesines avec l'Indus, Alexandre fixa l'établissement d'une nouvelle ville. Nous n'en trouvons aucune trace dans les récits des voyageurs modernes ; mais il est naturel de conjecturer qu'elle dut tirer de grands avantages de sa situation. Une ville bâtie en cet endroit, participeroit nécessairement à tout le commerce qui remontoit l'Indus, pour être distribué par le moyen des différentes sources plus élevées, depuis Qandahâr et Kâboul à l'ouest, jusqu'à Tchamoo, et peut-être jusqu'au Thibet à l'est, étant le centre où tous ces fleuves viendroient se réunir. La ville en question retireroit, par une conséquence nécessaire, des avantages proportionnés, du commerce qui descendoit jusqu'à la côte. Les historiens n'ont point remarqué toute la sagesse et la prévoyance de ce choix pour la position de cette autre Alexandrie (car, sans doute, tel étoit son nom) : les princes indiens qui ont gouverné le pays, se sont encore moins empressés d'adopter le plan d'une situation aussi avantageuse (1).

(1) Quelles que soient les circonstances locales qui ont concouru à l'établissement de Moultan, il est cer-

Nous ne trouvons point de preuve dans l'Ayeen Akbary, qu'il ait existé à ce confluent aucune place importante; et le silence des voyageurs et des géographes nous laisse à cet égard dans la plus profonde obscurité (1).

Alexandre séjourna quelque temps en cet endroit, pour travailler à l'établisse-

---

tain que ces mêmes circonstances ont été un obstacle à l'accroissement et à la prospérité d'une ville située au confluent de l'Acesines et de l'Indus. *(N. de l'A.)*

(1) Il ne faut pas avoir de grandes idées de magnificence, pour régler celles qu'on doit se former de la construction des villes dans l'Orient. Une forteresse ou citadelle avec un mur de boue pour marquer la circonférence du *pettah*, c'est-à-dire, de la ville; voilà où se borne tout le soin du fondateur. Les habitations pour les naturels du pays sont bâties en peu de jours, et même en peu d'heures. On peuple ces villes d'habitans, en employant la violence pour les contraindre à s'y fixer: ou bien, si leur situation est commode, ils s'y rendent d'eux-mêmes. Tymour ainsi qu'Alexandre fonda des villes en deux, trois ou cinq jours. Nous voyons dans Cheref-eddin, que le soudan d'Egypte, pour insulter Tymour, lui dit que les villes de l'Orient sont des villes de boue, et ne durent qu'un jour: les nôtres, ajoute-t-il, en Syrie et en Egypte, sont bâties en pierre; leur durée est éternelle. *(N. de l'A.)*

ment de sa ville, et pour régler l'administration des provinces. Ce fut au point de jonction des deux fleuves qu'il fixa les limites du gouvernement de Philippe, et le commencement d'une nouvelle satrapie pour Oxyarte le Bactrien, père de son épouse Roxane. Cette satrapie devoit s'étendre jusqu'à Pattala et jusqu'à la côte. Python fut donné pour collègue à Oxyarte, et Philippe reçut l'ordre de rester dans la nouvelle ville avec une garnison composée de toutes les troupes thraces et autres, et suffisante pour la défense de la province.

SOGDIENS, BEHKER.

IV. Maintenant, à mesure que nous allons nous éloigner des confluens de ces différentes rivières, qui nous ont servi jusqu'ici, comme autant de points de direction, pour reconnoître la position des villes, tribus et pays divers du Panje-ab, les difficultés se multiplieront devant nous. Le desir d'éclaircir ce qu'il y a d'obscur dans la géographie ancienne, pourra seul me déterminer à pousser mes recherches plus loin qu'aucun de ceux qui m'ont précédé dans cette route. Nos matériaux ne sont

R 2

pas abondans ; car Arrien et Diodore n'ont écrit que deux pages très-courtes sur ce sujet ; Quinte-Curce ne lui a consacré qu'une partie d'un des chapitres de son livre ; et Strabon, deux ou trois lignes seulement. Dans tout ce que les uns et les autres nous ont laissé, à peine trouvons-nous un trait caractéristique pour distinguer un lieu d'un autre : ils n'ont pas eu plus d'égard aux temps qu'aux distances. Ajoutez qu'en fixant les Sogdiens à Behker et Musikanus à Sewee, j'éprouve quelque répugnance à m'écarter d'un guide qui m'a constamment dirigé jusqu'à ce moment, je veux dire le major Rennell (1). Mais

---

(1) Quoique je quitte ici le major Rennell, j'ai pour moi le témoignage de d'Anville :

« La ville royale des Sogdi, dit-il, ne peut mieux se rapporter qu'à Bukor, qui a servi de résidence à des rois de cette contrée.... Renfermée dans une île, deux villes sur les rives opposées, Sukor et Louhri, l'accompagnent ». Géographie ancienne, *vol. II, p. 343.*

Mais d'Anville lui-même se trompe à l'égard de Sindomana. *Ibid.* et Eclaircissemens, *page 36.* — Antiquité de l'Inde, *page 32.*

La Rochette, comme d'Anville, place Musikanus à Sewee. (*N. de l'A.*)

en cela je ne fais que suivre l'autorité de Strabon : cet historien, qui nous a donné d'ailleurs si peu de détails, assure que le siége du gouvernement de Musikanus étoit près de la Pattalène (1).

Commençons par tracer une esquisse du pays tel qu'il existe aujourd'hui. L'Indus, en descendant depuis le confluent du Chenab ou Acesines jusqu'à Tatta, parcourt un espace de quatre cents milles (2), toujours dans un même lit, sans que nous puissions découvrir un seul point pour distinguer une partie de son cours d'avec une autre, excepté l'île de Behker : Behker est la limite de la province moderne de Moultan. Celle qu'on assigne, en général, à l'étendue de pays située au-dessous, est Scindi ; elle se trouve désignée dans le dénombrement des provinces du Mogol, sous le titre de soobah de Tatta. Mais, à l'époque du règne d'Akbar, ce soobah fut réuni à celui de

(1) Πρὸς αὐτῇ δ' ἤδη τῇ Πατταληνῇ τήν τε τοῦ Μουσικανοῦ λέγουσι, καὶ τὴν Σαβούτου Σινδονaλίαν, καὶ ἔτι τὴν Πορτικανοῦ. (N. de l'A.)

(2) De trois cents seulement, d'après la Rochette. (*N. de l'A.*)

Moultan. Le soobah de Tatta se divise en cinq *circars* ou districts : Ier, Tatta, le Pattala des anciens ; IIe, Hajykan, qui se prolonge dans une ligne parallèle au cours de l'Indus, et s'étend au nord, beaucoup audessus de Behker ; IIIe, Sewistan, entre Behker et Tatta ; IVe, Nusseerpoor, qui s'étend à l'est depuis la pointe du Delta ; V^e, Chucherhaleh (autant que j'ai pu m'en assurer), qui embrasse tout l'espace depuis les bouches orientales de l'Indus, le long de la côte, jusque vers la baie de Cutch. Nous avons donc deux pays principaux dont la position est sur le fleuve entre le confluent et la Pattalène ; savoir, Behker dans Moultan, et Sewee dans Tatta. Nous avons également dans l'histoire ancienne deux gouvernemens de nommés, celui des Sogdiens et celui de Musikanus (1). Je me propose de parler de l'un et de l'autre avec plus de détails, dans la suite de cette discussion : mais quant à présent, ces circonstances particulières donnent quelque lieu de conjecturer que les circars sont des divi-

(1) Oxykanus n'étoit pas établi sur l'Indus. (*N. de l'A.*)

sions naturelles du pays, et qu'il y avoit dans les premiers âges une raison aussi forte pour cette distribution que de nos jours. S'il en est ainsi, les anciennes tribus dont parlent les historiens, occupoient peut-être le même territoire que les circars modernes.

La nature du fleuve lui-même suggérera d'autres réflexions, qui tendront toutes à éclairer davantage la matière : car l'Indus, quoiqu'il ressemble au Nil (1), en ce qu'il forme le centre d'une vallée, et arrose de ses eaux un pays où la pluie ne tombe jamais, l'Indus, dis-je, diffère en quelques points plus essentiels. La carte est couverte des noms d'anciennes villes et de villages modernes situés sur les bords du Nil, tandis que nous ne rencontrons sur ceux de l'Indus, dans un cours de quatre cents milles, que deux places importantes, Behker et Sewee.

La chaîne de montagnes de sable (2) à

---

(1) *Voyez* le major Rennell, *Post-script.* (N. de l'A.)

(2) L'Ayeen Akbary, *vol. II, page 145.* — Tieffenthaler. *(N. de l'A.)*

l'est, est la résidence des Alshambe-ty (1); à l'ouest, une file de rochers commence depuis la mer, et se prolonge vers le nord dans une ligne presque parallèle avec le cours du fleuve, jusqu'à ce qu'elle joigne ceux de Qandahâr. Toutes les chaînes de montagnes dans l'Asie, offrent une retraite sûre à des hordes de bandits, qui ne font d'autre métier que de piller les voyageurs. Celles du voisinage de Qandahâr sont habitées par les Aghvans, tout-à-la-fois les conquérans de la Perse et les désolateurs de l'Inde; et cette chaîne, depuis la mer, sert d'asyle aux Belootches, tribu non moins féroce que la tribu des Aghvans. La même chaîne de montagnes se divise en plusieurs branches, dont une entr'autres s'étend jusqu'à l'Indus près de Sewee; une seconde, à ce que j'ai tout lieu de croire, forme la limite qui sépare le Seewistan de l'Hajykan : et s'il se trouvoit ici quelque guide pour me conduire, je ne balancerois pas plus à déter-

(1) Connus à Tatta sous le nom de *Jams*, du temps qu'Hamilton étoit dans le pays : Jams, pillards ou voleurs de l'est; Balouslies, voleurs de l'ouest. (*N. de l'A.*)

miner la position de l'Hajykan comme celle du pays des Abastaniens, soumis par Perdiccas, que je ne croirois difficile de prouver que la partie plus basse dans le Seewistan étoit le territoire d'Oxykanus et de Sambus.

Après avoir donné ces détails sur l'état présent du fleuve et sur la topographie moderne du pays, retournons aux historiens anciens. L'ordre des événemens, sauf quelque diversité dans la manière de les raconter, est absolument le même chez tous. I. Les Sogdiens d'Arrien sont les Sabraques de Quinte-Curce, les Sambestes et les Sodres de Diodore : la différence de noms ne doit pas nous arrêter; c'est une circonstance peu importante, lorsque d'ailleurs les historiens s'accordent entr'eux sur les faits qui se sont passés, tels que les redditions volontaires de places, les constructions de chantiers, les établissemens d'arsenaux : et quoique Diodore semble avoir voulu présenter les Sambestes et les Sodres comme deux tribus distinctes et séparées, les événemens qu'il rapporte sont trop précis quant à ce qui concerne ce peuple, pour qu'il nous reste aucun doute à l'égard de l'identité. II. Le

Musikanus d'Arrien est le même, soit pour le nom, soit pour la situation de son territoire, que dans Quinte-Curce, Diodore et Strabon. III. L'Oxykanus d'Arrien répond aux Prestes de Quinte-Curce, au Portikanus de Diodore et de Strabon. IV. Enfin, le Sambus d'Arrien a le même nom dans Diodore, et n'est autre chose que le Sabus de Quinte-Curce, et le Sabutas de Strabon. Maintenant, il nous faut trouver une position pour chacune de ces quatre tribus, en suivant l'ordre dans lequel elles viennent d'être désignées; et si nous réussissons à déterminer celle des trois premières, seulement d'après quelques probabilités raisonnables, la disette de matériaux, et le défaut de plus amples éclaircissemens, devront rendre très-facile à expliquer l'impossibilité où nous aurons été d'arriver à une démonstration parfaite.

Après avoir envisagé la question sous une infinité de rapports divers, je me suis persuadé que les Sogdiens étoient fixés à Behker, Musikanus à Sewee, Oxykanus à l'ouest de Sewee au pied des montagnes, et Sambus sur cette chaîne de montagnes connue sous le nom de *Lukhy*, laquelle s'étend depuis la

grande chaîne occidentale, jusque dans le voisinage de l'Indus à Sewee. C'est ce dont je fournirai les preuves, ou du moins les probabilités nécessaires pour opérer la même conviction chez mes lecteurs, à mesure que nous suivrons la flotte dans sa navigation à la descente du fleuve : mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer dès-à-présent, qu'il suffit de jeter un coup-d'œil rapide sur la carte, pour y voir qu'une forteresse et un chantier construits au confluent de l'Acesines, les mêmes à Behker, ainsi qu'une garnison à Sewee et d'autres citadelles et chantiers établis à la tête et aux deux pointes plus basses du Delta, forment une ligne de frontière qui correspond exactement aux localités et à la nature même du pays.

Parvenu au confluent de l'Acesines, Cratère fut transporté, avec les éléphans et la plus grande partie de l'armée, jusqu'à la rive orientale de l'Indus, attendu que le pays situé sur cette rive paroissoit plus favorable à la marche d'une armée. Alexandre descendit avec la flotte vers le territoire des Sogdiens. Arrien ne parle ni de la distance, ni du temps qu'on employa à la parcourir : mais si nous plaçons les Sogdiens à Behker,

la distance (1) sembleroit n'être, d'après le major Rennell, que de cent cinquante milles (2). Suivent dans le même ordre les Sabraques de Quinte-Curce, et les Sambestes de Diodore; l'un et l'autre historien nous représentent cette tribu comme vivant sous un gouvernement dont la forme étoit républicaine (3), et comme défendue par une armée de six mille fantassins, six mille hommes de cavalerie, et cinq cents chariots : tous deux rapportent que cette nation se rendit à Alexandre sans combattre; et Diodore ajoute que les Massaniens et les Sodres (4) étoient des peuples fixés sur les bords du fleuve, qui se soumirent dans le même temps à ce prince. La construction d'une citadelle et de plusieurs chantiers en cet endroit, est un fait sur lequel les trois

(1) En ligne droite, à l'échelle. *(N. de l'A.)*

(2) Et de quatre-vingts seulement, selon la Rochette. *(N. de l'A.)*

(3) Arrien dit expressément : Τὸ *βασίλειον*. (N. de l'A.)

(4) Les Massaniens et les Sodres étoient peut-être les habitans du Pekier et du Sekier modernes. Sekier est écrit *Sucker* et *Sunker*. Ces noms ont peut-être remplacé ceux des Sogdiens et des Sodres. *(N. de l'A.)*

historiens se trouvent d'accord (1). Maintenant, quelque prévenus que nous soyons contre le penchant de Quinte-Curce et de Diodore à l'exagération; quelque latitude que nous puissions estimer nécessaire d'accorder à raison de leur exagération même, toujours devons-nous considérer ces Sabraques comme une tribu importante aux yeux des historiens; et je demande en quel endroit il nous faut chercher une position pour une semblable tribu, dans l'espace de ces cent cinquante milles avant d'arriver à Behker. Nulle part les noms de pays ne sont plus rares que sur cette ligne de l'Indus, tant chez le major Rennell que dans l'ouvrage de la Rochette; et la différence qui existe entre les calculs de ces deux géographes, ne s'élevant pas à moins de soixante-dix milles, augmente encore la confusion et l'obscurité. Une autre considération est celle-ci, que Behker, dans la divi-

(1) Quinte-Curce parle d'une Alexandrie située à la distance de quatre jours de marche plus bas. Mais nous devons rapporter ce nom au lieu dont il est question ici, attendu que l'historien latin ne désigne aucun peuple, et n'indique aucune position. (*N. de l'A.*)

sion moderne de la province, est un *circar* de Moultan, et que là où finissent les *circars dooabeh* (1), là commence celui de Behker : il s'ensuit donc que Behker seroit nécessairement la première capitale depuis le confluent de l'Acesines, et le lieu où il paroîtroit plus naturel de chercher la position des Sogdiens ou Sabraques, cette tribu, la première qu'Alexandre trouva sur sa route, après avoir quitté ce confluent.

BEHKER.

LONGITUDE.

Par Ptolémée, de l'île de Fer........	118°	0′	0″
Par Rennell, de Greenwich.........	70	0	0
Ajoutez, de l'île de Fer............	17	40	0
	87	40	0
Ptolémée corrigé par Gossellin.......	84	16	0

LATITUDE.

Ptolémée........................	25°	20′	0″
Rennell.........................	27	33	0
Orientale, Otter..................	34	0	0
La Rochette.....................	27	27	0

(1) *Dooabeh*, c'est-à-dire, espace entre deux rivières. *Doo*, deux ; *ab*, rivière ou fleuve. *(N. de l'A.)*

Je prends le Binagara de Ptolémée pour Behker, non-seulement à cause de sa situation centrale entre Moultan et Tatta, mais aussi parce qu'il y a de la ressemblance dans l'orthographe des deux noms ; car c'est peut-être Behh-nagar, ou Behk-nagar ; et sous cette forme, le nom approcheroit beaucoup de Behker-nagar. On sait que ce mot *nagar*, joint à un autre mot, exprime ordinairement une place fortifiée ; et Ptolémée indique comme autant de villes voisines de Binagara, Agri-nagara, Ka-nigara, Nagarani-gramma, &c.

Suivant la division moderne, le circar ou dooabeh de Behker renferme douze *mahls* (1), ou lieux de perception des revenus publics, lesquels montent à cinquante-sept mille cinq cent soixante-dix-huit livres sterling (2), et fournissent les moyens d'en-

---

(1) Les noms des douze *mahls* sont les mêmes dans Tieffenthaler et dans l'Ayeen Akbary. Quiconque voudra savoir ce que l'orthographe peut faire pour tout embrouiller, n'a qu'à consulter l'un et l'autre. Tieffenthaler, *vol. I, page 117*. Ayeen Akbary, *vol. II, p. 103*. (N. de l'A.)

(2) En comptant quarante *dams* à la roupie. (*N. de l'A.*)

tretenir quatre mille six cent quatre-vingt-dix hommes de cavalerie, et onze mille cent fantassins. Ces faits, je les ai établis d'après les relations des modernes, pour prouver combien elles peuvent soutenir la comparaison avec celles des anciens, en accordant qu'il y ait eu dans les leurs beaucoup d'exagération, et en considérant que l'Inde paroît avoir été plus peuplée dans les premiers âges, qu'elle ne l'est depuis l'époque fatale où des conquérans l'ont envahie et désolée.

Il seroit heureux que, parmi les historiens, il s'en trouvât quelqu'un qui eût fait mention d'une île, ici, ou dans quelque partie de l'Indus, entre le confluent de l'Acesines et Tatta; mais tous ont gardé unanimement le silence à cet égard : on reconnoîtra cependant que nous avons quelque chose de plus que des conjectures pour nous diriger. Otter nomme en effet Bekier, Sekier et Tekier, comme trois places dépendantes de Mansoura (1); et quoiqu'en

---

(1) « Mansoura est une ville autour de laquelle un bras du Mehran [l'Indus] forme une espèce de cercle à une certaine distance. La ville même est située sur la rive occidentale du fleuve; car le Mehran, dans sa

cela il y ait erreur de sa part (puisque Bekier n'est autre que Behker, la même ville que Mansoura), toujours est-il fondé en raison, quant à ce qui concerne les deux autres places : car Sekier est le Sunker de

---

descente, se partage en deux rivières à Calère, à une journée de chemin de Mansoura. La principale de ces deux rivières baigne les murs de Mansoura : la moins considérable tourne au nord vers Saruzan, et de là retourne à l'ouest [*lisez* à l'est], jusqu'à ce qu'enfin elle rejoigne l'autre, à douze milles environ au-dessous de la ville. Mansoura a un mille de long sur un mille de large ». *Voyez* le Géographe de Nubie, *page 57*.

Cette description a induit d'Anville dans une erreur très-grave; car le tout est représenté sur sa carte tel qu'on vient de le voir ici. Sa méprise résulte de ce qu'il fait de Behker et de Mansoura deux places différentes. L'Ayeen Akbary prouve que toutes deux ne sont que la même : mais d'Anville fixe la position de Behker dans une partie du fleuve élevée de quatre degrés plus haut, et il place cette Mansoura au-dessous de Sihwan. Otter est tombé dans la même erreur, *vol. I*, *pag. 406, 407*.

Le major Rennell donne à l'île trente-cinq milles de longueur, et en cela il ne diffère pas beaucoup du calcul de l'Edrisi. Mansoura est, à n'en pas douter, un nom mahométan, et non une dénomination indienne; car il signifie *victoire* en arabe. *Voyez* Melchis. Thévenot, tome I, *in Abulfedam*, pag. 19. (*N. de l'A.*)

l'Ayeen Akbary, et Tekier, le fort appelé *Alore* dans ce même ouvrage, le Louheri de la Rochette. Tekier est situé, soit à l'endroit où les eaux du fleuve se réunissent après s'être séparées pour former l'île, soit précisément au-dessous ; et Sekier a sa place au point même de la séparation. C'est dans Sekier, écrit *Sunker* et *Suckher*, que je trouve les Sogdiens d'Arrien, les Sodres de Diodore, les Sabraques de Quinte-Curce : et comme Sunker et Alore sont deux de ces douze mahls assignés à Behker par l'Ayeen Akbary, cette division a donné lieu à la distinction qu'en fait Diodore, comme de tribus particulières. C'est avec quelque circonspection, je l'avoue, qu'il faut affirmer qu'Alore et Tekier sont les mêmes ; mais le fait paroît singulièrement probable, en ce que l'Ayeen Akbary ne parle point du tout de Tekier. Quant à Suckher, il n'y a qu'une opinion parmi les auteurs : d'où je conclus que les Sogdiens d'Arrien occupoient toute l'île et le circar de Behker, et que ce nom est tiré de celui de la première place du circar même où la flotte arriva.

Si ce raisonnement ne sembloit pas concluant au lecteur, je le prierois de suspen-

dre son jugement jusqu'à ce que j'aie ajouté à ces motifs, ceux par lesquels je me décide à fixer la situation du territoire de Musikanus; car la position de l'un des deux pays, déterminée d'une manière certaine, fera nécessairement connoître la position respective de l'autre. Je dois terminer par une autre observation : la construction de chantiers sur une île, est un avantage que procure la situation naturelle du lieu, tandis que rien dans la partie plus haute du fleuve, n'annonce qu'il en ait été construit plutôt dans un endroit que dans un autre.

De cette île des Sogdiens (1), Cratère se rendit dans l'Arachosie et dans la Drangiane avec un corps de troupes; mais comme il est reparlé de lui lors du stationnement le plus prochain de la flotte, nous pouvons supposer que cet officier ne

(1) Il est digne de remarque que le géographe nubien fait de Mansoura un centre de communication, tant à l'ouest qu'à l'est, *page 57 et suiv.* Cette ville l'eût été effectivement dans tous les temps, si Alexandre n'eût pas bâti une ville au principal confluent des rivières. *(N. de l'A.)*

fit que conduire un détachement dont la destination étoit de pénétrer dans ces contrées par une autre route, et dont les mouvemens devoient ensuite se régler sur la marche future du corps d'armée à travers la Karmanie. Ce plan s'accorde parfaitement avec le dessein qu'Alexandre avoit formé de reconnoître ces provinces, en y faisant marcher ses troupes sur différens points, et par des directions différentes ; et je regarde comme très-probable que Cratère n'alla pas plus loin avec ce détachement qu'il ne le falloit pour lui marquer la ligne à suivre, et qu'après cela, il revint trouver le corps d'armée. La réunion de toutes ces troupes est un objet important qui nous occupera en temps et lieu.

Du pays des Sogdiens, le Behker (1) des Hindous, le Mansoura des Mogols ou Persans, Alexandre descendit l'Indus en grande hâte, pour arriver à la ville de Musika-

(1) Cette île de Behker a deux dépendances, Tekier et Sekier, ainsi écrits par Otter, *vol. I, p. 409.* Fraser met Buckar pour Behker, Sunker pour Sekier (Traité de Nâdir-Châh). Khoudabad paroît être le Shicarpoor de la carte *in-folio* de la Rochette. (*N. de l'A.*)

nus, avant que ce chef fût en état de lui opposer quelque résistance. J'ai déjà dit que le témoignage de Strabon est l'autorité sur laquelle je me fonde pour placer le territoire de Musikanus à un endroit plus bas du fleuve que le major Rennell; car Strabon écrit en termes formels, que la résidence de ce chef étoit près de la Pattalène ou après la Pattalène; et quoique le passage d'Arrien soit très-court, je me suis convaincu, en le relisant, qu'il faut voir une confirmation réelle de l'assertion de Strabon, dans ce qu'il dit de l'arrivée immédiate de la flotte à Pattala, après avoir rapporté les événemens qui se passèrent dans le pays de Musikanus.

MUSIKANUS, SEWEE, SIHWAN.

V. Je me détermine à fixer dans Sewee la résidence de Musikanus, par la raison que c'est la capitale du premier circar de Tatta vers le nord; et d'après l'idée que je me suis faite, que tous ces circars ont une division et des limites marquées par la nature même, je demeure convaincu que le moyen le plus sûr d'appliquer à un lieu quelconque le nom ancien qui

lui convient réellement, est de considérer la distribution actuelle des provinces. Le Seewistan (c'est le nom sous lequel on désigne ce circar) comprend le pays situé sur les deux rives du fleuve ; mais il est probable qu'à l'est les terres sont peu cultivées, attendu que la contrée avoisine le désert et les montagnes de sable (1). A l'ouest, il y a des parties de montagnes qui s'étendent vers le fleuve dont les Belootches habitent les bords ; et sur une de ces divisions, ou même au pied, nous pouvons placer le territoire d'Oxykanus, le Portikanus de Strabon et de Diodore. La terminaison de ces trois noms (2) donne à penser qu'ils renferment quelqu'allusion au pays, ou l'idée de quelque rapport entre les trois territoires. Je ne présente que comme une pure conjecture ce que je vais dire à ce sujet ; et je laisse aux personnes plus versées que moi dans la connoissance des langues orientales, le soin de répandre de plus grandes lumières sur la matière. Je ne puis toutefois m'empêcher

---

(1) Tieffenthaler, *vol. I, page 122.*

(2) Musikanus, Oxykanus, Portikanus.

de croire que l'on découvre le nom du circar dans chacun de ces trois noms.

Sewee est écrit Sevi, Sihouan, Siwan et Sehwan. Il n'est pas facile de constater l'identité de ces dénominations avec le même lieu. En effet, quoique nos cartes les établissent les mêmes, l'Ayeen Akbary (1) parle d'une chaîne de montagnes qui se prolonge depuis Sehwan jusqu'à Sewee, les regardant ainsi comme deux places différentes, quoique dans le même circar. Nous distinguons aussi sur les cartes un San, qui présente quelqu'obscurité aux géographes (2), et n'est peut-être qu'une corruption de Sehwan. Quoi qu'il en soit, Sihwan est une dénomination suffisamment connue; et ce mot, à mon avis, se retrouve dans les trois noms de Mu-*sihan*-us, Ok-*sihan*-us, Por-*sihan*-us (3); car l'*h* aspirée est substituée par le *k* dans presque tous

---

(1) *Vol. II, page 142.*

(2) San pourroit bien être toutefois le Cahan que Tieffenthaler place dans ce circar, *page 122*. (N. de l'A.)

(3) Il est à remarquer que ce nom se lit de différentes manières dans Quinte-Curce : *Posticanus*, *Porricanus*. Je propose encore celle-ci, *Porsicanus*. (N. de l'A.)

les mots dérivés des langues orientales (1). La terminaison est grecque pour l'inflexion seulement; et l'on découvriroit peut-être dans le Sanscrit, que la syllabe initiale de chacun de ces noms renferme en elle l'idée du rapport qui existoit entre les trois. Si l'on parvenoit à me démontrer que Sewee et Sehwan étoient deux territoires distincts et séparés, je n'hésiterois pas beaucoup à assurer que Moo-sihwan fut le chef de l'un, et Ok-sihwan celui de l'autre (2). Je sais que, de nos jours, on n'accorde pas une grande

---

(1) *Han* ou *ham*, ce titre originaire qui équivaut à celui de *chef* ou de *seigneur*, a passé dans les mots *kan*, *khan*, *cham*, et *cawn*. Consultez le père Duhalde. Je ne verrois rien que de naturel à reconnoître le titre de *kan* ou de *khan* dans *Musi-kanus*, s'il étoit possible de prouver que les Tartares avoient déjà pénétré dans l'Inde à cette époque. (*N. de l'A.*)

(2) Un prince hindou qui régnoit anciennement dans ce circar, et dont le gouvernement s'étendoit depuis Mekran jusqu'à Kachmyr, avoit le titre de *Sihar*. Tieffenthaler, *vol. Ier, page 122*, écrit *Sihan*.

Plus bas, près de Birun, on trouve un district appelé *Mou* ou *Ebzat* par Abou'l-Feda. (Eclaircissemens de d'Anville, *p. 39*.) Comment traduire *Mou?* Je ne cite ce fait que pour prouver que *Mou* est un terme du pays. (*N. de l'A.*)

confiance aux hypothèses fondées sur la seule étymologie : l'étude approfondie que j'ai faite de mes auteurs, m'a cependant convaincu que tous les noms indiens qui se rencontrent dans leurs ouvrages, peuvent être rapportés à des mots naturels encore en usage aujourd'hui, chez les Hindous au moins, sinon parmi les Mogols; et toutes les fois que la société du Bengale, qui se livre avec tant de succès à des recherches sur l'Asie, s'occupera de cette matière, elle étendra ses découvertes au-delà de ce qu'on sauroit imaginer. J'en ai déjà fourni la preuve, à l'égard des noms des rivières du Panje-ab : d'autres, long-temps avant moi, l'ont reconnue dans ceux des Malliens, des Oxydraques, du Peucaliotis, des Gouréens; et je demeure intimement persuadé que chaque nom employé ou cité par les historiens d'Alexandre, se retrouveroit soit dans l'histoire, soit dans la tradition des Hindous. Suivant moi, tous ces mots existent présentement dans la langue sanscrit, quoiqu'ils puissent être connus des Européens sous une forme différente, dérivée des Mogols, et défigurée par le laps de temps, le changement de langage, ou la di-

versité d'écriture. J'ai pour soutien de cette conjecture, l'opinion du major Rennell; et je regarde son jugement comme décisif en pareille matière.

Si nous voulons maintenant suivre Alexandre à sa descente de la Sogdiane jusqu'au territoire de Musikanus, les sources dans lesquelles nous devons puiser nos renseignemens, sont les écrits d'auteurs modernes. Arrien n'indique ni époque, ni distance, et ne fait aucune mention du pays que traverse l'Indus dans son cours : mais les cartes donnent plus de quatre-vingts (1) milles (2) depuis Behker jusqu'à Sewee; et l'Ayeen Akbary (3) nous apprend que le pays est un désert, très-sujet en été au vent *Semoom* ou vent étouffant. Ce mot de *désert*, quoi qu'il en soit, doit être expliqué : car nous sommes instruits que l'Indus change de cours, qu'il incline quelques années à l'est (4),

---

(1) Soixante-quinze, suivant la Rochette. (*N. de l'A.*)

(2) En ligne droite, à l'échelle. (*N. de l'A.*)

(3) *Vol. II, page 143.* (N. de l'A.)

(4) Nord et sud, selon l'Ayeen Akbary. La même chose arrive à Behker, ce qui favorise l'inclinaison donnée à l'Indus par le major Rennell. (*N. de l'A.*)

et pendant d'autres à l'ouest; et que le pays n'est pas tellement désert, qu'il n'y ait des villages entiers composés de bergers qui changent d'habitations suivant la variation du cours du fleuve (1).

Cette circonstance, rapportée par Strabon, prouve l'attention des observateurs et la fidélité de l'historien. En effet, quand nous lisons dans le major Rennell (2), qu'il tient les mêmes faits d'un voyageur anglais, lequel les avoit vérifiés sur les lieux, nous avons une preuve vraiment caractéristique, fournie par les localités mêmes, et fondée sur les opérations constantes de la nature; et cette preuve, la fiction ne sauroit pas plus la créer, que le scepticisme ne peut la révoquer en doute.

Musikanus n'avoit point envoyé offrir à Alexandre l'hommage de sa soumission; mais, surpris à son approche imprévue, et peu préparé à combattre, il alla au-devant du héros macédonien à son arrivée, et se

(1) L'Ayeen Akbary, *ibid.* — Tieffenthaler. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* le Post-scriptum du major Rennell. (*N. de l'A.*)

rendit à sa discrétion, lui, sa ville, son territoire et ses éléphans. Touché de cette démarche et d'un repentir aussi prompt, Alexandre s'empressa de lui pardonner; car dans les occasions de cette nature, ce prince savoit toujours accorder sa politique avec la générosité naturelle à son cœur. Il trouva le territoire l'un des plus riches de cette partie de l'Inde (1), et la ville si commodément située, qu'il se détermina à bâtir une citadelle dans cet endroit, et à y laisser une garnison assez imposante pour la défendre.

La force et la puissance comparatives des deux places, sont une raison de plus pour moi de penser que Musikanus devoit être plutôt fixé à Sewee qu'à Behker; car cette force et cette puissance relatives continuent encore aujourd'hui d'être les mêmes. Suivant l'Ayeen Akbary, le revenu de Behker est seulement de deux cent trente-deux livres sterling (2), tandis que celui de Sewee

---

(1) Ἐυδαιμονεστάτην. Il seroit peut-être mieux de traduire par, *l'un des plus florissans.* (N. de l'A.)

(2) En comptant quarante dams à la roupie. (*N. de l'A.*)

s'élève à cinq mille deux cent dix-huit livres (1).

La construction de la citadelle fut confiée à Cratère. Nous devons supposer, par conséquent, que cet officier étoit revenu du détachement qui pénétra dans l'Arachosie. Alexandre prolongea son séjour sur les lieux, jusqu'à ce que cette construction fût achevée. Aussi-tôt qu'il eut établi une garnison respectable, il entreprit une expédition contre Oxykanus, et voulut la commander lui-même. Ses forces consistoient en archers, en soldats Agriens, et dans la cavalerie qu'il avoit à bord. Si Arrien ou quelque autre historien nous eût dit de quel côté du fleuve l'armée se mit en mouvement vers l'est ou vers l'ouest, si ce fut dans une partie plus haute ou plus basse du fleuve, nous aurions une donnée d'après laquelle il seroit possible de raisonner : mais un seul fait est à notre connoissance, c'est que Musikanus étoit chef d'un district dans le même pays (2); le reste est abandonné à nos con-

---

(1) Le revenu de Havelly est ajouté à celui de Sewee dans ce calcul. *Voyez* l'Ayeen Akbary, *vol. II, p. 105.* (N. de l'A.)

(2) Νομάρχην τῆς ταύτῃ γῆς, mot à mot, *chef d'un*

jectures : les miennes se règlent sur la circonstance particulière de la résidence de Sambus dans le voisinage. On nous en parle comme d'un satrape nommé par Alexandre lui-même, pour gouverner les Indiens des montagnes : les montagnes dont il est question ici, correspondent exactement avec la chaîne appelée *Lukhy* dans l'Ayeen Akbary (1); elles sont une partie de cette grande chaîne qui se prolonge depuis la mer jusqu'à Qandahâr : une autre branche s'étend presque jusqu'à l'Indus à Sewee. Une horde de Belootches nommés *Kulmanis* y fait sa résidence. Je n'hésite point à fixer Sambus sur ces montagnes; et si, avec le peu de lumières qui nous est donné pour nous diriger, nous parvenons à trouver une position, il n'y a point d'objection raisonnable contre le système qui tendroit à faire correspondre l'autre avec elle. Le mouvement de l'armée, qui, en sortant du territoire

---

district dans le pays situé ici. Je ne puis me faire l'idée d'une expression plus précise pour désigner le chef d'un circar par rapport à un soobah, ou celui d'un mahl relativement à un circar. (*N. de l'A.*)

(1) *Lakhi*, selon Tieffenthaler. (*N. de l'A.*)

d'Oxykanus, entra immédiatement dans celui de Sambus sur les montagnes, donneroit à penser qu'Oxykanus occupoit le plat pays au pied de cette chaîne. Je soutiens que et cette plaine et ces montagnes doivent être à l'ouest de l'Indus, parce que le désert et les montagnes de sable sont à l'est; et l'on n'est fondé sur l'autorité d'aucun historien ou voyageur, soit ancien, soit moderne, pour prétendre que la chaîne de montagnes à l'est s'étende à quelque endroit que ce soit dans le voisinage du fleuve.

Mais revenons à la suite de l'expédition. Alexandre marcha contre Oxykanus, parce qu'il n'avoit reçu de lui ni ambassade, ni marques de soumission : il emporta d'assaut deux de ses plus fortes villes; et dans l'une d'elles, il fit prisonnier Oxykanus lui-même. Le pillage fut permis aux soldats; les éléphans seuls furent réservés pour le service public. Plusieurs autres villes se rendirent sans résistance; car, vers cette époque, dit Arrien, le courage des Indiens les avoit entièrement abandonnés (1). Quinte-Curce rapporte ces événemens avec quelque

(1) Ἐδεδούλωντο τῇ γνώμῃ. (N. de l'A.)

légère différence : il assure qu'Oxykanus fut tué, et il nomme ce peuple les *Prestes* ou *Præsti.* Je ne demande plus à faire qu'une observation : Oxykanus n'étoit pas établi sur le fleuve ; car autrement Alexandre n'auroit pas eu besoin de débarquer pour marcher contre lui : il résidoit près de Sambus, et celui-ci étoit satrape des montagnes. J'en tire cette conclusion, qu'Oxykanus régnoit à l'ouest de l'Indus, et que, suivant les plus grandes probabilités, son territoire étoit situé au pied de la chaîne de montagnes appelée *Lukhy* : par conséquent, Musikanus et Oxykanus étoient chefs l'un et l'autre dans le circar de Sehwan.

Sambus, devenu alors l'objet immédiat des poursuites d'Alexandre, est désigné sous une infinité de noms divers qui ne font que prouver les doutes des historiens et l'obscurité des événemens. En effet, ce chef est le Sabutas (1) de Strabon, le Sabbas de Plutarque, l'Ambigarus de Justin, l'Ambiras d'Orose, le Sabus ou Samus de Quinte-Curce. J'ai conservé cette énumération pour

---

(1) *Voyez* les notes de Snakenborck sur Quinte-Curce, *liv. IX, chap. 8.* (N. de l'A.)

éveiller l'attention des Orientalistes; car incontestablement, l'idée de localité est attachée à l'une ou l'autre de ces dénominations, dont il ne s'agit que de trouver la véritable étymologie.

Sambus est représenté comme un satrape, ou chef d'une tribu de montagnards dans le voisinage de Musikanus, et comme en état de guerre avec ce prince, ainsi que c'est l'usage entre les habitans de tous les pays de montagnes et leurs voisins de la plaine. Il avoit offert l'hommage de sa soumission à Alexandre, qui venoit de le confirmer dans le gouvernement dont il étoit satrape (1); mais ayant eu avis que Musikanus s'étoit déterminé à faire la paix avec le roi macédonien, il avoit abandonné son pays et pris la fuite. Les historiens ne nous donnent aucune raison de cette fuite : toutefois il est naturel de supposer que, dans la réconciliation de son ennemi avec Alexandre, Sambus vit des motifs suffisans pour se méfier de

(1) Nous devons voir dans Sambus, un naturel, chef du pays. Le titre de satrape, et le nom de satrapie, sont la preuve qu'il étoit considéré comme sujet du roi de Perse. (*N. de l'A.*)

l'un et l'autre (1); et comme, en général, les conquérans ne permettent d'outrages envers les princes leurs tributaires, que ceux qu'ils leur font éprouver eux-mêmes, Sambus put croire avec quelque fondement, ou qu'il ne seroit plus libre à l'avenir de ravager le territoire de Musikanus, ou qu'il lui faudroit payer cher les premières incursions auxquelles il s'étoit livré. Dans l'un et l'autre cas, son intérêt vouloit qu'il prît le parti de la retraite; et s'il s'étoit soumis à Alexandre avant que Musikanus se rendît, on peut présumer que l'espoir de participer au pillage du pays de son ennemi, avoit eté l'un des principaux motifs qui le décidèrent à cet acte de soumission. Rien

---

(1) Un second Porus tint la même conduite à l'égard du monarque indien du même nom, lors de la réconciliation de ce dernier avec Alexandre. Le Porus établi sur l'Hydraotes avoit été l'ennemi de celui qui habitoit les bords de l'Hydaspe, et il avoit envoyé des députés au camp des Macédoniens, à mesure que leur armée s'avançoit. Après la victoire d'Alexandre, et l'alliance contractée par lui avec le vaincu, cet autre Porus, averti de l'approche du conquérant vers son propre territoire, prit la fuite. *Voyez* Quinte-Curce, *liv. V, page 223.* (N. de l'A.)

ne nous fait connoître l'époque ni le lieu de l'événement; mais si nous le plaçons dans le pays des Sogdiens, le retard de Musikanus à demander des conditions, explique assez la conduite de son rival. Un conquérant n'est souvent que trop bien secondé dans ses projets d'invasion par la jalousie des puissances d'un pays contre d'autres puissances du même pays ; et les petits intérêts qui les divisent entr'elles, ne concourent que plus sûrement à la destruction des unes et des autres.

En supposant que Sambus fût à la tête de la tribu, sa soumission devenoit d'une grande importance; car les Belootches ou Kulmanis, qui occupent la chaîne de montagnes connue sous le nom de Lukhy, composent vingt mille familles, au rapport de l'Ayeen Akbary (1), et peuvent envoyer au combat jusqu'à dix mille hommes de troupes à cheval. Leur pays, quoique sauvage, stérile et hérissé de rocs, doit être entrecoupé par de fertiles vallons. En effet, outre les chevaux qu'ils élèvent tant pour leur propre usage que pour les vendre chez

(1) *Vol. II, page 142.* (N. de l'A.)

l'étranger, le pays produit un nombre considérable de chameaux, dont s'approvisionnent non-seulement les habitans du Scindi, mais encore ceux des provinces intérieures. D'après ces détails, qui ne concernent qu'une tribu, nous ne pouvons pas être surpris de voir que la puissance des Belootches s'étende aujourd'hui jusque vers l'ouest, et même jusqu'au cap Jask, suivant Niebuhr (1). Nous ne devons pas non plus concevoir une foible idée des Arabites qui habitoient le même pays du temps d'Alexandre, et qui eurent les mêmes moyens de se faire craindre comme de se faire respecter. Quinte-Curce, d'après Clitarque, porte à quatre-vingt mille le nombre des naturels qui périrent par suite de l'invasion des Macédoniens, sans compter les prisonniers (2). Il y a là, sans doute, de l'exagé-

---

(1) D'après ce que nous dit Niebuhr des Arabes qui, dans tous les siècles, ont passé le Golfe Persique vers l'est, il ne seroit pas difficile d'établir un rapport entre les Arabes et les Arabites. Mais ce voyageur ne fait pas entre Brodia et Bloachee la même distinction que Porter. Il semble considérer comme Belootches toutes les tribus éparses dans Mekran. (*N. de l'A.*)

(2) Dans toute la relation que donne ici Quinte-

ration : mais quelle qu'elle puisse être, elle indique toujours ce qu'on doit penser de la grandeur relative de la tribu; et nous sommes fondés à en conclure qu'elle étoit plus forte encore du temps d'Alexandre; car si le plat pays étoit plus riche et plus peuplé, les hordes de brigands qui vivent aujourd'hui de ses dépouilles, devoient être plus nombreuses en proportion.

Dans le Sindimana (1) d'Arrien, la capitale de Sambus, je trouve une allusion au Scindi, le nom le plus général comme le plus commun du pays situé sur les deux

---

Curce, il règne la confusion trop ordinaire chez cet historien. Nous y voyons, en effet, que d'abord Alexandre pénètre dans le pays de Sabus; qu'ensuite il descend le fleuve durant quatre jours, pour aller attaquer la capitale de ce chef. Peut-être, cette erreur, ne l'a-t-il commise que faute d'avoir distingué *Sindonalia* d'*Harmatelia*. Voyez Arrien, *page 254*. Quant aux quatre-vingt mille hommes massacrés dans le pays, je suspecte, en général, l'exactitude des calculs de tous les auteurs anciens; mais je doute sur-tout de celle des calculs de Quinte-Curce. (*N. de l'A.*)

(1) Les meilleurs manuscrits portent Sindimana, et non Sindomana. *Voyez* Arrien, édit. de Gronovius, *p. 254*. (N. de l'A.)

rives de l'Indus (1); et quoiqu'il y ait de fortes objections à faire contre le systême

---

(1) Le géographe de Nubie fait constamment la distinction nécessaire entre le Scind et l'Inde, ainsi qu'entre ces deux pays et la Chine. Il appelle les Chinois *Sin*, et parle de leur commerce sur les mers de l'Inde, à-peu-près dans les mêmes termes que Marc-Paul, dont il étoit presque le contemporain. Je saisis l'occasion qui se présente de rappeler ces distinctions, dans la persuasion où je suis que les écrivains arabes ont tiré le nom *Sin* des *Sinæ* de Ptolémée, et l'appliquoient, comme il l'avoit fait lui-même, au peuple le plus éloigné vers l'est. Lorsque les Portugais doublèrent le Cap de Bonne-Espérance, les seuls navigateurs qu'ils trouvèrent, durent être des Arabes. Ce fut d'eux qu'ils recueillirent le mot *Sin*, duquel est dérivé celui de *Chine*, répandu aujourd'hui par toute l'Europe, et qui est absolument inconnu aux Chinois même. Marc-Paul, qui entra du côté du nord, n'entendit jamais prononcer ce mot; mais il donna à la Chine le nom de *Mangi*, sans doute de celui des Tartares Mantchoux. Les Arabes pénétrèrent de l'ouest; et quoique les connoissances géographiques de Ptolémée ne s'étendissent pas jusqu'à la Chine, les *Sinæ* dont il parle, terminoient sa carte, et n'étoient autres que le *Sin* des auteurs arabes. Consultez le Voyage de deux Arabes à la Chine dans le douzième siècle, publié par Renaudot, et qui fait partie de la Collection d'Harris. *(N. de l'A.)*

qui tendroit à placer dans les montagnes quelque ville importante qu'on dût considérer comme la capitale du Scindi, ce n'est pas trop présumer, selon moi, que de supposer que les Belootches pourroient en avoir une au pied de ces mêmes montagnes. Je ne publie qu'avec défiance mes idées particulières sur l'identité de position des territoires de Musikanus, d'Oxykanus et de Sambus; mais je ne doute pas un instant que ces trois chefs aient été établis dans le Seewistan et dans les montagnes adjacentes. Je soutiens, de plus, que Musikanus ne put l'être à Behker, attendu qu'il n'y a près de cette île, ni montagne, ni colline qui se prolonge dans le voisinage du fleuve. Si l'on peut s'en rapporter, pour ce qui concerne ce district ou circar, à la carte de la Rochette (1), la position qu'il assigne à la chaîne de montagnes appelée *Lukhy* ou *Lacki*, correspond parfaitement avec le système topographique que j'incline à adopter.

Sindimana ne fit aucune résistance; car, malgré que Sambus eût pris la fuite, il

(1) *Voyez* sa carte de l'Inde, *in-folio*, publiée par Faden. (*N. de l'A.*)

n'avoit point de desseins hostiles contre Alexandre. Suivant toute apparence, la soumission volontaire de Musikanus lui inspira de vives alarmes pour sa sûreté personnelle: mais les portes de la ville furent ouvertes; et les principaux officiers de ce chef fugitif, livrèrent, sans balancer, et ses trésors et ses éléphans. De là, l'armée s'avança vers une autre forteresse appelée la ville des Bramines; et comme Diodore parle de son *Harmatelia* en lui donnant la même dénomination, on ne peut douter que ce ne soit la même. Les historiens disent que cette ville se révolta. Nous devons entendre par ces expressions, qu'elle s'étoit rendue d'abord par suite de la première soumission de Sambus, et que, lors de la fuite de ce chef, elle se prépara à faire une vigoureuse défense par elle-même. Les Macédoniens s'en emparèrent sans beaucoup d'efforts. Les Bramines qui, par leurs conseils, avoient porté les habitans à cette résistance, furent passés au fil de l'épée. Pendant que ces choses se passoient, on apprit que Musikanus s'étoit révolté : Python, alors satrape de la province, reçut l'ordre de marcher contre lui, tandis qu'Alexandre

rangea sous sa domination le territoire de ce chef rebelle. Nous pouvons conclure que ces villes étoient situées entre le pays de Sambus et le fleuve, et plus bas que la résidence de Musikanus. Mais Alexandre revint-il en cet endroit (1), ou bien alla-t-il joindre la flotte au-dessous ? C'est de quoi nous n'avons point de preuves évidentes. Quoi qu'il en soit, il trouva Musikanus prisonnier de Python, et le condamna à périr avec les Bramines qui avoient été les instigateurs de la révolte.

Pendant qu'Alexandre faisoit les préparatifs nécessaires pour la continuation du voyage, il dépêcha Cratère, à la tête de deux divisions de la phalange et d'un corps d'archers, avec l'ordre de grossir ses forces, dans la marche, de tous les Macédoniens et autres guerriers qui avoient été commandés auparavant pour traverser l'Arachosie et

---

(1) Μουσικανός τε ἄγεται πρὸς Πύθωνος signifie que *Musikanus fut ramené*. Si donc Alexandre étoit alors dans la ville de ce chef, c'est que Musikanus l'avoit abandonnée, et s'étoit enfui dans l'intérieur du pays, d'où Python le ramena. Alexandre le fit mettre à mort ἐν τῇ αὐτοῦ γῇ, ce qui ne veut pas dire précisément sa ville, mais son territoire. (*N. de l'A.*)

la Drangiane. Toutes ces troupes réunies, et les éléphans avec elles, devoient se diriger vers la Karmanie, en se frayant une route par le milieu des terres, et rejoindre le corps d'armée dans cette province. L'objet principal qu'Alexandre s'étoit proposé en prescrivant cette route, semble évidemment avoir une correspondance directe avec le plan qu'il avoit tracé pour l'arpentage et la reconnoissance parfaite des vastes départemens de son empire. Un autre motif qui détermina ce prince, motif qu'on devine sans effort, c'est que, bien instruit déjà de la stérilité absolue de la Gédrosie, dans laquelle il avoit résolu de pénétrer lui-même, il voulut rendre moins nombreuses les chances de détresse et de dangers, en proportion même de la diminution des troupes qui l'accompagneroient.

Durant cet intervalle, Mæris, chef de Pattala et de la Pattalène (1), monta le fleuve, pour venir rendre hommage à Alexandre, et se mettre à sa discrétion, lui

---

(1) C'est Quinte-Curce qui nous donne le nom de ce chef. Je les conserve tous pour éclairer les recherches de ceux qui voudront en faire après moi. *(N. de l'A.)*

et son territoire ; il fut accueilli avec bienveillance, et renvoyé dans son gouvernement, après avoir reçu l'ordre de préparer tout pour les besoins de l'armée à son arrivée.

On fit alors les dispositions nécessaires pour le départ. Alexandre chargea Héphestion de prendre le commandement du corps d'armée qui n'avoit point été embarqué, et de descendre du côté est du fleuve, tandis que Python conduiroit les Agriens et la cavalerie légère à l'ouest (1). Le roi avança de son côté, ayant, comme auparavant, les mêmes troupes à bord : il étoit en route depuis trois jours seulement, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que Mæris avoit quitté Pattala, et s'étoit enfui jusque dans le désert avec la plus grande partie de sa nation. Alexandre fit accélérer sur-le-champ la navigation de la flotte, afin de prévenir les dangers qui pouvoient résulter pour lui de

---

(1) C'est ce qu'on infère de la commission qui fut donnée à Python, de rassembler des habitans pour les villes déjà fortifiées, et qui ne peuvent être que celles dont Alexandre venoit de se rendre maître, ou qu'il venoit de fonder. (*N. de l'A.*)

cette défection ; mais avant qu'il eût eu le temps d'arriver à Pattala, la ville étoit déjà sans habitans, et la campagne sans agriculteurs.

Je ne puis m'empêcher, en entrant dans le Delta, de rappeler à l'attention du lecteur, les difficultés géographiques que nous avons déjà rencontrées ; car, dans la descente du fleuve, toutes les circonstances me paroissent concourir à rendre plus vraisemblable la position que j'ai adoptée d'après Strabon, et à confirmer les raisons qui me déterminent à placer les Sogdiens dans Behker, et Musikanus à Sihwan. Strabon dit positivement que le territoire de Musikanus joint à la Pattalène (1) : c'est sur ce témoignage de l'auteur grec, que je fonde le premier motif de mon dissentiment d'avec le major Rennell, et que je base toute la discussion à laquelle je me suis livré. Peut-être, en ne considérant que la patience des lecteurs ordinaires, devrois-je craindre qu'on me reprochât d'avoir donné à cette discussion de trop grands développemens ; mais je

(1) Liv. XV, page 701. Πρὸς αὐτῇ Πατταληνῇ, *ad ipsam Pattalenam.* (N. de l'A.)

répondrai qu'elle est d'une importance majeure pour les historiens et pour les géographes, et qu'elle peut servir à faciliter singulièrement l'intelligence des endroits obscurs de nos auteurs classiques. Je dois observer maintenant, que la carte du major Rennell établit une distance de cent quarante milles, et celle de la Rochette, de cent cinquante milles, à l'échelle, en ligne droite, depuis Sihwan jusqu'à Tatta. Cette distance, calculée d'après et y compris les détours du fleuve, peut être évaluée à deux cents milles; et si nous ajoutons à présent quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles de plus (1) pour ramener Musikanus à Behker, quel rapport, je le demande, le voyage de trois jours dont parle Arrien peut-il avoir avec une semblable distance? Mais, dira-t-on, il y a plus de trois jours; car Alexandre navigua pendant trois jours, au bout desquels il précipita sa descente à Pattala. Eh bien! j'admets ce raisonnement et la conséquence; j'accorde même deux ou trois jours de plus pour cette partie plus rapide de sa naviga-

(1) Cent, ou même cent vingt, en calculant d'après les détours du fleuve. (*N. de l'A.*)

tion : mais il convient d'observer que, durant les trois premiers jours, Alexandre ne put faire plus de quinze milles, ou (en portant le calcul au plus haut) plus de vingt milles par jour, s'il se régla sur la marche des troupes de terre qui suivoient la côte ; et lorsque, de cent cinquante ou même deux cents milles, nous avons ôté soixante milles, ce qui reste, suffit pour la fin du voyage, sur-tout si l'on est fondé à supposer qu'Alexandre continua d'avancer avec la flotte seulement, laissant Héphestion et Python derrière lui, après leur avoir recommandé de le suivre en faisant le plus de diligence possible. Toutes ces circonstances considérées, il y a grande raison d'en inférer qu'Arrien est d'accord avec Strabon : et comme ces auteurs ont puisé immédiatement, l'un et l'autre, dans les sources, toutes les fois qu'il y a concordance entr'eux, les témoignages de Diodore, de Quinte-Curce ou de Plutarque ne méritent de notre part qu'une médiocre attention, et après tout, quoiqu'il y ait bien ici un peu de confusion et d'obscurité, nous ne trouvons *pour*tant rien chez aucun de ces historiens, qui contredise l'induction que je viens de tirer.

On objectera peut-être qu'en plaçant deux chefs dans cette province, et un troisième sur les montagnes voisines, nous renfermons trop de population et de richesses dans cet espace, comparativement à l'étendue qui lui est donnée : mais, d'après le revenu qu'Akbar retiroit de ce soobah en général, et du seul circar de Seewistan en particulier, il est permis de conjecturer que tous ces circars furent florissans, et que, par-tout où le sol y fut reconnu susceptible de culture, on s'empressa effectivement de le cultiver, tant qu'il se fit quelque commerce sur l'Indus. Une autre raison, plus forte encore, nous autorise à croire que, pendant la durée des premiers âges, ils furent et beaucoup plus riches, et beaucoup plus peuplés : car un nombre considérable de petits états (tels que ceux dont il paroît que le pays étoit couvert à l'époque de l'irruption des Macédoniens), est toujours un indice certain de population, de commerce et de prospérité (1). Aujourd'hui, dans

(1) Voulez-vous des exemples de cette vérité? Vous trouverez, dans le monde ancien, la Grèce, l'Italie (avant que les Romains s'en fussent rendus les maî-

l'Inde, tout chef qui possède une forteresse est un khan ou prince souverain; et peut-être, au moment où j'écris, y a-t-il plus de deux pareils souverains dans ce même district. C'est le Seewistan même que l'Ayeen Akbary nous représente comme ayant quarante mille bâtimens sur l'Indus, et produisant un revenu qui s'élève à quarante-huit mille cinq cent quatre-vingt-trois livres sterling (1). Selon toute apparence, ce circar n'a pas moins de deux cents milles de long, sur cent quatre-vingts de large, et contient neuf *mahls* ou subdivisions. Voilà, certes, qui équivaut assez à la richesse et à l'étendue des territoires ou villes dont on peut supposer que deux chefs, tels que Musikanus et Oxykanus, furent jadis les maîtres.

Mais un reproche plus grave qu'on croira sans doute être fondé à me faire, c'est d'avoir émis une opinion contraire à celle du major

---

tres), la Sicile et la Gaule; dans le monde moderne, la Hollande, la Suisse, les Etats-Unis d'Amérique. (*N. de l'A.*)

(1) Sur le pied de quarante dams à la roupie. (*N. de l'A.*)

Rennell. Personne n'est plus en état que moi, j'ose le dire, de rendre témoignage à l'exactitude de cet habile géographe, parce que personne n'a étudié sa carte et ses mémoires avec une attention plus particulière; et si je diffère d'avec lui en cette seule circonstance, je ne publie mes idées qu'avec la déférence qui lui est due, pour ses talens d'abord, ensuite à raison de l'avantage qu'il a sur moi, d'avoir eu des occasions plus favorables de se procurer des renseignemens.

Avant de continuer la navigation avec la flotte jusqu'à Pattala, je dois résoudre un autre problême géographique, dont l'examen, pour n'être pas lié absolument avec les progrès de la marche d'Alexandre, n'en appartient pas moins, d'une manière immédiate, au pays dans lequel nous sommes en ce moment. D'Anville et le major Rennell expriment également leur surprise, l'un et l'autre, de trouver dans Denys Périégète, Ptolémée, et l'auteur du Périple de la Mer Erythrée, une partie de pays appelée l'*Indo-Scythie* (1) : elle paroît s'étendre,

(1) L'Indo-Scythie appartient, suivant d'Anville,

selon ces auteurs, vers le haut de la rive occidentale de l'Indus (1); et il faudroit présumer que les peuples qui l'occupoient, avoient été tirés, de manière ou d'autre, de la Scythie ou de la Tartarie : mais j'estime que toute cette conjecture est une ancienne erreur des plus faciles à expliquer. Nous distinguons dans la contrée dont il s'agit deux tribus de Belootches, l'une nommée les Sethiens, l'autre les Hendiens (2) ou Sindhiens (3). Ces deux tribus, quoique mal définies, sembleroient, par leurs noms, avoir habité, l'une les montagnes, l'autre les bords du fleuve. Nous trouvons plus

---

à la partie plus basse du Scindi. *Voyez* Géographie ancienne, *vol. II, page 346 ;* Eclaircissemens, *p. 42.* (N. de l'A.)

(1) Peut-être d'Anville, en y comprenant Minnagara (erreur dans laquelle il tombe constamment à l'égard de Mansoura ou Behker), incline-t-il à étendre cette partie de pays vers le côté oriental de l'Indus. *(N. de l'A.)*

(2) Le fleuve Arabis, où nous allons bientôt arriver, porte le nom de Hend sur les cartes de d'Anville et de la Rochette. Il seroit donc possible que les Hendiens et les Arabites fussent les mêmes. *(N. de l'A.)*

(3) *Voyez* l'Ayeen Akbary, et Tieffenthaler, *vol. Ier, page 119.* (N. de l'A.)

bas, et presque dans la ligne parallèle de Tatta, une troisième tribu de Belootches, appelée les *Nomardies*, laquelle peut mettre sur pied trois cents chevaux et sept mille fantassins (1). Si maintenant on nous permet de donner de l'antiquité à ces noms, les Nomardies et les Sethiens seront métamorphosés sur-le-champ en Nomades et en Scythes; et nous reconnoîtrons les Indo-Scythes de Denys et de Ptolémée, dans les Hendo-Sethiens d'Abou'l Fazil, sans faire, avec d'Anville, un effort d'imagination pour tirer des Huns de la Tartarie, à l'effet de les conduire et de les fixer sur les bords de l'Indus.

VI. *PATTALA.*

LONGITUDE.

Par Ptolémée, de l'île de Fer.......	112°	50′	0″
Par Rennell, de Greenvich.........	67	36	0
Ajoutez, de l'île de Fer............	17	40	0
	85	16	0
Ptolémée corrigé par la méthode de Gossellin........................	80	0	0
L'Ayeen Akbary...................	102	30	0
Otter { Abou'l Feda...............	92	31	0
Otter { Etval.....................	92	30	0

(1) L'Ayeen Akbary, *vol. II, page 142*. (N. de l'A.)

LATITUDE.

Ptolémée	21°	0′	0″.
Rennell	24	47	0
L'Ayeen Akbary	24	10	0
De la Rochette	24	43	0

L'estime de Rennell est prise de Braminabad, où sont probablement les ruines de Pattala.

Nous allons entrer maintenant dans la Pattalène. De nouvelles difficultés se préparent pour nous : si nous ne parvenons pas à les résoudre entièrement, du moins seront-elles diminuées beaucoup par la comparaison fidèle que j'établirai entre les témoignages de nos divers auteurs.

Pattala, en langue sanscrit, signifie la *Région d'en-bas*, ou l'*Enfer* (1). Si nous préférons d'interpréter cette dénomination en bonne part, nous pouvons supposer qu'elle exprime, chez les Hindous, le pays arrosé par l'Indus dans la partie plus basse de son cours : si nous penchons plutôt, au contraire, à entendre ce mot dans l'autre sens, il n'y aura encore rien que de na-

(1) Maurice, *Antiq. de l'Hindoustân.* (N. de l'A.)

turel dans son application. Une extrême chaleur, des sables brûlans, une sécheresse continuelle, tout justifie l'allusion qu'il renferme ; et l'on conçoit sans peine que l'idée de l'enfer se présente à l'imagination de l'Hindou qui n'arrive de son pays jusque dans cette contrée, qu'après avoir traversé le désert de Behker, ou l'autre désert, plus vaste encore, plus exposé aux ardeurs du soleil, enfin plus dangereux, qui se trouve sur la route en sortant de Guzarate.

La Pattalène forme un Delta comme la basse Egypte; mais ses dimensions paroissent être fort mal tracées. La base de ce triangle est presque nord-est et sud-ouest ; et si l'on parvenoit à en définir l'étendue avec exactitude, ce seroit un grand point pour les géographes. Ptolémée et l'auteur du Périple assurent qu'il y a sept embouchures au fleuve, et l'on prétend que le nom moderne de *Divellee* fait allusion à ce nombre. Mais quoiqu'Alexandre ait visité dans sa navigation les deux bras, oriental et occidental, du fleuve, et qu'il y ait tout lieu de croire que, dans les temps anciens, le commerce de l'Indus montoit et descendoit ces deux bras, si même il n'en visitoit pas quel-

ques autres encore, je n'ai pourtant connoissance d'aucun voyageur ou navigateur, à l'exception d'Alexandre, qui ait monté le bras oriental du fleuve. Le calcul de l'étendue qui sépare les deux bras extérieurs, est établi ainsi qu'il suit par les historiens et par les géographes :

		Milles anglais.
Arrien lui donne..	1800 stades, équivalens à	113 (1)
Pline (2).........	220 milles romains...	201
Rennell (premier Mém.)........	210 milles anglais....	210
Le même (second Mém.).........	150 milles anglais....	150
D'Anville........	30 lieues, 1 degré ½..	104
Dalrymple (3), carte de Pritty.......	108 milles géograph..	125
Autre carte.......	124 milles géograph..	143
De la Rochette....	118 milles anglais....	118
Carte de Rennell, à l'échelle........	170 milles anglais....	170
Ptolémée.........	3 degrés 10 minutes..	215.

(1) En adoptant le stade de d'Anville. *(N. de l'A.)*

(2) En appliquant au nombre de milles donné par Pline la solution de d'Anville, la mesure de cet historien se trouve être à-peu-près la même que celle d'Arrien. (*N. de l'A.*)

(3) En mesurant de Pandrumne à Lari-Bundar. Il faut accorder quelque chose pour les degrés de Pto-

De ces divers calculs, tous différens entre eux, et dont aucun n'est fondé sur des observations astronomiques, autant que je puis m'en être assuré, celui qui semble approcher davantage des probabilités, est l'estime d'Arrien. Il est peut-être aussi le seul qui soit dressé d'après une mesure effective; car si la côte est susceptible d'un arpentage, on doit presque regarder comme certain qu'elle fut mesurée par les ingénieurs d'Alexandre.

La dimension des côtés de ce triangle est aussi difficile à connoître que celle de sa base. Nous n'avons rien à cet égard qui puisse faire autorité pour nous, si ce n'est ce qu'on trouve dans le major Rennell, savoir, qu'elle est de cent vingt-cinq milles en calculant d'après le cours du fleuve depuis Lari-Bundar jusqu'à Tatta, et que Lari-Bundar est à une distance de quinze à dix-huit milles de la mer, ce qui fait (avec quatre milles depuis Tatta jusqu'à la pointe du Delta) plus de cent quarante-quatre milles pour le bras occidental du petit Del-

---

lémée, en raison de la hauteur de 24 degrés de latitude. *(N. de l'A.)*

ta, et se réduit, en mesurant à l'échelle, à soixante-huit milles géographiques (1) : le bras oriental, toujours en comptant d'après les détours du fleuve, a, selon le même auteur, une étendue de cent soixante-dix milles. Voilà ce que nous pouvons savoir de plus positif sur ce point; car les données d'autres géographes n'étant justifiées par aucune autorité connue, elles méritent en cela même moins de confiance.

Mais il est ici pour nous une autre cause d'obscurité vraiment extraordinaire, et qu'on ne rencontrera nulle part ailleurs, en étudiant la géographie de tout le globe. En effet, de même que les cartes anglaises déterminent Lari-Bundar comme l'extrémité ouest, et, par une inversion particulière de ce nom, Bundar-Lari comme l'extrémité est, ainsi l'Ayeen Akbary nous donne Cutch pour le pays situé vers l'est, sur la baie de Cutch (2) ou Scindi, et un autre Cutch pour Mekran à l'ouest. D'Anville a cherché pareillement le Sangada d'Arrien

(1) Quinte-Curce dit quatre cents stades; et alors il faut ajouter trois jours de navigation. *Voyez* le liv. IX de son Histoire, *page 9*. (N. de l'A.)

(2) La Rochette écrit Kartsch. *(N. de l'A.)*

sur quelque partie de la côte; mais il n'a pu découvrir que les Sanganiens ou Sangariens, horde de pirates dans la baie de Cutch vers l'est, tandis que Sangada est évidemment à l'ouest de l'Indus. Ceci ne fait-il pas naître l'idée assez plausible que le nom de Sangada s'appliquoit jadis, comme aujourd'hui celui de Cutch, aux deux côtés du fleuve; et que ce nom a survécu à l'est, tandis qu'il s'est perdu à l'ouest? Quant à celui de Cutch, la conjecture du major Rennell, que Cedge (1) ou Gedge peut être la racine de Gédrosie, le Cutch ou Gedge-Mekran des modernes, cette conjecture, dis-je, est pour moi une certitude.

J'ai déjà observé qu'Alexandre avoit conçu le projet de ce commerce qui s'ouvrit par la suite depuis Alexandrie jusqu'à la mer des Indes. C'est ce que je me crois en état de démontrer par la conduite du héros macédonien après son arrivée à Pattala; et je vais rapporter quelques circonstances qui confirment mon opinion.

---

(1) Dérivé, suivant toute apparence, de *Kiz*, *Kij* ou *Kidge*, la capitale de Mekran. *Voyez* Cheref-eddin, et le géographe de Nubie. *(N. de l'A.)*

Alexandre, dans sa descente de l'Indus, avoit incontestablement marqué ce fleuve comme la frontière orientale de son empire; il avoit bâti trois villes et fortifié deux autres places sur cette ligne. Il préparoit tout pour l'établissement de Pattala à la pointe du Delta, et méditoit le plan de deux autres postes aux embouchures orientale et occidentale du fleuve. Les forces qui devoient rester sous les ordres de Python, lequel étoit satrape de ce pays, se composoient, en plus grande partie, de troupes asiatiques. Elles eussent suffi, à n'en pas douter, pour la défense de cette frontière, si une plus longue vie eût laissé à Alexandre le temps d'affermir son empire, de même que pour la conservation des postes qu'il avoit destinés à protéger le commerce dont le plan l'occupoit, et à favoriser son extension.

L'esprit rempli de ces vastes desseins, il avoit, immédiatement après son arrivée à Pattala, dépêché ses troupes légères à la poursuite des fugitifs qui s'étoient échappés de la ville. La plupart d'entr'eux revinrent, déterminés par les assurances qui leur furent données des bonnes dispositions d'Ale-

xandre à leur égard. Son premier soin fut d'envoyer à la reconnoissance des déserts à l'est et à l'ouest (1), pour trouver de l'eau et pour faire creuser des puits. Voilà une circonstance qui annonce plutôt des projets de commerce que des vues militaires. Tous ceux qui ont voyagé dans les déserts, en jugeront ainsi ; et c'étoit l'opinion d'Arrien, qui ajoute que l'objet d'Alexandre fut de rendre le pays habitable.

Le soin de construire une forteresse à Pattala fut confié à Héphestion. Aussi-tôt que les ouvrages furent un peu avancés, Alexandre fit toutes les dispositions nécessaires pour aller reconnoître le bras occidental du fleuve jusqu'à son embouchure. Le cours général de cette navigation n'est point une chose difficile à concevoir, mais les détails présentent des doutes qu'il n'est pas aisé de résoudre, attendu le défaut de matériaux, et le peu de concordance qui existe entre ceux que les historiens nous ont laissés. Si nous fixons Pattala près de la pointe du Delta, ainsi que nous le devons,

---

(1) Il est plus probable que ce fut à l'ouest seulement. *(N. de l'A.)*

la position de Braminabad (aujourd'hui en ruines) à la distance de quatre milles de Tatta, se trouvera suffisamment y correspondre ; cette ville, avant les incursions des Mahométans et des Mogols, étoit entourée, à ce qu'on prétend, d'un mur qui avoit quatorze cents bastions. L'importance et la grandeur d'une pareille capitale, la prospérité dont elle dut jouir, tant que le commerce fut florissant sur l'Indus, indiquent assez le discernement d'Alexandre dans le choix qu'il en fit pour y bâtir une forteresse (1). Si son départ eut lieu de ce point, à mesure qu'il avança, il descendit la rivière de Lari-Bundar, ou le Darraway: et ce que les géographes nous disent de deux îles, dont l'une est près de l'embouchure du fleuve, et l'autre, à une distance plus éloignée en mer, nous autorise à présumer que la première est celle sur laquelle Lari-Bundar se trouve situé dans nos meilleures cartes (2). Ceci toutefois n'est pas très-clair :

(1) Et marquent en outre la supériorité de la population de l'Inde ancienne sur celle de l'Inde moderne ; circonstance particulière sur laquelle j'ai tant insisté dans le cours de cet ouvrage. *(N. de l'A.)*

(2) Dans la dernière édition de sa carte, le major

car le capitaine Hamilton (1), qui parle de Lari-Bundar comme d'un village composé de cent habitations seulement, avec un fort, et qui conduisit lui-même une caravane depuis ce lieu jusqu'à Tatta, ne nous apprend pas de quel côté de la rivière il est placé (2). D'après la marche que tint Hamilton, nous serions fondés à conjecturer que ce doit être sur le côté occidental, conformément à la position que lui assigne le major Rennell (3); autrement, il faudroit qu'il eût traversé la rivière, ce dont il n'est point fait mention. Toutefois, une circonstance particulière pourroit nous donner à penser que la route suivie par ce voyageur étoit en dedans du Delta. Il parle, en effet, des tombeaux des anciens rois, lesquels étoient, à n'en pas douter, déposés à Braminabad, distant de

---

Rennell place Lari-Bundar à l'ouest du Darraway, ou plutôt du Pitty, nom d'un bras du fleuve. *(N. de l'A.)*

(1) En 1699. (*N. de l'A.*)

(2) *Voyez* le premier volume de sa Relation, *p. 114*. (N. de l'A.)

(3) Je tire cette conclusion de la carte du major Rennell, sûr laquelle ce géographe place Dungham (ville intermédiaire où le capitaine Hamilton s'arrêta) à l'ouest du Darraway. (*N. de l'A.*)

quatre milles de Tatta ; il en parle, dis-je, comme si les tombeaux se fussent trouvés sur sa route (1). En supposant qu'il en soit ainsi, Lari-Bundar ne seroit point à l'ouest de l'Indus.

Dalrymple (2) ne voit rien d'invraisemblable dans la position de Lari-Bundar sur la rive orientale; mais sa situation sur une île lui paroît douteuse. Je n'eusse pas cru nécessaire, au reste, d'examiner ce point avec une attention aussi particulière, sans le desir que j'avois de déterminer le gisement d'une de ces îles observées par Alexandre dans sa descente jusqu'à la mer. Il appareilla de Pattala avec toutes ses galères, plusieurs de ses vaisseaux à demi-pont et ses meilleurs bâtimens de transport : il dépêcha en même temps Léonnatus à la tête de mille chevaux et de huit mille hommes d'infan-

---

(1) Anquetil du Perron s'exprime, à l'égard de ces tombeaux, de manière à faire croire qu'ils existent encore. Il se prévaut du témoignage de M. Erskin, anglais, qui résidoit à Tatta en 1760, et dont une lettre atteste cette existence. *(N. de l'A.)*

(2) Correspondance privée, 22 décembre 1794. *(N. de l'A.)*

terie, avec l'ordre d'avancer dans le Delta (1), et de se régler sur les mouvemens de la flotte. Il lui avoit été impossible de trouver un pilote qui fût un naturel du pays, attendu que les habitans avoient pris la fuite : le second jour, une tempête s'éleva, qui, soufflant avec violence contre le courant (2), mit la flotte dans le plus grand danger. Quelques-unes des galères coulèrent à fond; on ne sauva le reste qu'avec beaucoup de peine, en les amenant à force de bras sur la côte. Pendant le retard occasionné par cet accident, et tandis qu'on travailloit à réparer les bâtimens endommagés (3), quelques

(1) Ceci est une preuve que le Delta, dans cette partie, n'étoit entrecoupé ni par des rivières ni par des canaux, et confirme l'opinion que je me suis formée de la marche d'Hamilton. *(N. de l'A.)*

(2) Comme on se trouvoit alors à-peu-près dans le mois d'août, la mousson de sud-ouest étoit dans toute sa force. *(N. de l'A.)*

(3) Arrien ajoute : Ἕτεραι ὧν *συνεπήγνυντο, d'autres furent construits.* Mais peut-être devons-nous lire ἁι ἕτεραι, *les autres furent réparés*, si l'expression *συνεπήγνυντο* comporte ce sens : car le temps auroit à peine suffi pour bâtir de nouveaux vaisseaux ; et d'ailleurs le pays ne fournit point de bois de construction. *(N. de l'A.)*

troupes légères furent envoyées à la poursuite des naturels fugitifs : un petit nombre d'entr'eux se laissa prendre ; on les employa en qualité de pilotes dans la suite du voyage. Ces obstacles une fois surmontés, la flotte continua sa route ; et comme elle approchoit alors de la mer, le fleuve parut avoir une étendue de deux cents stades (1), exagération qui ne sauroit être justifiée ni par aucune méthode de calcul du stade, ni par aucune supposition d'un débordement quelconque du fleuve : il est vrai que, dans la saison où l'on étoit alors (2), les eaux de l'Indus pouvoient avoir été prodigieusement accrues, et que la mousson contribuoit à obstruer son embouchure ; mais qu'une rivière dont la largeur n'excède pas un mille, un mille et demi, se soit agrandie, par l'une ou l'autre de ces causes, au point d'embrasser un espace de douze ou treize milles (3) dans son étendue, c'est ce qui choque toutes les vraisemblances Il est possible qu'il y ait erreur dans les nombres

(1) Arrien. *(N. de l'A.)*
(2) Le mois de juillet ou d'août. *(N. de l'A.)*
(3) En adoptant le stade le moins fort. *(N. de l'A.)*

d'Arrien (car, sur ce point, l'exactitude des historiens grecs doit toujours être suspecte); mais s'ils sont corrects, si Arrien les a copiés fidèlement sur les journaux d'après lesquels il a composé sa relation, nous devons ou supposer une différence énorme dans la largeur du fleuve à cette époque (1), ou présumer (ce qui est beaucoup plus probable) que les Macédoniens qui étoient à bord, furent tellement alarmés de la catastrophe du jour suivant, qu'ils l'ont exagérée en proportion de la terreur dont ils furent saisis.

Ce jour, on essuya une violente brise de mer, et l'on courut un grand danger sur la flotte, qui avoit indubitablement appareillé avec la marée descendante, et s'étoit trouvée engagée dans le tourbillon occasionné

---

(1) L'embouchure de l'Indus, comme celle de toutes les autres rivières exposées aux pluies du solstice, s'obstrue à la longue, de manière que ses eaux se déchargent plus difficilement dans la mer. Suivant les relations d'auteurs modernes, il s'y est accumulé de grands amas de sable; et Tavernier parle des bouches du fleuve comme étant à peine navigables. Il en est de même aujourd'hui du Rosetta, ou grand bras du Nil. *(N. de l'A.)*

par le combat des vents contre le courant. Pour échapper à ce danger, et de l'avis des naturels qui servoient de pilotes, on alla chercher un abri dans un des canaux (1) ou criques qui avoient été creusés pour la facilité des communications avec le pays voisin : à mesure que la mer se retiroit, les vaisseaux demeurèrent à sec ; mais lorsque la marée remonta, ceux-là seulement n'éprouvèrent aucun dommage, qui s'étoient tenus sur un fond de vase ou de limon, tandis que tous les navires qui étoient restés penchés sur un fond dur, furent exposés au plus imminent péril (2), et

(1) Δίωρυκα, un *nullah*. (N. de l'A.)

(2) Les galères [τριακοντοροι] avoient, selon toute apparence, ce que les marins appellent les *fonds fins*, c'est-à-dire qu'elles étoient construites de manière à tirer beaucoup d'eau. Un vaisseau de cette espèce est peu propre à prendre le fond ; et lorsqu'il se trouve sur une surface hérissée de pierres, de cailloux ou de sable, il penche presque sur le côté. L'inconvénient qui en résulte, est qu'au retour de la marée, le bâtiment se remplit d'eau avant de pouvoir être remis à flot. Cette circonstance que l'on vient de remarquer ici, est exactement (si j'en dois croire les renseignemens qui m'ont été donnés) la même qui s'observe à l'em-

que plusieurs même ne purent être sauvés (1).

La surprise et l'effroi des Macédoniens en

---

bouchure de la Seine, entre le Havre et Rouen, où la marée monte avec plus de rapidité qu'en aucun endroit de l'Angleterre, si ce n'est peut-être dans le Severn. *(N. de l'A.)*

(1) Voici de quelle manière Rollin, d'après le même historien grec, rapporte les détails de cet événement :

« Quand ils furent plus près de la mer, un événement inopiné et nouveau pour eux les jeta dans un grand trouble, et exposa la flotte à de grands dangers : c'étoit le flux et le reflux de l'Océan. Jugeant de cette vaste mer par celle de la Méditerranée, qui leur étoit seule connue, et qui n'a que des flux imperceptibles, ils furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler considérablement, et inonder les campagnes ; et ils croyoient que c'étoit un signe de la colère des dieux qui vouloient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins effrayés ni surpris quelques heures après, quand ils virent le reflux de la mer qui se retiroit comme elle étoit venue, laissant à découvert les terres qu'elle venoit de submerger. La flotte eut beaucoup à souffrir ; et les vaisseaux étant demeurés à sec, les champs étoient semés de hardes, de rames brisées et d'ais fracassés, comme après un grand orage ». *Hist. ancienne* de Rollin, *tom. VI*, édition in-12, *pag. 624 et 625.* (N. du T.)

cette occasion, leur ignorance absolue de l'effet des marées, ont été tournés en ridicule par Voltaire, qui regarde comme incroyable qu'Alexandre ne connût point la nature des marées, puisqu'il devoit avoir vu l'Euripe dans son passage en Béotie, puisqu'il devoit savoir d'ailleurs ce qu'Aristote avoit écrit à ce sujet. Le major Rennell a réprimé cette saillie indiscrète, en démontrant que la marée, dans l'Indus, est le *bore*, qui agit tout le long de la côte, et qui nous est décrit comme produisant dans la baie voisine (la baie de Cutch), et tout autour de la péninsule de Guzarate, l'un des plus terribles effets dont on puisse se former l'idée (1).

---

(1) Le *bore*, avec tous ses attributs, est décrit par l'auteur du Périple de la Mer Erythrée, *page 27, édition d'Hudson*, à l'article du golfe de Cambaye ou de Guzarate, qu'il écrit *Barugaza*. Je fais l'inversion de Barugaza en Ba-Guzara ou Guzarate; car Guzarate n'est qu'une corruption du Gezira des Arabes, et c'est une péninsule. Sous ce rapport, je regarde le Barugaza du Périple et le Ba-Gasira d'Arrien comme le même mot. Arrien, en effet, applique ce nom de Ba-Gasira au cap Arraba, qui est aussi une péninsule. La syllabe *ba*, jointe au nom dont il s'agit, sera ci-

Le dommage fut réparé aussi-tôt que la situation des choses le permit. Deux des bâtimens de transport furent envoyés à la reconnoissance d'une île appelée Killuta [Killoota], où l'on prétendoit qu'il devoit se trouver un bon mouillage et un abri assuré, d'où l'on pourroit partir à la première occasion favorable pour continuer le voyage et les découvertes (1). Le rapport ayant été satisfaisant, la flotte avança vers ce lieu pour s'y arrêter ; et Alexandre, choisissant parmi ses vaisseaux ceux qui étoient les meilleurs voiliers, se dirigea vers une seconde île, située tout-à-fait hors du fleuve, et parvint à constater l'existence d'un passage. La distance qui sépare cette seconde île, de Killuta, est évaluée à deux cents stades, ou environ douze milles ; et s'il étoit permis de régler des recherches à

---

après l'objet d'une remarque particulière ; et de même que les Orientaux eux-mêmes transposent les syllabes en écrivant *Gezira* ou *Geriza*, ainsi l'auteur du Périple ajoute une autre transposition, savoir, celle de Rugaza pour Guzara ou Guzarate. *(N. de l'A.)*

(1) Je parlerai plus au long de cette île, lorsque l'occasion s'en représentera à l'époque du départ de Néarque. *(N. de l'A.)*

cet égard sur les cartes de nos géographes modernes, nous pourrions découvrir une position pour chacune de ces deux îles. Une des cartes de Dalrymple offre une île appelée Lari-Bundar (du nom de la ville), laquelle se rapporteroit à Killuta; et nous retrouverions la seconde dans un autre îlot plus petit. Celle de la Rochette donne à penser que ce savant a suivi les indications de Dalrymple comme une autorité; mais notre illustre compatriote, publiant les dessins et plans qui lui sont communiqués, sans répondre personnellement de leur exactitude, et ayant d'ailleurs exprimé ses propres doutes concernant Lari-Bundar, nous ne pouvons rien établir de positif à ce sujet. D'après la nature même du fleuve, il est facile de concevoir que l'ancienne côte a disparu, pour ainsi dire, sous de nouveaux amas de sable ou de terre, et par l'effet de nouvelles accumulations; que le fleuve a pu couler dans de nouveaux lits, formés par l'art ou par la nature, les lits anciens ayant été comblés à la longue (1): et

(1) Tout ce que notre auteur a dit plus haut, et qu'il répète ici, au sujet des attérissemens, paroîtra

si nous avions une préférence à donner, il faudroit, suivant moi, abandonner la position de Killuta (1) adoptée ici, et déterminer, d'après d'autres observations, le petit îlot extérieur au fleuve, comme le lieu jusqu'où s'étendirent les progrès d'Alexandre.

EMBOUCHURE occidentale de l'Indus, désignée sous le nom de SAGAPA par Ptolémée.

LONGITUDE.

De l'île de Fer	110°	20′	0″
Par Rennell, de Greenwich	66	22	0
Ajoutez de l'île de Fer	17	40	0
	84	2	0
Ptolémée corrigé par la méthode de Gossellin	78	5	0

---

fort vraisemblable au lecteur qui comparera ses conjectures avec le fait que je vais rappeler. La ville d'Aigues-mortes, en Provence, étoit jadis un bon port de mer que Louis IX fit nettoyer, et où il s'embarqua pour ses deux voyages de la Terre-Sainte, dans les années 1248 et 1269. La mer se trouve aujourd'hui à trois lieues environ de cette même ville. *(N. du T.)*

(1) *Cilluta, Scillustis, Psiltucin.* Curt. Loccenius,

LATITUDE.

19°	50′	0″
24	43	0

Alexandre repartit de ce point pour retourner à Killuta, et offrit des sacrifices aux dieux. Le jour suivant, il se dirigea de nouveau jusqu'à l'île extérieure, où il fit célébrer pareillement les sacrifices. Cette solennité finie, il avança dans la mer, ainsi qu'il le déclare lui-même (1), pour s'assurer si c'étoit l'Océan, ou s'il y avoit encore des terres; mais, à mon avis, ajoute Arrien, un peu excité par un secret mouvement de vanité, par l'espoir de faire dire de lui qu'il avoit conduit lui-même ses vaisseaux jusque dans l'Océan Indien (2). Parvenu au

in loco. Mais voyez plus bas. Otter parle ici de Deboul [Divil-Scindi] comme étant situé par 22° 30″ de latitude, ce qui n'est certainement pas exact; et de Lahari-Larri, sur le bras oriental du fleuve, comme placé à la distance de deux journées de chemin, indication très-vague. *Voyez* le vol. I[er] de son ouvrage, *p. 406*. (N. de l'A.)

(1) Sans doute dans ses lettres, qui existoient du temps d'Arrien. (*N. de l'A.*)

(2) Τὴν ἔξω Ινδῶν θάλασσαν. Par opposition à la mer Méditerranée. (*N. de l'A.*)

terme de cette navigation, il sacrifia une troisième fois à Neptune, avec de plus grandes cérémonies encore. Par son ordre, on jeta dans la mer les coupes d'or qui avoient servi pour cette solennité nouvelle, et l'on demanda aux dieux l'heureux succès de l'expédition de Néarque.

L'objet qu'Alexandre s'étoit proposé dans cette excursion, une fois rempli, il remonta le fleuve avec les vaisseaux qui l'avoient accompagné, et revint à Pattala (1), où il trouva la citadelle achevée, et Python de retour de son expédition. Il y laissa Héphestion pour surveiller la construction d'un arsenal naval, avec l'ordre de le fortifier, et de tout préparer pour la réception d'une flotte dont il projetoit l'établissement en cet endroit, tandis que lui-même entreprendroit un autre voyage jusqu'à la mer par le bras oriental du fleuve.

Ces deux bras de l'Indus sont les seuls

---

(1) A Hyala, selon Diodore, qui parle de cette ville comme gouvernée par les lois de Sparte. Mais où devons-nous la chercher? Ni Diodore, ni Quinte-Curce, n'ont rien connu du voyage sur le bras oriental de l'Indus. *(N. de l'A.)*

dont ait parlé Arrien ; et la raison incontestable est que ce furent aussi les deux seuls qu'eussent reconnus les Macédoniens. Je n'ai trouvé avant Ptolémée aucun autre auteur qui ait fait mention des sept embouchures (1) ; et quoique la géographie moderne nous présente ce fleuve comme ayant toujours sept bouches par lesquelles il se décharge dans la mer, pourtant ne fournit-elle aucune preuve positive du fait. Sur deux des cartes qu'a publiées Dalrymple, on peut, à la vérité, distinguer des criques et des *inlets* (2) pour le double de ce nombre,

---

(1) L'auteur du Périple dit que le fleuve a sept bouches, dont deux seulement sont navigables ; les autres sont peu profondes, ou obstruées par les terres des marais au travers desquels leurs eaux passent. *(N. de l'A.)*

(2) Le mot *inlet* n'a pas toujours une signification uniforme ; le plus communément, l'*inlet* des Anglais répond à ce que nous appelons une *entrée*, c'est-à-dire, une séparation des terres par laquelle un bras de mer pénètre dans l'intérieur jusqu'à une certaine hauteur connue, au-delà de laquelle on ne s'est pas avancé. Ainsi, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, nous disons l'*entrée d'Aguilar*, l'*entrée de Fuca*, qui est aujourd'hui le détroit de Fuca : dans la baie d'Hudson

avec leurs noms : mais sont-ils naturels ou artificiels, anciens ou modernes ? C'est ce qu'il paroît impossible de décider, d'après les renseignemens très-bornés que nous avons eus jusqu'à présent.

Le major Rennell, dans la seconde édition de sa carte, prolonge l'étendue du bras oriental vers l'est beaucoup plus loin que dans la première. Le bras même, ou, pour mieux dire, le point où il se décharge dans la mer, est désigné, sur ses cartes ainsi que sur celles de Dalrymple, par le nom de Pandrimmée ou de Pandrummée ; et le fleuve reçoit celui de Nulla-Sunkra : mais *nulla*, *nalla*, *nala*, *nallah*, est un terme persan, et semble ne jamais s'appliquer d'une manière bien convenable qu'à un canal artificiel (1). Nous avons aujourd'hui

---

et autres, il y a plusieurs *inlets*. Ce sont donc, en général, des *passages*, des *entrées*, par lesquels on pénètre à une certaine distance dans l'intérieur des terres : mais ce ne sont pas des détroits, qui laissent toujours supposer qu'en s'y engageant on passera d'un côté d'une terre à l'autre côté. (*Note communiquée au Traducteur.*)

(1) *Nullah* ou *nallah* est un mot persan, dérivé de l'hébreu חל et נחל, qui signifie un creux, une vallée,

une autorité très-forte pour faire de ce Nala-Sunkra le bras le plus oriental; car on trouve dans Fraser la traduction du traité littéral conclu entre Nâdir-Châh et l'empereur mogol, traité où Nala-Sunkra est déterminé comme la nouvelle limite des deux empires (1). Un fait qui n'est pas indigne de remarque, c'est qu'avant cet acte solennel des deux puissances, qui date de 1739, la limite de l'Hindoustân et de la Perse étoit à-peu-près la même qu'au temps d'Alexandre. En effet, jusqu'à l'époque du traité, l'empire du Mogol n'étoit borné que par la chaîne de montagnes à l'ouest de l'Indus, où sont fixés les Belootches; et d'après le journal d'Arrien, la rivière Arbis ou Arabis, qui sort de cette chaîne de montagnes,

---

ou bien le cours d'un torrent, et le torrent même : Lév. XI, 9; Deut. II, 24; Isaïe, XXX, 28; XXXIV, 9; XXXV, 6; mais une autorité précise, c'est le chapitre XI du même prophète Isaïe, verset 15, où נחלים est appliqué aux sept embouchures du Nil. *Voyez* l'évêque Horsley. *(N. de l'A.)*

(1) Fraser, Histoire de Nâdir-Châh, *page* 226.

Otter, qui rapporte ce traité à-peu-près dans les mêmes termes que Fraser, écrit le nom dont il s'agit, *Nalé-Senguéré.* (N. de l'A.)

et qui coule dans une direction parallèle avec elle, à une distance assez rapprochée, cette rivière, dis-je, étoit la limite de l'Inde, celle aussi des mœurs indiennes (1).

Nâdir-Châh avoit passé les sources de l'Indus et le Panje-ab, et il préféra l'Attock à toute autre limite pour borner son empire. Ce fut donc celle qu'il traça au Mahomet dont il étoit le vainqueur ; et en même temps il porta ses prétentions jusqu'au circar de Tatta et dépendances, comprenant ainsi tout le Delta, comme borné par le bras le plus oriental, ou Nala-Sunkra, et faisant de Lohry-Bundar (2) (évidemment au-delà

---

(1) Les Orites avoient quelque chose de ces mœurs indiennes, mais ne formoient pas un des peuples de l'Inde. *(N. de l'A.)*

(2) Otter, *vol. I, p. 409*, écrit Seuheri, peut-être pour Leuheri. Lohry est Lari-Bundar, ainsi écrit dans le traité ; c'est le même mot que le Bundar-Laree de nos auteurs anglais, qui, de cette manière, le distinguent de Lari-Bundar, situé sur le bras occidental du fleuve, ou Darraway : il est à croire qu'une connoissance plus parfaite de la langue indiqueroit le sens de ce mot dans son application à l'un et à l'autre Lari-Bundar. Comme Bundar-Lari sur le bras oriental de l'Indus, et Lari-Bundar sur le bras occidental, pa-

de cette ligne), le terme de l'étendue qu'il donnoit à l'empire du Mogol.

Ce terme *nala* est le seul motif qui m'empêche de déterminer le bras le plus oriental comme celui même dans lequel Alexandre conduisit ses vaisseaux; et malgré qu'aucune relation des modernes n'ait donné l'indication précise du passage par lequel des navigateurs ont descendu cette partie du fleuve, je ne doute pourtant pas qu'il n'ait été la voie immédiate de communication

---

roissent ne former une distinction que dans les mémoires et relations des géographes ou voyageurs européens, ne seroit-il pas permis de conjecturer qu'ils ont tous deux un rapport quelconque avec Lari ou Loheri, ville qui appartient au Doo-ab de Behker, et que le terme Bundar, signifiant un *port*, peut être commun aux deux bras du fleuve, dont l'un formeroit ainsi le *port oriental* de Loheri, et l'autre le *port occidental?* Loheri est ou la même ville que Tekier, ou bien une autre place située un peu plus bas que Tekier, au fond du Doo-ab de Behker, comme Sekier, qui s'écrit Sacker, Sungar et Sengueré, est dans le haut du même Doo-ab. Ceci donne pareillement lieu de présumer que le Nulla-Sunkra, ou Sengueré, le canal oriental, tire son nom de ce qu'il est en effet le canal de navigation jusqu'à Sun-Kra, Sacker ou Sekier.

(N. de l'A.)

entre les peuples, tant que le commerce a fleuri sur l'Indus. Il est à supposer, en effet, que ce commerce s'écouloit plutôt du côté de Guzarate et de la côte de Malabar, que vers aucun port situé à l'ouest du fleuve. Si le Nala d'aujourd'hui est un golfe naturel, je ne vois plus de difficulté à le regarder comme le bras de l'Indus où Alexandre arriva : si c'est un ancien canal qu'on a nettoyé, il pourroit prendre le nom de Nala ; et enfin, si c'est un canal nouveau qu'on a creusé, la date en doit être assez récente, car le commerce de l'Indus est ruiné. Sous quelque rapport qu'on le considère, il doit se trouver à-peu-près parallèle avec l'ancien lit du fleuve, et fut au moins visité en partie par les Macédoniens dans leur navigation. Alexandre se chargea lui-même du soin de reconnoître ce passage ; et jamais aucun chef ne se montra personnellement plus jaloux de l'honneur attaché au succès de ses desseins, ni ne contribua davantage à leur accomplissement par ses propres efforts. Sur le champ de bataille, il combattoit sans relâche à la tête du corps de troupes aux exploits duquel la fortune sembloit avoir ce jour-là réservé la victoire. Dans

toutes les expéditions (1), il exécutoit en personne les plans qui présentoient le plus de difficultés ; et dans tous les projets grands et hardis, une fois muni des informations les meilleures qu'il eût pu se procurer, il étoit le premier, si je puis m'exprimer ainsi, à sonder par lui-même le terrein, avant de confier à d'autres le soin de l'exécution (2).

Ce fut en conformité de ces principes de conduite, qu'il se détermina alors à reconnoître le bras oriental de l'Indus. Il avoit enfin atteint le but de ses conquêtes ; la limite de son empire étoit fixée : un seul objet l'occupoit évidemment tout entier ; c'étoit ou le desir de découvrir un passage dans lequel la sûreté de sa flotte ne fût point compromise, ou ce systême de commerce, toujours de plus en plus vaste, qu'il méditoit depuis long-temps, dont l'effet devoit être d'unir l'Europe et l'Inde par une heu-

(1) Il envoya Cratère dans les provinces intérieures, et voulut traverser lui-même la Gédrosie. *(N. de l'A.)*

(2) Il alla visiter les lieux submergés par une inondation récente du Tigre et de l'Euphrate, et conçut le plan du rétablissement de la digue à la tête du canal de Pallacopas. *(N. de l'A.)*

reuse réciprocité d'intérêts, et dont il espéroit que l'expédition de Néarque alloit devenir l'origine et jeter les fondemens.

Alexandre partit de Pattala, accompagné, selon toute vraisemblance, du même nombre de vaisseaux qu'auparavant; il descendit le fleuve jusqu'à ce qu'il arriva enfin à un lac ou baie dont l'étendue étoit considérable, et qui recevoit les eaux d'autres rivières du voisinage : mais comme nous savons qu'aucun fleuve ne porte le tribut de ses ondes à l'Indus après qu'il a passé Behker, il faut en conclure que ces eaux du voisinage ne peuvent être que celles de divers canaux qui forment autant de bras de la rivière principale, et entrecoupent le Delta en différentes directions; et c'est ainsi qu'Arrien, qui ne fait mention que de deux bras du fleuve, se trouve forcé de rendre témoignage de l'existence d'un plus grand nombre : mais, je le demande, n'est-ce pas là précisément ce qu'on peut dire des Macédoniens eux-mêmes ? Ils ne visitèrent que deux de ces bras dans leur navigation; par conséquent ils n'en ont décrit que deux : toutefois, ils ont rapporté les circonstances particulières qu'ils remarquèrent; et ces

circonstances prouvent pour nous beaucoup plus, qu'elles ne servirent à éclairer ceux même qui firent le voyage.

Ce lac (1), ainsi que tout paroît l'annoncer, n'est plus qu'une baie dans laquelle se décharge le bras oriental; et l'on demeurera convaincu de l'inutilité des efforts qu'on tenteroit pour le retrouver au bout de vingt siècles, si l'on considère la nature du fleuve et ces amas prodigieux de terres qui, à la longue, ont dû combler son embouchure. Arrien nous le décrit comme un lac d'une immense étendue, et fourni en abondance de toutes les espèces de poissons que produit la mer voisine. Ce fut à l'extrémité de cette baie que Léonnatus débarqua avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, tandis qu'Alexandre continua d'avancer, accompagné des galères, pour contempler l'Océan. Il observa que le passage en cet endroit étoit plus facile et plus

---

(1) Quinte-Curce, qui n'a rien connu de la descente de ce bras du fleuve par les Macédoniens, trouve sur l'autre bras un lac dans lequel ceux qui se baignèrent devinrent lépreux; mais ils furent guéris avec de l'huile. *Liv. IX, page 9.* (N. de l'A.)

commode qu'à travers le bras occidental; et quoiqu'il n'ait pas envoyé ensuite sa flotte pour descendre ce canal, les événemens qui eurent lieu, nous autorisent à penser que ce conquérant projetoit d'en faire le moyen de communication avec Guzarate et la côte de Malabar. En effet, aussi-tôt qu'il eut jeté l'ancre, il prit terre lui-même avec un corps de cavalerie, et marcha durant trois jours le long de la côte (1), faisant des observations sur le pays, et donnant l'ordre de creuser des puits par-tout où les opérations de ce genre lui sembloient indiquées par la nature du terrein.

Le nom général de cette partie de pays est Cutch (2); une baie sur laquelle elle se trouve située, en tire le sien: la contrée est un désert placé dans le milieu des terres; il n'y passe guère que les caravanes qui sont dans l'usage de voyager entre Guzarate et l'Indus. Les journaux de nos modernes marquent encore les endroits où il a été creusé des puits pour rendre le désert susceptible

(1) C'est-à-dire qu'il fit probablement cinquante à soixante milles. (*N. de l'A.*)

(2) Kartsch, suivant la Rochette. (*N. de l'A.*)

d'être traversé. Dans une direction parallèle à la côte, se prolonge une chaîne de montagnes appelée *Chigoo;* la langue de terre qui sépare ces montagnes de la mer, est la résidence des Sanganiens (1), race de pirates dont les infames vexations sont dénoncées par tous nos anciens voyageurs, dans les relations qu'ils ont publiées. Ce fut le long de ce plat pays qu'Alexandre continua sa marche; et les puits qu'il eut soin de faire creuser, comme je l'ai dit plus haut, laissent assez connoître quel étoit l'objet de son expédition.

Si j'entends bien Arrien, le major Rennell se trompe quand il suppose (2) qu'Alexandre, lors de son débarquement, avança vers l'ouest le long du Delta, dans la direction que sa flotte devoit suivre; car la flotte n'entra pas en mer par ce bras du fleuve; et il est parlé après d'un détachement qui paroît avoir pris terre sur le Delta, avec l'ordre d'examiner la côte, de creuser

---

(1) Le capitaine Hamilton eut à soutenir un combat contre eux. *(N. de l'A.)*

(2) Dans son Post-scriptum, *page 294*. (N. de l'A.)

des puits (1), et de rejoindre ensuite le corps d'armée à Pattala (2).

Cette excursion terminée, Alexandre rembarqua sa cavalerie, et retourna à l'extrémité de la baie où il avoit quitté Léonnatus : il donna les instructions nécessaires pour l'établissement d'un poste en ce lieu (3), ainsi que pour la construction d'un chantier et d'un arsenal naval ; il laissa une garnison suffisante pour la défense du poste, et en outre des provisions pour quatre mois.

Je n'entre dans le détail de ces faits, peu importans en eux-mêmes, que pour accumuler les preuves de la prévoyance et de la sagesse dont j'ai prétendu qu'étoit doué cet homme extraordinaire. En général, on a

---

(1) *Voyez* la note de Gronovius, *page* 259. (N. de l'A.)

(2) Τὴν Παραλίαν. (N. de l'A.)

(3) Ce fut peut-être la Xylénopolis de Pline. *(N. de l'A.)*

Cette conjecture est également celle de d'Anville. « Je ne suis pas le premier, dit ce savant géographe, qui ait été dans l'opinion d'y rapporter la Xylénopolis dont il est fait mention dans Pline, comme ayant été construite par Alexandre ». *Voyez* l'Antiquité géographique de l'Inde, *p.* 42. *Voyez* aussi le sixième livre de Pline, *p.* 23. (N. du T.)

apprécié le caractère d'Alexandre, on l'a jugé lui-même, d'après les victoires qu'il remporta et les ravages qui accompagnèrent ses conquêtes ; mais les principes sur lesquels il fonda l'établissement de son vaste empire, les précautions qu'il prit pour en garantir les frontières, l'étendue de ses vues commerciales, l'arpentage de ses provinces, et la part qu'il prit lui-même à tout ce qui concernoit son gouvernement, ces différentes circonstances, dis-je, frappent moins les esprits que l'éclat de ses triomphes et la continuelle prospérité de ses armes.

Nous allons maintenant le suivre dans son retour à Pattala. Si j'étois en état de donner des éclaircissemens satisfaisans sur ce bras oriental du fleuve, je réussirois à contenter la curiosité du lecteur le plus avide de recherches et de connoissances positives. Mais le major Rennell, qui suppose à ce bras oriental une étendue de cent soixante-dix milles, ne fait pas arriver la Nulla-Sunkra à Tatta, mais beaucoup plus haut. De la Rochette (1), dans sa carte, lui

---

(1) Ainsi que d'Anville, dans son Antiquité géographique de l'Inde. *(N. de l'A.)*

donne une direction que je pourrois adopter, et suppose une baie considérable à son embouchure : mais comme je ne connois pas les autorités qu'il a suivies, je suis forcé de rester dans le doute, tant que la preuve ne s'offrira point à moi. La partie plus basse du Delta est entrecoupée par divers canaux dont il est impossible de déterminer le nombre. Elle n'est pas du tout boisée, et nourrit beaucoup de chameaux. La partie supérieure près de Tatta fut fertile en riz de la meilleure qualité, et produisit d'autres denrées non moins précieuses, tant que le pays jouit de quelque commerce ; et la culture des terres se trouvant, selon toute apparence, dans un état plus florissant à l'époque où les Macédoniens visitèrent cette contrée, l'entretien de trois garnisons destinées à la protéger, ne put être ni superflu, ni oppressif pour les habitans.

Alexandre ne fit pas un long séjour à Pattala après son retour. Il avoit préalablement résolu de pénétrer dans l'intérieur de la Gédrosie et de reconnoître la côte, à l'effet de faciliter le succès de l'expédition de Néarque ; et d'après les événemens qui se passèrent, nous pouvons conclure qu'il se

mit en marche près d'un mois plutôt que la flotte. Strabon dit qu'il employa dix mois dans son passage de Nicée à Pattala. Si donc il mit à la voile le 23 octobre de l'an 327 avant J. C., il arriva à Pattala dans le mois d'août de l'an 328 : mais les dates, chez le même auteur, annoncent plutôt neuf mois que dix ; et le témoignage d'autres faits concourt à favoriser ce calcul, de préférence à l'autre. Nous ne pouvons supposer moins d'un mois pour les événemens qui eurent lieu à Pattala, en y comprenant la navigation des deux fleuves. Conséquemment, si Alexandre quitta cette ville au moins un mois avant Néarque, comme on va le voir tout-à-l'heure, il falloit qu'il y fût arrivé dans les derniers jours de juillet, ou bien au commencement d'août, et qu'il en fût parti dès les premiers jours de septembre (1).

---

(1) Strabon, *liv. XV, page 691.*

On mit à la voile peu de jours avant le coucher des Pléiades, et l'on passa l'automne de cette année, l'hiver, le printemps, et une partie de l'été de l'année suivante, à descendre le fleuve. On arriva à Pattala vers le lever de la constellation du Chien, ce qui donne *dix* mois pour le complément de cette navigation. — Mais

Nous ne serons pas dans la nécessité de suivre cette expédition au-delà de ses rapports avec les mouvemens de la flotte; mais comme Alexandre profita ici de deux occasions qui se présentèrent d'établir une communication, et qu'il tenta d'en saisir une troisième, nous devons accompagner l'armée dans sa marche au sein du pays des Arabites et des Orites. Après quoi, il suffira de donner une esquisse générale de sa route dans l'intérieur de la Karmanie, où Néarque rejoignit Alexandre, et lui rendit compte de ses succès.

PROGRÈS D'ALEXANDRE A L'OUEST.

VII. Je place le départ de l'armée, de Pattala, au commencement de septembre, époque à laquelle Néarque reçut les derniers ordres par lesquels il lui étoit enjoint de

---

comment cela se fait-il? Le coucher des Pléiades a lieu le 28 d'octobre, et la constellation du Chien se lève le 26 de juillet; voilà donc, à peu de chose près, un intervalle de neuf mois juste. Comment pourrons-nous expliquer le δέκα μῆνας, si ce n'est par cette erreur qui se glisse perpétuellement dans tous les chiffres, chez les auteurs grecs? (*N. de l'A.*)

prendre le commandement de la flotte, de tout préparer pour le voyage, et d'entrer en mer aussi-tôt que la saison le permettroit.

Alexandre s'avança au sein du pays des Arabites, évidemment placé dans cette chaîne de montagnes dont j'ai déjà donné la description, laquelle commence depuis la mer, et se prolonge dans une ligne parallèle avec le cours de l'Indus jusqu'à Qandahâr. Ces montagnes sont toujours occupées par différentes tribus des Belootches, dont les inclinations et les habitudes s'accordent encore aujourd'hui avec les mœurs de la nation sur laquelle les Macédoniens nous ont laissé des détails. Ils se dispersèrent à l'approche d'une force supérieure, et sortirent de leurs forteresses pour se réunir de nouveau, dès que l'ennemi fut passé.

Arrien parle de ces Arabites comme d'une tribu libre, assez semblable aux Belootches de nos jours; et, dans le fait, tous les peuples montagnards, soit de la Perse, soit de l'Hindoustân, ont joui, en général, d'une indépendance absolue (1). Le pays des Ara-

(1) Le lecteur qui desireroit parcourir un catalogue

bites est situé, à ce qu'il paroît, sur l'un des côtés de la grande chaîne, et s'étend dans l'intérieur du plat pays jusqu'à la rivière Arabis, laquelle étoit la limite de l'Inde dans le siècle dont nous parlons. Ce furent ou cette rivière, ou les montagnes, qui continuèrent de servir de limites jusqu'à l'époque où Nâdir-Châh, par son traité avec l'empereur du Mogol, les recula vers le bras oriental de l'Indus. Le major Rennell, dans la seconde édition de sa carte, a suivi la relation d'Arrien, quant à la position qu'il assigne à ce pays, ainsi qu'à la chaîne de montagnes qui va se terminer au cap Monze ; et une infinité de circonstances diverses concourent à justifier son opinion.

Comme il ne s'offrira pas une meilleure occasion de rapporter différens faits qui doivent contribuer beaucoup à l'intelligence et à la clarté du récit que je vais entreprendre, je me détermine à présenter

des hordes de brigands qui habitent une partie de l'Asie, c'est-à-dire, le mont Taurus, l'Amanus, le mont Caucase, &c., en trouvera un très-curieux dans le journal de Baldwin, publié avec l'itinéraire du major Capper, depuis Basra jusqu'à Alep. *(N. de l'A.)*

ici une vue générale de la côte, et à donner les détails qui peuvent y avoir rapport. Il est bien connu maintenant en Europe que la côte de Malabar et celle de Coromandel consistent en une partie de terres basses qui s'étend vers la mer, au-dessous d'une file de montagnes qui enferment tout le centre de la péninsule, autour duquel elles forment une espèce de cercle. L'œil du voyageur croit retrouver cette vue sur la baie de Cutch, où les montagnes connues sous le nom de Chigoo, semblent, dans leur éloignement au milieu des terres, suivre une ligne parallèle à la mer, jusqu'à ce qu'elles joignent la rangée de montagnes de sable qui forme la partie orientale de la vallée dans laquelle coule l'Indus. Le centre de cette vallée est occupé par le fleuve ; et, à peu de distance, sur le côté occidental, s'élève une autre barrière formée par la chaîne de ces montagnes noires et hérissées de rochers, dont j'ai parlé si souvent, et dont une branche se termine non loin de l'embouchure occidentale de l'Indus, au cap Monze, l'Eirus des Macédoniens. Non loin de la mer, une branche de cette même chaîne court ouest ou nord-ouest dans une

direction parallèle avec la côte (1), et enferme le plat pays de la Gédrosie, où la terre est dévorée par les ardeurs du soleil, et frappée d'une extrême stérilité. Le nom moderne de cette partie de pays est Mekran, ou Cutch (2) Mekran; elle se trouve désignée sous le nom de Bloachee et Brodia, dans le journal du commodore Robinson, publié par le lieutenant Porter. *Bloachee* est une corruption de *Balotchee;* et j'imagine que la côte est ainsi appelée jusqu'aux lieux où s'étend la puissance des Beloot-

---

(1) Il est à-peu-près évident que de cette chaîne, sort une seconde chaîne où fut établie la résidence des Orites.

Quinte-Curce rapporte qu'Alexandre attendit à Pattala le retour du printemps, ignorant que le changement des vents cause la différence de saison. Il ajoute *(liv. IX, page 10)* qu'Alexandre marcha neuf jours dans l'intérieur du pays des Arabites, et neuf autres jours dans la Gédrosie. Plus bas, mais presque immédiatement à la suite de ce fait, il parle d'une marche de cinq jours jusqu'à la rivière Arabis. J'aurois pu faire usage de ces dix-huit jours, si j'eusse trouvé moyen d'accorder l'auteur avec lui-même. *(N. de l'A.)*

(2) Gedje-Mekran, selon Rennell, de Kiz ou Kidge qui est la capitale. *(N. de l'A.)*

ches (1), et qu'elle reçoit le nom de Brodia au point où finit cette puissance. Il paroît probable que cette branche se subdivise en plusieurs autres du côté de la mer, dans quelques endroits particuliers : mais le fait que sa direction générale est parallèle avec la côte, ce fait, dis-je, se trouve constaté d'une manière certaine par le journal du commodore Robinson (2), ainsi que par un autre journal de l'Houghton (vaisseau de la compagnie des Indes orientales) de 1755, et que Dalrymple a eu la bonté de me communiquer. Dans tout ce plat pays, aucune rivière (3) n'a un cours plus étendu que

---

(1) La limite qui sépare Bloachee de Brodia, est fixée par le lieutenant Porter à Guadel. *Voyez* son ouvrage, *page 5*. (N. de l'A.)

(2) « La terre, comme dans toutes les autres parties de la côte (de Bloachee), est extrêmement basse du côté de la mer, et très-élevée dans l'intérieur du pays ». Le commodore Robinson, dans Porter, *p. 2*. (N. de l'A.)

(3) De la Rochette, sur la carte qu'il a publiée, marque le Tanka-Banka, comme ayant sa source au-delà des montagnes : mais aucun mémoire n'accompagne cette carte. J'ignore donc sur quelle autorité de la Rochette se fonde. Otter, quoi qu'il en soit, est favorable à cette opinion. *(N. de l'A.)*

depuis les montagnes jusqu'à la mer; et en cela il ressemble à la côte de Malabar, où presque toutes les rivières ont leur source vers l'ouest des Ghauts (1). J'imagine qu'une branche de cette chaîne de montagnes fait un détour du côté de la mer, à peu de distance vers l'est du cap Jask, et sépare la Gédrosie de la Karmanie. Mais nous n'avons pas plutôt passé ce promontoire, que la même physionomie de pays (si l'on veut bien me passer une semblable expression) se représente à nous; que nous retrouvons une étendue de plaine le long de la côte, nommée le *Kermesir* ou pays chaud, avec une longue suite de montagnes dans l'éloignement. Cette autre chaîne, s'il faut en croire d'Anville, n'est jamais coupée par aucune rivière, mais se prolonge sans interruption jusqu'aux montagnes qui environnent la Perside et la Susiane. En cet endroit, le Tigre suspend son cours, et

(1) Il n'en est pas de même à la côte de Coromandel. Le Nerbudda, le Kristna, le Ganga, le Caveri, &c., toutes ces rivières, dis-je, prennent leur source au-dessus des Ghauts, et près de la chaîne occidentale. (*N. de l'A.*)

décrit diverses sinuosités jusqu'à ce qu'il vienne baigner le pied des montagnes de l'Arménie. Ces traits généraux, qui sont propres à toute l'étendue de côte, presque depuis les bouches du Gange jusqu'au Tigre, présentent un des aspects les plus imposans que puisse offrir la géographie du globe : ils deviennent d'autant plus dignes de notre admiration, que les montagnes dont il s'agit se réunissent avec cette chaîne immense qui se prolonge au nord de la Perse à travers les sources de l'Indus, forme la barrière de l'Hindoustân, et dépasse l'extrémité de l'Asie, jusqu'à ce qu'enfin elle vienne se terminer dans la mer d'Amoor, au nord de la Chine.

Toutes les parties de l'histoire d'Arrien où ces circonstances générales ont quelque rapport avec les exploits des Macédoniens, méritent de fixer l'attention des géographes; et quant à ce qui concerne en particulier la côte dont il est question ici, nous ne trouvons rien qui n'ait été confirmé par les recherches et par les découvertes de nos meilleurs navigateurs et écrivains modernes. Arrien a tracé la ligne de ces montagnes depuis le Paropamise

jusqu'à la mer, avec autant de précision que l'Ayeen Akbary; il a conduit l'armée jusqu'à ce passage, qui continue d'être encore aujourd'hui la route de communication entre l'Indus (1) et Mekran, si toutefois il peut y avoir une communication ou des relations quelconques dans un endroit où les chemins sont infestés par des bandits, sans que le gouvernement ait beaucoup le pouvoir de protéger le commerce, ou du moins en manifeste la volonté.

Arrien, à la vérité, n'établit pas en termes exprès, que, dans cette marche, Alexandre traversa une suite de montagnes; mais on est fondé à le conclure de ce qui a été dit plus haut, savoir, que la chaîne de montagnes du pays de Musikanus ou de Sambus s'étendoit jusqu'à la mer (2). Le con-

---

(1) *Voy.* le géog. de Nubie, *p. 57 et suiv.* (N. de l'A.)

(2) L'existence de cette ligne de montagnes est incontestable; car il est dit dans l'Ayeen Akbary, « qu'il y a une autre chaîne dont une extrémité est dans Kutch (la côte occidentale de l'Indus), et l'autre joint au territoire de Kulmanies, où elle est désignée sous le nom de *Karch.* Elle est habitée par quatre mille Belootches ». *Voyez* l'Ayeen Akbary, *vol. II, page 143.*

Il a déjà été démontré que les Kulmanis sont placés

quérant s'avança avec un corps de cavalerie et de troupes légères, après avoir ordonné au reste de l'armée de le suivre sous le commandement d'Héphestion. A son approche, les naturels s'enfuirent jusque dans le désert. Alexandre, en continuant de les poursuivre, passa l'Arabis (1), ri-

---

parallèlement au Seewistan, et occupent, selon toute probabilité, le territoire de Sambus : donc, cette chaîne de montagnes qui se prolonge depuis leur pays jusqu'à Kutch (c'est-à-dire, la côte), ne peut être autre que celle où les Arabites ou les Orites avoient fixé leur résidence. Je suis convaincu avec le major Rennell, qu'il y a deux de ces chaînes, dont l'une appartient au territoire des Arabites, et l'autre à celui des Orites ; et rien ne m'empêche de le croire, ni même de l'avancer comme un fait certain, si ce n'est la dénomination de Karch, qui laisse soupçonner que *Kar* a quelque rapport avec *Har*, *Haûr*, *Hor-eitæ*, *Or-eitæ*.

« Derrière Crotchey, les terres sont très-élevées, dans toute leur étendue jusqu'au cap Monze ». *Voyez* le lieutenant Porter, *page 2*. Je prouverai par la suite que Crotchey est le Krokala d'Arrien ; et le cap Monze, l'Eirus ou Irus du même auteur : et je considère cette preuve, tirée de Porter, comme la meilleure qu'on puisse donner de l'existence d'une chaîne de montagnes en deçà de la rivière Arabis. *(N. de l'A.)*

(1) *Voyez* plus haut ce que j'ai dit du Hend de d'Anville et de la Rochette, ainsi que des Arabites,

vière dont le lit étoit fort resserré, et qui avoit peu de profondeur. Il employa toute la nuit à traverser le désert, et arriva le matin du lendemain dans le pays habité. Cette contrée étoit occupée par les Orites. Alexandre y laissa son infanterie, après avoir donné ses instructions pour qu'elle le suivît en bon ordre; et distribuant sa cavalerie par tout le pays, il passa au fil de l'épée tous ceux qui opposèrent quelque résistance, et emmena un grand nombre de prisonniers. L'armée fit halte ensuite au bord d'une petite rivière (1) pour attendre l'arrivée de l'infanterie légère, et la jonction du corps de troupes commandé par Héphestion. Aussi-tôt que la réunion fut opérée, Alexandre lui-même marcha vers Rhambacia (2), village principal des Orites:

---

qui sont peut-être les Hendians de l'Ayeen Akbary. *(N. de l'A.)*

(1) Probablement celle dont il sera parlé de nouveau sous le nom de *Tomerus.* (N. de l'A.)

(2) Ram, ou Rham, a, je n'en doute point, un sens quelconque dans la langue sanscrit. Il y a un Ram-Raja dans le pays des Mahrattes; le traité de Nâdir-Châh fait mention d'un autre Ram; et dans l'Ayeen Akbary, il est parlé de Ram-Nagar comme situé dans

il en trouva la situation avantageuse, et enjoignit à Héphestion de le fortifier, tandis qu'il avanceroit de nouveau jusqu'aux confins de la Gédrosie. En cet endroit, les Orites, qui d'abord avoient pris la fuite, mais auxquels les Gédrosiens venoient de se joindre, s'étoient postés dans un passage très-étroit et d'un accès difficile (suivant toute apparence, sur la seconde de ces chaînes de montagnes (1) dont il a déjà

---

la direction des montagnes au nord de la Gédrosie. Je ne vois pas pourquoi cette dernière place ne seroit pas Rhambacia : mais je ne trouve point Ram-Nagar sur les cartes. Consultez les notes de Snakenbork sur Quinte-Curce, *livre IX*, *page 10*. (N. de l'A.)

(1) Je viens d'en appeler plus haut à l'autorité du commodore Robinson, ou, ce qui est la même chose, du lieutenant Porter, pour confirmer l'existence d'une chaîne qui se termine au cap Monze ou Irus; et je pense que nous pouvons nous prévaloir de cette même autorité pour prouver celle d'une autre chaîne de montagnes située entre le pays des Orites et la Gédrosie, laquelle vient aboutir au cap Moran, ou au rocher de Kingalah. Moran, je n'en fais aucun doute, est le Malana d'Arrien, que cet auteur indique comme la limite occidentale des Orites; et la pointe de terre élevée, dont parle ici le lieutenant Porter, est, à ce que j'imagine, l'extrémité de la chaîne. Moran se trouve

été fait mention); et ce passage, ils paroissoient déterminés à le défendre vigoureusement. Toutefois ils se dispersèrent à la première nouvelle de l'approche d'Alexandre, et envoyèrent lui offrir l'hommage

---

conservé par d'Anville sous le nom de Malañ; et si l'on considère avec quelle facilité la lettre L se remplace par la lettre R, tant à l'oreille que dans la prononciation, il devient constant que le Malana d'Arrien, le Malañ de d'Anville et le Moran de Porter sont le même. *Voyez* le lieutenant Porter, *page 3*. J'ai rencontré Malan et Malhan dans les journaux d'autres navigateurs. D'Anville, Antiquité géographique de l'Inde, *page 44*, cite Thévenot; et Thévenot parle de Malan, *page 194* de l'édition anglaise, mais avec une telle obscurité (car il ne vit point ce lieu maritime), qu'il n'est pas facile de reconnoître s'il a voulu dire qu'il fût à 20 ou à 40 lieues de Scindi.

« Cudjerah semble être une pointe de terre basse, mais se termine tout-à-coup aux bords de la mer, ainsi qu'il vient de nous paroître, vu du cap Moran ». *Voyez* le lieutenant Porter, *page 3*. « Depuis Sommeany (l'embouchure de l'Arabis), la terre est extrêmement basse près de la mer; mais l'autre partie est très-haute, et va toujours en s'élevant jusqu'à Cudjerah ». *Id. ibid.* Ce concours de témoignages indique une chaîne de montagnes qui se prolongent jusqu'à la mer à Malana; et nous devons la trouver en cet endroit où Arrien place la limite du pays des Orites. (*N. de l'A.*)

de leur soumission. Ce prince ordonna aux chefs de ces peuples de rallier les fugitifs, et de les faire rentrer chacun dans le pays qu'ils habitoient, leur promettant toute sûreté et protection.

Apollophane fut nommé satrape de la province; et Alexandre y laissa Léonnatus avec les Agriens, un corps d'archers, de cavalerie et d'infanterie, et tout ce qu'il y avoit de cavalerie grecque au service de l'armée macédonienne. Ces troupes étoient destinées à entretenir l'ordre dans la province, à surveiller l'établissement d'un poste dans la ville, et à y séjourner jusqu'à l'arrivée de la flotte sur la côte. En quittant Pattala, Alexandre s'étoit proposé d'avancer le long de la côte, et de diriger lui-même ces opérations, en faisant creuser des puits, et en réunissant toutes les ressources et tous les moyens de succès que le pays pouvoit procurer : mais il avoit été détourné de ce projet par la fuite des Arabites et des Orites; et comme il étoit alors sur le point d'entrer dans la Gédrosie, où il prévoyoit que de grands obstacles alloient s'opposer à ses desseins, il éprouva le desir de précipiter sa marche,

et confia la défense du pays et de la flotte à Léonnatus. Cet officier se montra digne d'un tel emploi : car Alexandre fut à peine sorti de la province, que les Orites, secondés par les tribus voisines, se rassemblèrent de nouveau en un corps de troupes formidable (1), et attaquèrent celles qui étoient restées dans le pays pour sa défense. Il n'y avoit peut-être pas une grande gloire à vaincre un pareil ennemi; mais comme Léonnatus avoit fait mordre la poussière à six mille de ces naturels, sauvé la province et protégé la flotte, ses services furent récompensés par le don d'une couronne d'or qu'il reçut d'Alexandre, lorsqu'il eut rejoint le corps d'armée dans la Susiane (2). Le mérite d'un tel exploit n'est pas d'ailleurs à déprimer; car cette partie de la côte, avant de pénétrer

---

(1) Huit mille hommes de pied, et cinq cents chevaux. *Voyez* Quinte-Curce, *liv. IX*, *page 10*. Le contraire seroit plus croyable; car toutes les tribus font leurs excursions à cheval. (*N. de l'A.*)

(2) Il le rejoignit probablement dans la Karmanie; mais ce ne fut que dans la Susiane qu'il reçut cette couronne. (*N. de l'A.*)

dans la Gédrosie, n'étoit dépourvue, à ce qu'il paroît, ni d'habitans, ni des moyens de maintenir leur indépendance. Les naturels du pays, comme tous les peuples montagnards, étoient, selon toute vraisemblance, des hommes intrépides, accoutumés à piller, familiarisés avec l'usage des armes, et remplis de ce courage qui est le plus sûr garant de la liberté. Arrien nous en parle, non pas comme d'une tribu indienne (car l'Inde finit à la rivière Arabis), mais comme de la dernière nation chez laquelle Alexandre trouva des mœurs indiennes. Du moment où les Macédoniens eurent mis le pied dans la Gédrosie, ils furent, à proprement parler, dans la Perse. Je ne ferai mention des obstacles qu'ils eurent à vaincre, et des malheurs qu'ils éprouvèrent dans cette province, qu'autant que ces détails auront quelque rapport avec la navigation de la flotte, à laquelle il est temps de retourner.

FIN DU TOME PREMIER.

CATALOGUE DES LIVRES BROCHÉS

Qui se trouvent chez MARADAN, Libraire à Paris, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n° 16.

ROMANS.

*ABBAYE (l') de Grasville, trad. de l'angl. par B. Ducos, 4 vol. *in*-18. fig. 3 l.
* Adèle de Senange, ou lettres de lord Sydenham, par madame Flahaut, 2 vol. *in*-12. fig 3 l.
* — Le même livre, 2 vol. *in*-18. fig. 2 l.
Adèle et Théodore, par madame de Genlis, 3 v. *in*-12. 7 l. 10 s.
Adelphine de Rostanges, ou la Mère qui ne fut point Epouse, histoire véritable, rédigée par Desforges, 2 v. *in*-12. fig. 4 l.
Adonis, ou le bon Nègre, anecdote coloniale, par J. B. Piquenard, *in*-18. 1 l. 16 s.
Agatha, ou la Religieuse anglaise, 3 vol. *in*-12. 5 l.
* — Le même livre, 4 vol. *in*-18. 4 l.
Agnès de Courcy, trad. de l'angl. de l'auteur d'Anna, 4 vol. *in*-12. fig. 7 l.
*Alphonse (un mois d'hiver d'), ou Campagnes galantes d'un Hussard, 2 vol. *in*-12. fig. 2 l. 10 s.
Amans (les) Vendéens, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.
Angélique et Jeanneton de la place Maubert, par Pigault-Lebrun, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.
* Anna, ou l'Héritière Galloise, par l'auteur de Rosa, trad. de l'angl. 4 vol. *in*-12. fig. 8 l.
* Anzoletta-Zadoski, par l'auteur de Georgina, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-12. fig. 2 l. 10 s.
* Arundel, trad. de l'angl. de l'auteur d'*Henri*, par B. Ducos, 2 vol. *in*-12. fig. 4 l.
Aventures de Donald Campbell dans un Voyage aux Indes par terre, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.
Aventures (les) de Hugues Trévor, ou le Gilblas anglais, trad. de l'angl. de Holcroff, 4 vol. *in*-12. fig. 6 l.
Aventures (les) de Télémaque, par Fénélon, avec les notes de Coste, *in*-12. ornées de 12 jolies fig. 2 l. 10 s.
Aventures (les) de Robinson Crusoé, 2 vol. *in*-12. ornés de huit jolies fig. 5 l.
— Les mêmes, 6 parties *in*-12. fig. 6 l.
Aventures et Espiégleries de Lazarille de Tormes, écrites par lui-même, 2 vol. *in*-12. fig. 2 l. 10 s.
Aventures de Roderick Random, trad. de l'angl. de Fielding, 3 vol. *in*-12. 4 l. 10 s.

Aventures du seigneur Roselly, ou l'infortuné Napolitain, 2 vol. *in*-12. 4 l.

* Aventures (les) de mon Père, ou comment il arriva que je naquis, par Kotzebue, auteur de *Misanthropie et Repentir*, *in*-12. fig. 1 l. 10 s.

* Azalaïs et le gentil Aimar, histoire provençale, trad. d'un ancien manusc. provençal, 3 vol. *in*-12. fig. et musiq. 5 l.

Barnevelt, trad. de l'anglais, 3 vol. *in*-12. fig. 5 l.

Barons (les) de Felsheim, histoire Allemande, qui n'est pas tirée de l'allemand, par l'auteur de l'*Enfant du Carnaval*, 4 vol. *in*-12. fig. 6 l.

* Belle-Mère (la), par mad. de Sancy, 2 vol. *in*-18. fig. 2 l.

Bergère (la) d'Aranville, petit *in*-8. 1 l.

Bibliothèque universelle des Romans, 192 vol. *in*-12. brochés en 96. 180 l.

Bibliothèque de campagne, ou Amusemens de l'esprit et du cœur, 12 gros vol. *in*-12. avec de jolies gravures, 30 l.

Bibliothèque (nouvelle) de campagne, ou choix d'épisodes intéressans et curieux, tirés des meilleurs poètes et romanciers, tant anciens que nouveaux, 12 vol. *in*-12 24 l.

* Biévriana, ou Jeu de mots de M. de Bièvre, deuxième édit. 1 vol. *in*-18. fig. 1 l.

Betzi, ou l'infortunée Créole, histoire véritable, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

Brik Bolding, ou Qu'est-ce que la vie? roman anglo-franco-italien, 3 vol. *in*-12. fig. 4 l. 10 s.

* Camilla, ou la Peinture de la Jeunesse, par miss Burney, 5 vol. *in*-12. 10 l.

* Camille, ou Lettres de deux Filles de ce siècle, 4 vol. *in*-12. fig. 7 l. 10 s.

* Cantatrice (la) par infortune, 3 vol. *in*-12. fig. 5 l.

* Caroline, ou les Vicissitudes de la Fortune, 3 vol. *in*-18. 3 l.

* Caverne (la) de la Mort, trad. de l'angl. 1 vol. *in*-18. fig. 1 l.

* Cécilia, ou Mémoires d'une jeune Héritière, par miss Burney, 5 vol. *in*-12. 10 l.

* Célestine, ou la Victime des préjugés, par Charlotte Smith, auteur de l'*Orpheline du Château ;* trad. de l'angl. 2e. édit. 4 vol. *in*-12. 8 l.

Célestine, ou les Epoux sans l'être, par B. de la L...., auteur de la Nuit anglaise, 4 vol. *in*-12. fig. 6 l.

Cent Pensées d'une jeune Anglaise, anglais-français, par Lemierre, 1 vol. *in*-18. avec fig. et cart. 1 l.

* Chapelle (la) d'Ayton, ou Emma Courtney, 5 vol. *in*-12. fig. 9 l.

* Château (le) de Duncam, ou l'Homme invisible, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

Château d'Alvarino, ou les Effets de la vengeance, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

* Charles de Rosenfeld, ou l'Aveugle inconsolable d'avoir cessé de l'être, par Maimieux, auteur de la Pasigraphie, 3 vol. *in*-12. fig. 5 l.

* Château (le) mystérieux, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-18. fig. 2 l.

Château (le) noir, ou les Souffrances de la jeune Ophelle, 1 vol. *in*-12. fig 1 l. 10 s.

* Chevaliers (les) du Cygne, ou la Cour de Charlemagne, par madame de Genlis, 3 vol. *in*-12. fig 6 l.

Cinquante (les) Francs de Jeannette, par Ducray Duminil, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

Cinthelia, ou une sur dix mille, trad. de l'angl. 4 vol. *in*-12. fig. 8 l.

— Le même livre, 6 vol. *in*-18. fig. 4 l. 10 s.

Claire d'Albe, *in*-12. fig. 2 l.

Clémence de Lautrec, par l'auteur de P. 2 vol. *in*-12. 2 l. 10 s.

* Clémentine de Lindau, trad. de l'allemand, vol. *in*-12. fig. 2 l.

Clermont, par madame Regina-Maria Roche, auteur des *Enfans de l'Abbaye*, trad. de l'angl. par André Morellet, 3 vol. *in*-12. fig. 6 l.

Cloche (la) de minuit, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

* — Le même livre, 3 vol. *in*-18. fig. 2 l. 5 s.

Cœlina, ou l'Enfant du Mystère, par l'auteur de *Victor*, 6 vol. *in* 12. fig. 9 l.

Compère (le) Mathieu, ou les Bigarrures du Destin, 4 vol. *in*-18. fig. 6 l.

Comte (le) de Stronbow, trad. de l'angl. 2 part. *in*-12. fig. 3 l.

* Confessions (les) d'un solitaire, 2 vol. *in*-18. fig. 2 l.

Conrad, ou le Croisé, anecdote du XIIIe siècle, trad. de l'allem. 1 vol. *in*-12. fig. 2 l.

* Contes des Fées, par Perrault, jolie édition *in*-18. fig. 1 l.

Contes des Fées, par mad. Daulnoy, 4 vol. *in*-12. fig. 8 l.

Contes de féeries et autres, pour l'amusement de la Jeunesse, par mad. de Beaumont, *in*-12. 1 l. 10 s.

Contes (les en vers et en prose de feu l'abbé de Colibri, ou le Soupé, conte composé de mille et un contes, 2 v. *in*-18. 3 l.

* Contradictions (les), ou ce qui peut en arriver, vol. *in*-12. fig. 2 l.

* Conversations amusantes, par mad. de F.... chanoinesse de***, 3 vol. *in*-18. fig. 2 l. 5 s.

* Dot (la) de Suzette, ou Histoire de madame de Senneterre, racontée par elle-même, *in*-12. fig. 2 l.

* — Le même livre, *in*-18. fig. 1 l.

Edmond de la Forêt, Roman historique, trad. de l'angl. par le traducteur de la Forêt, 4 vol. *in*-12. fig. 6 l.

Edouard et Arabelle, ou l'Elève de l'infortune et de l'amour, par Desforges, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

* Edouard, ou l'Enfant retrouvé, tr. du docteur Moore, 3 vol. *in*-12. 5 l.

* Edouard et Sophie, 2 vol. *in*-12. 2 l. 10 s.
* Eglise (l') Saint Siffrid, trad. de l'angl. 5 v. *in*-18. fig. 5 l.
* Elève (l') du Plaisir, trad. de l'angl. 2 parties *in*-12. 2 l.
* Elfrida, ou l'Ambition paternelle, trad. de l'anglais, par Moreau, 3 vol. *in*-12. fig. 4 l. 10 s.
Eliza, ou Mémoires de la famille Elderland, trad. de l'anglais, 4 vol. *in*-12. fig. 6 l.
* — Le même livre, 4 vol. *in*-18. fig. 4 l.
Encyclopédie Liliputienne, ou petits Chef-d'œuvres d'Éloquence, 1 vol. *in*-32, très-jolie édit. 1 l.
Enfant (l') du Carnaval, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.
Enfant (l') de mon Père, ou les Torts du caractère et de l'éducation, par A. J. Dumaniant, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.
* Enfans (les) de l'Abbaye, par mad. Regina-Maria Roche, tr. de l'angl. par André Morellet, 2e édit. sur beau papier et beaux caract. imprim. par *Crapelet;* 6 vol. *in*-12. fig. 9 l.
* — Le même livre, 6 vol. *in*-18. 6 l.
Epoux (les) malheureux, ou Histoire de Mr et Mme La Bedoyere, 2 vol. *in*-12. 4 l.
Erreur (l') d'un Moment, trad. de l'angl. *in*-12. 1 l. 10 s.
Esprit, Maximes et Pensées d'Young, extraits de ses Nuits, par Baudrand, 1 vol. *in*-18. sur grand raisin. 1 l.
Ethelinde, ou la Recluse du lac, tr. de l'angl. 4 vol. *in*-12. 8 l.
* — Le même livre, 6 vol. *in*-18. fig. 6 l.
Eugène et Eugénie, ou la Méprise conjugale, par l'auteur du *Poète*, 4 vol. *in*-12. fig. 7 l. 10 s.
* Evelina, ou l'entrée d'une jeune Personne dans le monde, par miss Burney, 2 vol. *in*-12. 4 l.
Fathom et Melvil, trad. de l'angl. de Smollet, auteur de *Roderic Random*, 4 vol. *in*-18. fig. 6 l.
Félicie de Vilmard, par Blanchard, 3 vol. *in*-12. 5 l.
* Femme (la) de Bon Sens, ou la Prisonnière de Bohême, tr. de l'anglais, par B. Ducos, 4 vol. *in*-18. fig. 3 l.
Folies de la Prudence humaine, *in*-12. 1 l. 10 s.
* Forêt (la), ou l'Abbaye de Saint-Clair, par Anne Radcliffe, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-12. fig. 4 l.
* — Le même livre, 4 vol. *in*-18. fig. 4 l.
* Francis et Elisa, tr. de l'angl. par le cit. N. 2 v. *in*-18. fig. 2 l.
Franz, ou le Chasseur, trad. de l'Allemand, 2 vol. *in*-12. fig. 2 l. 10 s.
* Frédéric, par J. F. auteur de la *Dot de Suzette*, 3 vol. *in*-12. fig. 5 l.
— Le même livre, 3 vol. *in*-18. fig. 3 l.
* Galerie (la) des Femmes, collection incomplète de huit tablaux recueillis par un amateur, 2 parties *in*-12. 2 l. 10 s.
Hammond et Cobbett, ou les malheurs d'une guerre civile, trad. de l'anglais, 2 part. *in*-12. 2 l.
* Henry, trad. de l'angl. par B. Ducos, 6 vol. *in*-18. fig. 6 l.

Histoire de Laurent Marcel, ou l'Observateur sans préjugés, 4 vol. *in*-12. 8 l.

Homme (l'), ou le Tableau de la vie, histoire des passions, des vertus et des évènemens de tous les âges, 2 v. *in*-12. fig. 3 l.

* Jacques le Fataliste et son Maître, par Diderot, nouv. édit. très-correcte, 2 vol. *in*-12. fig. 4 l.

* Jemmy et Sophie, ou les Méprises de l'Amour, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

* Jeune (le) Sauvage dans la Société, 1 vol. *in*-12. fig. 2 l.

Jeune (le) Philosophe, trad. de l'angl. de Charlotte Smith, 3 vol. *in*-12. fig. 5 l.

Infortunes (les) de la Galetierre, pendant le régime décemviral, par J. Rosny, 1 vol. fig. 1 l. 10 s.

Irma, ou les Malheurs d'une jeune orpheline; histoire indienne, avec des romances, publiée par madame Guénard, 4 vol. *in*-18. fig. 3 l.

* Italien (l'), ou le Confessionnal des Pénitens noirs, par Anne Radcliffe, trad. de l'angl. par André Morellet, 3 vol. *in*-12. fig. 6 l.

* — Le même livre, 4 vol. *in*-18. fig. 4 l.

* Julia, ou les Souterrains du Château de Mazzini, par Anne Radcliffe, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l. 12 s.

* — Le même livre, 2 vol. *in*-18. fig. 2 l.

Léonci, histoire véritable, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-8. 6 l.

Les petits Emigrés, ou Correspondance de quelques enfans, par madame de Genlis, 4 vol. *in*-18. 4 l.

* Lettres et Epîtres amoureuses d'Héloïse et d'Abeilard, 2 vol. petit *in*-8. 3 l.

Lettres familières et galantes de Fabre d'Eglantine, 3 vol. *in*-18. 2 l. 5 s.

Liaisons dangereuses, 4 v. *in*-18. avec de jolies gravures. 5 l.

Louisa Béverley, ou le Père égoïste, trad. de l'anglais, 3 vol. *in*-12. 4 l. 10 s.

Malheurs (les) de l'Inconstance, 2 vol. *in*-18. 1 l. 10 s.

Margaretta, Comtesse de Reinsford, ou l'intérieur d'une Famille, trad. de l'anglais, 2 vol. *in*-12. 3 l.

* Maria, ou le Malheur d'être Femme, œuvre posthume de Mary Wollstnocraft Godwin, imité de l'anglais par B. Ducos, vol. *in*-12. portrait. 2 l.

Matinées (les), nouvelles anecdotes, par d'Arnaud, 3 vol. *in*-12. fig. 5 l.

Mémoires d'une Famille émigrée, 3 vol. *in*-12. 4 l. 10 s.

Mémoires de mademoiselle de Sterhheim, trad. de l'allemand, 2 vol. *in*-8. 4 l.

Milistina, ou la double Intrigue, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

Mille et une Folies (les), contes français, 4 vol. *in*-12. 6 l

Mille et une Nuits, 8 vol. *in*-12. 12 l.

* Mille et une Nuits (Suite des), Contes Arabes, 2 vol. *in*-12. fig. 4 l.

Mille (les) et un Souvenirs, ou les Veillées conjugales, par l'auteur du *Poète*, 4 vol. *in*-12. fig. 7 l. 10 s.

* Miralba, chef de brigands, par Ch. Bournon-Malarme, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

Misanthropie et Repentir, roman, 1 vol. *in*-18. 1 l.

Miss Courtenay, ou les Epreuves du malheur, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-12. 3 l.

* Moine (le), trad. de l'angl. 4 vol. *in*-18. fig. 3 l.

* Mystères (les) d'Udolphe, par Anne Radcliffe, tr. de l'angl. par Victorine de Chastenay, 4 vol. *in*-12. fig. 8 l.

* — Le même livre, 6 vol. *in*-18. fig. 6 l.

* Nègre (le) comme il y a peu de Blancs, 3 vol. *in*-18. fig. 3 l.

Nouveau (le) Robinson, pour servir à l'amusement et à l'instruction des enfans de l'un et l'autre sexe, trad. de l'allem. 2 vol. *in*-12. avec 30 gravures. 5 l.

Nuits (les) d'Young, trad. de l'angl. par Letourneur, 2 vol. *in*-12. fig. 5 l.

— Les mêmes, 2 vol. grand *in*-18. 2 l.

— Les mêmes, en italien et en français, trad. en ital. par Alberti, et en français par Letourneur, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

Œuvres du chevalier Bertin, 2 vol. *in*-18. 2 l.

Œuvres badines et morales de Cazotte, nouv. édit. 3 vol. *in*-18. tirés sur grand-raisin, fig. 7 l. 10 s.

* Œuvres complètes de miss Burney, contenant Evelina, Cécilia et Camilla, 12 vol. *in*-12. 24 l.

* Œuvres d'Anne Radcliffe, contenant la Forêt, les Mystères d'Udolphe, l'Italien, Julia, 11 vol. *in*-12. 22 l.

Œuvres complètes de Fielding, contenant Amélie, Tom Jones, Roderick Randon, Joseph Andreus, David Simple, Jonathan Wild, 23 vol. *in*-18. 23 l.

* On ne s'y attendait pas, ou Histoire de Rédi-Ferca, 2 vol. *in*-12. 2 l. 10 s.

* Orpheline (l') du Château, ou Emmeline, tr. de l'anglais de Charlotte Smith, 5 vol. *in*-18. 5 l.

Orpheline (l') Anglaise, ou Histoire de Charlotte Summers, imitée de l'angl. par Delaplace, 4 v. *in*-18. fig. 4 l.

Paysan et Paysanne pervertis, 8 vol *in*-12. 12 l.

Paysanne (la) pervertie, 4 v. petit *in*-8. fig. 6 l.

Philosophe (la) par amour, ou Lettres de deux Amans passionnés, mais vertueux, 2 vol. *in*-12. 2 l.

Pied (le) de Fanchette, ou le Soulier couleur de rose, par Rétif de la Bretonne, 2 vol. *in*-12. fig. 2 l.

* Poète (le), ou Mémoires d'un Homme de Lettres, écrits par lui-même, 8 gros vol. *in*-18. fig. 8 l.

Prieuré de Saint-Bernard, ou l'Usurpateur puni, trad. de l'angl. 2 vol. *in*-12. fig. 2 l. 10 s.

* Princesse de Clèves, 2 vol. *in*-24 pap. commun. 1 l.

Promenades (les) champêtres, dialogues à l'usage des jeunes personnes, tr. de l'angl. de Charlotte Smith, 3 v. *in*-12. fig. 5 l.

* Religieuse (la), par Diderot, nouv. éd. très-correcte, v. *in*-12. fig. 2 l.

Roland furieux, trad. de Tressan, 5 vol. *in*-12. 10 l.

* Roland, ou l'Héritier vertueux, tr. de l'angl. de Charlotte Smith, 5 vol. *in*-12. fig. 7 l. 10 s.

* Romans de Voltaire, nouv. édit. 2 vol. *in*-8. 8 l.

* Romans (les quatre) d'un Jour, d'une Nuit, d'un Soir et d'un Matin, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

Rosier (le) et le Brouillard, conte, 1 vol. petit *in*-12. 1 l.

Saint-Clair et Stéphanie, ou l'Ile déserte, par W. Sheridan, trad. de l'angl. 1 vol. *in*-12 fig. 1 l. 10 s.

* Simple Histoire et sa suite, trad. de l'angl. par Deschamps, nouv. édit. 4 parties *in*-8. ornée du portrait de madame Inchbald. 7 l. 10 s.

Soirées (les) de la Chaumière, par Ducray-Duminil, 8 vol. *in*-18. fig. 8 l.

Soirées amusantes, 3 vol. *in*-12. 4 l. 10 s.

* Soirées (les) au Logis, ou le Porte-feuille de la Jeunesse, tr. de l'angl 5 vol. *in*-12. 7 l. 10 s.

Sophie de Beauregard, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

* Souterrain (le), ou Matilde, par miss Sophie Lée, tr. de l'ang. 3 vol. *in*-12. 5 l.

— Le même livre, 4 vol. *in*-18. 4 l.

* Souvenirs d'Ernest, dédiés à trois jolies Femmes, 1 vol. *in*-12. fig. 1 l. 10 s.

* Stella, Histoire Anglaise, par mad. de F***, 4 vol. *in*-12. fig. 5 l.

Théâtre d'Amour, 2 vol. *in*-32. 2 l.

* Théobald Leymour, ou la Maison murée, par Ch. Bournon Malarme, 3 vol. *in*-12. fig. 5 l.

Tome Jones, ou l'Enfant trouvé, 5 vol. *in*-18. fig. 4 l.

Trois (les) Femmes, nouvelle, par l'abbé de la Tour, 2 parties *in*-12. 2 l.

Valmor et Lydia, ou Voyage autour du Monde de deux amans qui se cherchoient, 3 vol. *in*-12. fig. 4 l.

Valrose, ou les Orages de l'Amour, par l'auteur de Dolbreuse, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

Victor, ou l'Enfant de la Forêt, par Ducray Duminil, 4 vol. *in*-12. fig. 6 liv.

— Le même livre, 4 vol. *in*-18. 4 l.

Vie de Marianne, par Marivaux, 3 vol. *in* 12. 6 l.

* Vie du Cardinal Dubois, premier Ministre du Régent, 3 vol. *in*-18. fig. 2 l. 5 s.

Vœux (les) téméraires, ou l'Enthousiasme, par mad. de Genlis, 3 vol. *in*-12. 5 l.

— Le même livre, 4 vol. *in*-18. 4 l.

Voyage (mon) en Normandie, par Cadet Gassicourt, 2 v. *in*-12. fig. 2 l. 8 s.

Voyage dans mes poches, *in*-12. 1 l. 10 s.

Voyage sentimental de Sterne, 2 vol. *in*-18. 1 l. 10 s.

Voyageur (le) sentimental en France, sous Robespierre, par Vernes de Genève, auteur du *Voyageur sentimental à Yverdun*, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

Voyage de vingt-quatre heures, par A. H. Keratry, 1 vol. *in*-12 orné de trois grav. 1 l. 16 s.

Voyageuse (la) Languedocienne, ou les Aventures de madame Delanoy, comtesse d'Itry, 2 vol. *in*-18. 1 l. 10 s.

* Walter de Monbary, grand-maître des Templiers, roman historique, trad. de l'allemand de l'auteur d'*Herman d'Unna*, 4 vol. *in*-12. fig. 8 l.

Werther, trad. de l'allemand de Goethe par Aubry, 2 vol. *in*-18. sur papier fin, ornés de fig. 4 l

Werther, 2 vol. *in*-18. fig. 1 l. 10 s.

* Woldmar, ou la Peinture de l'humanité, par M. H. O. Jacobi, 2 vol. *in*-12. avec de jolies fig. 4 l.

Zabeth, ou la Victime de l'ambition, 2 vol. *in*-12. fig. 3 l.

Zélie dans le désert, 4 vol. *in*-18. fig. 3 l.

* Zéphyre, ou le Berceau de Flore, vol. *in*-18. fig. 1 l.

Zoflora, ou la bonne Négresse, anecdote coloniale, par J. B. Piquenard, 2 vol. *in*-18. 3 l.

LIVRES DIVERS.

OUVRAGES NOUVEAUX.

* Les Veillées du Tasse, ou le délire du Génie, manuscrit posthume de l'auteur de la Jérusalem délivrée, trad. de l'Italien, par J. F. M. 1 vol. *in*-8. avec le texte. 3 l.

* VOYAGE de Néarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, ou Journal de l'expédition de la flotte d'Alexandre, trad. de l'angl. du doct. William Vincent, par *E. B. L. J. Billecocq*, et publié par ordre du Gouvernement, 1 vol. *in*-4. gr. pap. de l'imprim. de la République, accompagné de cartes et du portr. d'Alexandre, gravé par *A. Tardieu*. 21 l.

* Le même Voyage, 3 vol. *in*-8. de l'imprimerie de *Crapelet*, sur l'édit. *in*-4. avec cartes et portr. 15 l.

* Voyages dans les deux Siciles et dans quelques parties des Apennins, par l'abbé Spallanzani, traduits de l'italien par G. Toscan, Bibliothécaire du Muséum national d'Histoire natur. de Paris, avec des notes de Faujas; 6 v. *in*-8. fig. 18 l.

* Expériences sur la circulation du sang, par Spallanzani, trad. de l'italien par E. Tourdes, docteur en Médecine; précédées d'une Notice sur la vie littéraire de l'auteur, 1 vol. *in*-8. avec une planche. 4 l.

* De la Littérature, considérée dans ses rapports avec les insti-

lutions sociales, par mad. de Staël-Holstein, 2 vol. *in*-8. 7 l. 4 s.

* Déportation et Naufrage de J. J. Aymé, ex-législateur, avec quelques observations sur la Guyanne française et sur les nègres ; suivi d'un tableau par ordre alphabétique des déportés à Cayenne, 1 vol. *in*-8. 3 l.

* Don Carlos, Infant d'Espagne, tragédie en cinq actes, trad. de l'allem. de *Schiller*, par *Adrien Lezay*, vol. *in*-8. de l'impr. de *Crapelet*. 3 l. 12 s.

La Science des jeunes Négocians et Teneurs de livres, ou Instructions élémentaires sur les opérations du commerce en marchandises et banque, par Migneret ; 2 vol. *in*-8. oblong. 12 l.

Essais Politiques, Economiques, Philosophiques, par Benjamin, comte de Rumford, trad. de l'angl. 2 v. *in*-8. 10 l.

Grammaire générale appliquée à la langue française, par Eugêne Loneux, 1 vol. *in*-8. 3 l. 10 s.

Inde (l') en rapport avec l'Europe, par Anquetil Duperron, voyageur aux Grandes-Indes, 2 vol. *in*-8. 7 l.

Motifs des Guerres et des Traités de paix de la France, pendant les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, par Anquetil, *in*-8. 3 l. 10 s.

* Théorie de la Terre, par J. C. Delamétherie, seconde édit. corrigée et augmentée d'une Minéralogie, 5 gros vol. *in*-8. de près de 2700 pag. avec des pl. et le portr. de l'auteur, 30 l.
— Le même, sur papier carré d'Angoulême. 42 l.

* Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie, *in*-8. 3 l. 12 s.

Lettres du docteur William Kentisch, neveu de Smellie, au cit. *Baudelocque*, sur quelques passages de son *Traité d'Accouchemens*, *in*-8. 2 l. 10 s.

Le Conservateur, ou Recueil de morceaux choisis d'histoire, de politique, de littérature, de philosophie, etc. tirés du portefeuille de N. François (de Neufchâteau), de l'Institut National, 2 forts vol. *in*-8. grande justification. Ouvrage curieux et instructif. 10 l.

Aérostat dirigeable à volonté, par Scote, *in*-8. fig. 3 l.

Agenda du Voyageur géologue, par H. B. de Saussure, auteur des *Voyages dans les Alpes ; in*-8. 1 l. 10 s.

Ami des Enfans, par Berquin, 12 vol. *in*-18. 12 l.

Amusemens de campagne, ou Opuscules dramatiques, par Sacy, 2 vol. *in*-8. 6 l.

* Angleterre ancienne, ou Tableau des mœurs, usages, habillemens, etc. des anciens Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois et des Normands. *Paris*, *in*-4. 2 vol. dont un de Planches, 21 l.

* Anecdotes de l'Empire Russe, 1 vol. *in*-8. 2 l. 10 s.

Aphorismes politiq. de J. Harington, trad. de l'angl. *in*-18. 1 l.

Appel à l'impartiale Postérité, par mad. Roland, 4 part. *in*-8. 6 l.

Arminius, ou la Germanie délivrée, poëme héroïque en 12 chants, du baron de Schonaich, mis en vers français par Dehault, *in*-8. 2 l. 8 s.

Arithmétique de Legendre, *in*-12. 2 l.

Atlas moderne, à l'usage de ceux qui veulent apprendre la Géographie, rédigé par Bertholon, professeur de Géographie et d'Histoire à l'école centrale, contenant les cartes de tous les pays connus, enrichi de descriptions historiques, qui comprennent jusqu'aux changemens survenus dans le monde jusqu'à nos jours: an 7, 1 vol. *in*-4. 9 l.

Balance (la) naturelle, ou Essai sur une loi universelle, appliquée aux sciences, arts et métiers, et autres moindres détails de la vie commune, par A. Delasalle, 2 vol. *in*-8. 8 l.

Banque (la) rendue facile aux principales Nations de l'Europe, par Giraudeau, nouv. édit. un gros vol. *in*-4. 18 l.

* Bibliothèque des Enfans, contenant tous les ouvrages de Berquin, 28 vol. *in*-18 sur carré fin d'Angoulême. 42 l.

— Le même livre, pap. ord. 28 l.

Bibliothèque des Enfans de la campagne, 3 vol. 3 l.

Bibliothèque choisie de Médecine, tirée des ouvrages franç. et étrangers, par Planque, 10 vol. *in*-4. avec 220 pl. 80 l.

— Le même livre, 31 vol. *in*-12. fig. 60 l.

Cabinet des Fées, tomes 38 à 41, *in*-8. 4 vol. fig. 16 l.

— Le même, 4 vol. *in*-12. fig. 10 l.

Cataractes de l'imagination, vomissement littéraire, monstres des monstres, par Epimenide l'inspiré, 4 vol. *in*-12. 6 l.

Code (petit) de la raison humaine, ou Expression succincte de ce que la raison dicte à tous les hommes pour éclairer leur conduite et leur bonheur, *in*-18. 1 l.

Conjuration de Catilina, par Salluste, traduction nouv. par Billecocq, *in*-18. portrait. 2 l.

Considérations sur les œuvres de Dieu, trad. de l'allem. de Sturn, 3 vol. *in*-8. 10 l.

Constitution d'Angleterre, par Delolme, 2 vol. *in*-8. 5 l.

* Cours théorique et pratique des opérations de Banque, et des nouveaux poids et mesures, titres et monnoies; par J. Neveu, professeur de mathématiques, etc. *in*-8. 5 l.

Cours d'Histoire Naturelle, ou Tableau de la Nature, considérée dans l'homme, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes, etc. 7 vol. *in*-12. avec 50 fig. représentant plus de 150 sujets. 21 l.

Découverte (la) de l'Amérique, pour l'instruction et l'amusement des Jeunes Gens, 3 vol. *in*-12 avec deux cartes. 6 l.

Description de l'Aréostat de Dijon, par Guitton Morveau, *in*-8. fig. 2 l.

Description du Pégu et de l'île du Ceylan, trad. par Langlès, *in*-8. 3 l.

Des Prisons de Philadelphie, par la Rochefoucault-Liancourt, br. *in*-8. 1 l.

Dictionnaire historique et géographique de la France, 6 gros volumes *in*-8°. 12 l.

Dictionnaire latin et français, de Boudot, 1 v. gr. *in*-8. relié. 6 l.

Dictionnaire espagnol et français, par Sobrino, 2 v. *in*-4. 24 l.

— Le même, par Séjournant, 2 vol. *in*-4. 24 l.

Dictionnaire portatif français-italien, extrait du grand Dictionnaire d'Alberti, 2 vol *in*-8. 10 l.

Dictionnaire anglais et français, français et anglais, par Boyer, 2 vol. *in*-8. 12 l.

* Discours sur la manière de lire les vers, par N. François (de Neufchâteau), *in*-8. 1 l.

Dissert. historique sur l'ancienneté de la Constitution anglaise, *in*-8°. 3 l.

* Dunciade (la), poëme de Palissot, 1 vol. *in*-18 1 l.

* Economie (de l') politique moderne; Discours sur la population, par Hesrenschwand, *in*-8°. 3 l.

Elémens de l'Histoire Romaine, augmentés d'une Géographie ancienne de l'Italie, par Mentelle, 2 vol. *in*-12. avec cart. 5 l.

Elémens de Botanique, ou méthode pour connoître les plantes, par Pitton de Tournefort; nouv. édit. française, augmentée des supplémens de Jussieu, d'une concordance avec Linné, d'un dictionnaire des termes techniques du botaniste, etc. grand *in*-8. 6 vol. enrichis de 489 belles planches. 84 l.

Elémens (des), ou Essai sur la nature, les propriétés, les effets et l'utilité de l'air, de l'eau, etc. 2 vol. *in*-8. 6 l.

Eloge des Perruques, enrichi de notes plus amples que le texte, par le docteur Akerlio, 1 vol. *in*-12. 1 l. 10 s.

Emploi (de l') l'argent, par Nonotte, *in*-8. 3 l.

Enéïde (l') de Virgile, traduction française de Desfontaines, 1 vol. *in*-8. 3 l.

* Esprit (l') des anciens Philosophes, ou Recueil choisi des divers ouvrages de Morale, de Législation, de Politique et d'Economie civile et domestique, publiés par Lycurgue, Solon, Socrate, Pythagore, Platon, Epictète, Marc-Aurèle, et les autres philosophes de l'antiquité, 5 vol. *in*-18. avec 18 portraits. 6 l.

Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain, par Condorcet, *in*-8. 4 l.

Essai sur la Topographie médicale et physique de Paris, *in*-8. 3 l.

Essai sur la Transportation comme récompense, et la Déportation comme peine, par Charles Montlinot, br. *in*-8°. 1 l. 10 s.

Essai sur l'Histoire de Provence, suivi d'une Notice des Provençaux célèbres, par Bouche, 2 vol. *in*-4°. 12 l.

—Le même ouvrage, sur grand papier. 18 l.

* Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations, par Voltaire, nouvelle édition, 5 vol. *in*-8°. 20 l.

Exposition du Système du monde, par P. S. Laplace, 2 vol. *in*-8°. 10 l.

Exposition nouvelle de la Mythologie des Anciens, avec l'analyse de l'Iliade et de l'Odyssée, 1 vol. *in*-8. 3 l.

Géographie moderne de la Croix, 2 v. *in*-12. 5 l.

Histoire des Hommes illustres sortis du Tiers-Etat, par Turpin, 2 vol. *in*-8°. 6 l.

Histoire de France, depuis Louis XIV jusqu'à la paix de 1783; pr Fantin des Odoarts, 8 v. *in*-12. 16 l.

Histoire de Turenne, 1 vol. *in*-12. 2 l.

Histoire des Révolutions d'Amérique; par Ramsay, 2 v. *in*-8. 8 l.

Histoire des Révolutions d'Angleterre, par le P. d'Orléans, continuée par Turpin, 6 vol. *in*-8. 15 l.

* Histoire des animaux d'Aristote, avec la traduct. française et des notes, par Camus, 2 gros vol. *in*-4°. avec le texte grec, 36 l.

Histoire des Plantes, par Bauhin, nouvelle édition donnée par Gilibert, 2 vol. *in*-8. fig. 12 l.

Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain, par Gibbon, traduction complète, 18 vol. *in*-8°. 72 l.

Histoire de la République Française depuis la séparation de la Convention Nationale jusqu'à la conclusion de la Paix entre la France et l'Empereur, par A. Fantin des Odoards, 2 vol. *in*-8°. 7 l. 10 s.

Histoire Philosophique de la Révolution française, depuis le traité de Campo-Formio jusqu'à l'acceptation de la Constitution de l'an 8, par A. Fantin des Odoarts, 1 v. *in*-8. formant le tome 7e de l'Histoire de la Révolution, du même auteur, 4 l.

Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne et moderne, par le Clerc, 6 vol. *in*-4°. avec portr. et un atlas *in-fol.* 100 l.

— Le tome sixième séparément, 12 l.

Histoire des membres de l'Académie Franç. par d'Alembert, 6 vol. *in*-12. 12 l.

Histoire générale de Hongrie, par Sacy, 2 vol. *in*-12. 4 l.

Histoire des révolutions de Corse, depuis ses premiers habitans jusqu'à nos jours, par Germanes, 3 vol. *in*-12. 6 l.

Histoire Impartiale du Procès de Louis XVI, ou recueil complet et authentique de tous les rapports, opinions, et pièces, jusqu'au jugement définitif inclusivement, par L. F. Jauffret, Homme de loi, 8 vol. *in*-8. br. 30 l.

* Historiettes et Conversations à l'usage des enfans qui commencent à épeler, à lire couramment; et Lydie de Gersin, ou Histoire d'une jeune Anglaise de huit ans, 5 vol. *in*-18. 3 l.

Jérusalem délivrée, poëme du Tasse, en vers français, par Baour-Lormian, 2 vol. *in*-8. 5 l.

Influence (de l') des passions sur le bonheur des individus et

des nations, par mad. de Staël-de-Holstein, 1 vol. *in*-8. 4 l.

* Instructions tirées de l'exemple des animaux, sur les devoirs de la Jeunesse, *in*-18. fig. 1 l.

* Lectures pour les enfans, ou Choix de petits Contes également propres à les amuser, et à leur inspirer le goût de la vertu, 3 vol. *in*-18. 3 l.

Leçons de Rhétorique et de Belles-Lettres, par le docteur Blair, trad. de l'anglais, 4 vol. *in*-8. 12 l.

— Le même livre, pap. d'Angoulême, 18 l.

Les Loix éclairées par les Sciences physiques, ou Traité de Médecine légale et d'Hygiène publique, par F. E. Fodéré, médecin de l'Hospice d'Humanité de Marseille, 3 volumes *in*-8. 12 l.

Lettre à M. de Buffon, ou Critique et nouvel Essai sur la Théorie générale de la Terre, par P. Bertrand, *in*-8. 2 l. 10 s.

Lettres sur l'Italie, par Dupaty, nouvelle édition, *in*-8. 5 l.

* — Les mêmes, 3 vol. *in*-18. fig. édition de *Crapelet*. 4 l. 10 s.

* — Les mêmes, papier carré fin d'Angoulême, fig. 6 l.

Lettres Choisies de Voltaire, 4 vol. *in*-12. 6 l.

* Lettres d'un Voyageur sur les côtes d'Espagne, d'Angleterre et de France, *in*-8. p. p. 2 vol. 4 l.

Loisirs du général de division Franç. Wimpffen, ou Indices sur l'Emp. d'Allemagne, br. *in* 8. 1 l. 10 s.

Magasin des Enfans (le), par mad. de Beaumont, 4 part. *in*-12. 3 l.

Marcomeris, ou le Beau Troubadour, nouvelle suivie de Contes en vers, par J. M. Mallet, *in*-8. 3 l.

Mécanique morale, ou Essai sur l'art de perfectionner et d'employer ses organes propres et acquis, par A. Delasalle, 2 vol. *in*-8. 8 l.

Mélanges historiques et littéraires, par Mallet. 3 l.

Mémoires authentiques et intéressans, ou Histoire des Comtes de Struensé et Brandt, *in*-8. 3 l.

Mémoires de Mistriss Bellamy, actrice du théâtre de Londres, trad. de l'angl. sur la quatrième édit. 2 vol. *in*-8. avec figures et portrait. 5 l.

Mémoires politiques et militaires, pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV, par Noailles, publiés par Millot, 6 vol. *in*-12. 12 l.

Mémoires secrets, pour servir à l'Histoire de la république des Lettres en France, 36 vol. *in*-12. 60 l.

Mémoires du Cardinal de Retz, suivis de ceux de Guy-Joly et de la Duchesse de Nemours, 6 vol. *in*-12. 12 l.

Mémoires de la Société des Sciences Physiques de Lausanne, 3 vol. *in*-4. avec fig. et cartes. 24 l.

— Les tomes II et III séparément. 16 l.

Mémoires politiques et militaires du général Doppet, *in*-8. 2 l. 10 s.

Mœurs des Germains, par Tacite, trad. par Boucher, *in*-12. 2 l.

Morale (la) universelle, ou les Devoirs de l'homme fondés sur la nature, 3 vol. *in*-8. 12 l.
Narcisse dans l'île de Vénus, petit *in*-8. papier vélin, 2 l.
Narcisse dans l'île de Venus. *Paris, Crapelet*, *in*-8. fig. 2 l. 10 s.
— Le même livre, grand raisin vélin, 5 l.
Notice historique des Descentes qui ont été faites dans les îles Britanniques, depuis Guillaume-le-conquérant jusqu'à l'an 6, avec une carte enluminée, *in*-4. 3 l.
Nouveaux principes de Géologie, par P. Bertrand, 1 vol. *in*-8. 5 l.
Œuvres complètes de Bernard. *Paris, Crapelet*, 1796, *in*-8. fig. 5 l.
— Les mêmes, sur grand raisin vélin. 12 l.
Œuvres de Regnard, 4 vol. *in*-8. fig. 15 l.
Œuvres de Montesquieu, 12 v. *in*-18. édit. de *Didot l'aîné*. 18 l.
Œuvres Pastorales de Mertghen, trad. de l'allemand, 2 vol. *in*-18. 2 l. 10 s.
Œuvres de Chennevières, 2 vol. *in*-18. 2 l.
Œuvres complètes de Vadé, 6 vol petit *in*-12. 6 l.
* Œuvres complètes de Moncrif, 2 vol. *in*-8. 8 l.
Œuvres complètes de Dumarsais, 7 vol. *in*-8. 21 l.
Œuvres politiques du comte de Hertzberg, 3 vol. *in*-8. 10 l.
Œuvres philosophiques et politiques de Thomas Hobbes, 2 v. *in*-8. 4 l.
Œuvres de Mably, 12 vol. *in*-8. 36 l.
— Les mêmes, 24 vol. *in*-18. 24 l.
Opérations des Changes, par Ruelle, *in*-8. dernière édition, augmentée. 5 l.
Parallèle des Religions, suivi de la Géographie sacrée, du P. Romain Joly, 6 vol. *in*-4. 48 l.
Paresseux (le), par le docteur Johnson, trad. de l'anglais par Varney, 2 vol. *in*-8. 3 l.
Parfait Bouvier, par Boutrolles, *in*-12. fig. 2 l.
Pariséïde (la), ou les Amours d'un jeune Patriote, poëme en prose, *in*-8°. fig. 1 l. 4 s.
Pharsale (la) de Lucain et la traduction de Brébœuf en vers français. *Paris, Crapelet*, 2 vol. *in*-8. sur carré fin d'Ang. orn. de 10 belles gravures. 15 l.
* Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'histoire de la Littérature, par Delaplace, *in*-12. 8 vol. 16 l.
* Poésies philosophiques et descriptives des auteurs qui se sont distingués dans le dix-huitième siècle, 3 vol. *in*-18. avec des titres gravés. 3 l. 12 s.
* Porte-feuille (le grand) politique, 1 vol. grand *in-folio*. 15 l.
Progrès de la Société en Europe, trad. de l'ang. de Stuart, 2 vol. *in*-8. 4 l.
* Pucelle d'Orléans (la), poëme en vingt-un chants par Voltaire, avec les notes et variantes, 1 vol. *in*-12. 1 l. 10 s.
Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'An-

gleterre, extraites des Commentaires de Blackstone sur les loix anglaises, précédées d'un Discours sur les principales dispositions de ces procédures, par Verninac de Saint-Maur, *in*-8. 3 l.

* Recherches sur les principaux faits physiques, par Lamarck, 2 vol. *in*-8. 8 l.

Relations des îles Pelew, situées dans la partie occidentale de l'océan Pacifique, trad. de l'anglais de G. Keate, *in*-4. avec 17 fig. 18 l.

* Renseignemens sur l'Amérique, par Thomas Cowper, *in*-8. avec carte. 3 l.

République (la) Romaine, ou Plan général de l'ancien gouvernement de Rome, 6 vol. *in*-12. fig. 12 l.

Révolutions de l'Empire Ottoman, et Observations sur ses progrès, sur ses revers, et sur l'état présent de cet empire, par Chenier, consul général à Maroc, *in*-8. 3 l.

Révolutions de Portugal, par l'abbé de Vertot, 1 vol. *in*-18. 1 l.

Science (la) de la Législation, par Filangieri, deuxième édit. 7 vol. *in*-8. 18 l.

* Siècle de Louis XIV, suivi du Précis du siècle de Louis XV, par Voltaire, nouvelle édition, 3 vol. *in*-8. 12 l.

Situation (de la) intérieure de la République, par Charles Thérémin, citoyen français, *in*-8. 1 l. 10 s.

Souvenirs de mes voyages en Angleterre, par l'Auteur des *Lettres sur l'Imagination*, etc. 2 vol. petit *in*-8. 4 l.

— Le même livre, papier vélin, 6 l.

Système sur les Granits, par Bertrand, *in*-8. 1 l.

Tableau de l'amour conjugal, par Venette, 2 vol. *in*-12. 5 l.

— Le même livre, 4 vol. *in*-18. fig. 3 l.

* Temple de la morale, ou Pensées gnomiques tirées des Poètes français, par Fréville, *in*-18. fig. 1 l.

Traité d'Orthographe, par Restaut, 1 vol. *in*-8. 6 l.

Traité élémentaire de Morale et de Bonheur, 2 vol. *in*-18. 3 l.

— Le même, papier vélin, 5 l.

Traité de la Sphère, par Rivard, nouv. édit. revue par Lalande, 1 vol. *in*-8. 3 l.

Traité philosophique et politique de la Peine de mort, *in*-8. 1 l.

Veillées (les) philosophiques, ou Essais sur la Morale expérimentale et la Physique systématique, par A. Villeterque, 2 vol. *in*-8. 6 l.

Vieillesse (de la), ou Caton l'ancien. De l'Amitié, ou Lélius, ouvrages traduits de Cicéron, avec le texte, *in*-8. 2 l. 10 s.

Vie de Zimmermann, premier médecin du roi d'Angleterre, 1 vol. *in*-8. 2 l. 5 s.

Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, avec les Commentaires donnés par Blount, 4 vol. *in*-12. 8 l.

Voyage autour du monde, et principalement à la côte nord-ouest de l'Amérique, fait en 1785, 86, 87 et 88, par le

capitaine G. Dixon, trad. de l'anglais, *in*-4. avec cartes et figures, 24 l.

Voyage autour du Monde et vers les deux Poles, par terre et par mer, par Pagès, cap. de vaisseau, 2 v. *in*-8. avec fig. 12 l.

Voyage de deux Français en Allemagne, Danémarck, Suède, Russie et Pologne, fait en 1790 — 1792, 5 vol. *in*-8. 20 l.

Voyage à la Mer du Sud, par G. Bligh, trad. de l'angl. *in*-8. 3 l.

Voyage au pays de Dahomé, état situé dans l'intérieur de la Guinée, par Robert Norris, *in*-8. 3 l.

* Voyage en France, par Arthur Young, 2e édit. *in*-8. 3 vol. cart. 12 l.

Voyages chez différentes Nations sauvages de l'Amérique Septentrionale, trad. de l'angl. par Billecocq, *in*-8. cartes. 3 l.

Voyages d'un Philosophe, par P. Poivre, 1 vol. *in*-8. 3 l.

Voyages (les trois) du capitaine de Cook, trad. de l'anglais, 18 vol. *in*-8. 54 l.

Voyage à Guaxaca, précédé d'un traité de la culture du Nopal et de l'éducation de la Cochenille, dans les colonies françaises de l'Amérique, 2 vol. *in*-8. avec fig. coloriées, 8 l.

Sous presse.

LE CULTIVATEUR ANGLAIS, ou Œuvres choisies d'Agriculture, d'Économie rurale et politique, d'ARTHUR YOUNG; trad. de l'ang. par les citoyens *Lamare*, *Benoist* et *Billecocq*, avec des notes par le citoyen *Delalauze*, coopérateur du Cours d'Agriculture de l'abbé *Rosier*; 15 à 18 vol. *in*-8. avec des planches en taille-douce, gravées par *P. F. Tardieu.*

La première Livraison de 6 vol. paraîtra le premier Vendémiaire an IX, composée des Voyages au Sud et au Midi de l'Angleterre, 1 vol.; du Voyage au Nord, 2 vol.; du Voyage à l'Est, 3 vol. avec 45 planches. Prix de cette Livraison, pour les Souscripteurs, 33 l.

VOYAGE DANS LA HAUTE PENSYLVANIE et dans l'Etat de New-York; publié par l'auteur des Lettres d'un Cultivateur Américain, 3 vol. *in*-8. avec fig.